

Le Docteur Ox
Le Docteur Ox; Maitre Zacharius; Un drame dans les airs;
Un hivernage
dans les glaces; Quarantieme ascension francaise au
Mont-Blanc, par
Paul Verne

Jules Verne

The Project Gutenberg EBook of Le Docteur Ox, by Jules Verne

This eBook is for the use of anyone anywhere at no cost and with almost no restrictions whatsoever. You may copy it, give it away or re-use it under the terms of the Project Gutenberg License included with this eBook or online at www.gutenberg.net

Title: Le Docteur Ox

Le Docteur Ox; Maitre Zacharius; Un drame dans les airs; Un hivernage dans les glaces; Quarantieme ascension francaise au Mont-Blanc, par Paul Verne

Author: Jules Verne

Release Date: March 15, 2004 [EBook #11589]

Language: French

Character set encoding: ASCII

*** START OF THIS PROJECT GUTENBERG EBOOK LE DOCTEUR OX ***

Credits: Carlo Traverso, Wilhelmina Malliere and PG Distributed Proofreaders. This file was produced from images generously made available by the Bibliotheque nationale de France (BnF/Gallica) at <http://gallica.bnf.fr>.

Les Voyages extraordinaires

Couronnes par l'Academie francaise

LE DOCTEUR OX

MAITRE ZACHARIUS UN HIVERNAGE DANS LES GLACES UN DRAME DANS LES AIRS

Livros Grátis

<http://www.livrosgratis.com.br>

Milhares de livros grátis para download.

PAR

JULES VERNE

ILLUSTRATIONS PAR FROELICH, BAYARD, SCHULER, ADRIEN MARIE

1920

TABLE DES MATIERES

UNE FANTAISIE DU DOCTEUR OX

I.--Comme quoi est inutile de chercher, meme sur les meilleures cartes, la petite ville de Quiquendone

II.--Ou le bourgmestre van Tricasse et le conseiller Niklausse s'entretiennent des affaires de la ville

III.--Ou le commissaire Passauf fait une entree aussi bruyante qu'inattendue

IV.--Ou le docteur Ox se revele comme un physiologiste de premier ordre et un audacieux experimentateur

V.--Ou le bourgmestre et le conseiller vont faire une visite au docteur Ox, et ce qui s'ensuit

VI.--Ou Frantz Niklausse et Suzel van Tricasse forment quelques projets d'avenir

VII.--Ou les *_andante_* deviennent des *_allegro_* et les *_allegro_* des *_vivace_*

VIII.--Ou l'antique et solennelle valse allemande se change en tourbillon

IX.--Ou le docteur Ox et son preparateur Ygene ne se disent que quelques mots

X.--Dans lequel on verra que l'epidemie envahit la ville entiere et quel effet elle produit

XI.--Ou les Quiquendoniens prennent une resolution heroique

XII.--Dans lequel le preparateur Ygene emet un avis raisonnable, qui est repousse avec vivacite par le docteur Ox

XIII.--Ou il est prouve une fois de plus que d'un lieu eleve on domine toutes les petitessees humaines

XIV.--Ou les choses sont poussees si loin que les habitants de Quiquendone, les lecteurs et meme l'auteur reclament un denouement immediat

XV.--Ou le denouement eclate

XVI.--Ou le lecteur intelligent voit bien qu'il avait devine juste, malgre toutes les precautions de l'auteur

XVII.--Ou s'explique la theorie du docteur Ox

MAITRE ZACHARIUS

I.--Une nuit d'hiver

II.--L'orgueil de la science

III.--Une visite etrange

IV.--L'eglise de Saint-Pierre

V.--L'heure de la mort

UN DRAME DANS LES AIRS

UN HIVERNAGE DANS LES GLACES

I.--Le pavillon noir

II.--Le projet de Jean Cornbutte

III.--Lueur d'espoir

IV.--Dans les passes

V.--L'ile Liverpool

VI.--Le tremblement de glaces

VII.--Les installations de l'hivernage

VIII.--Plan d'explorations

IX.--La maison de neige

X.--Enterres vivants

XI.--Un nuage de fumee

XII.--Retour au navire

XIII.--Les deux rivaux

XIV.--Detresse

XV.--Les ours blancs

XVI.--Conclusion

QUARANTIEME ASCENSION FRANCAISE AU MONT-BLANC,

par Paul VERNE

AVERTISSEMENT DE L'EDITEUR

Ce nouveau volume de Jules Verne est compose de nouvelles ecrites par

lui a des époques très-différentes les unes des autres. Le docteur Ox est de date presque récente, et a été inspiré à l'auteur des *«Voyages extraordinaires»* par une expérience très-intéressante faite à Paris, il y a quelques années. Mais les autres nouvelles intitulées *«Maître Zacharius, Un Hivernage dans les glaces»* et *«Un Drame dans les airs»*, ont été écrites il y a plus de vingt ans, et par conséquent sont antérieures à la série des œuvres qui ont si justement rendu célèbre le nom de M. Jules Verne. Il nous a paru nécessaire de faire figurer ces nouvelles dans l'œuvre complète de Jules Verne, qu'elles ne dépareraient pas assurément. Dans quelques-unes, les lecteurs découvriront, sentiront le germe des ouvrages plus importants, tels que *«Cinq Semaines en ballon»*, le *«Capitaine Hatteras»* et le *«Pays des fourrures»*, qu'il a publiés depuis avec tant de succès. Ils trouveront intéressant de voir comment ces sujets se sont d'abord présentés à l'esprit de l'auteur, et comment son talent mûri les a développés plus tard sous l'influence d'études plus approfondies. Après avoir eu les tableaux, il leur paraîtra curieux d'avoir sous les yeux les esquisses.

Sous ce titre: *«Quarantième Ascension française au mont Blanc»*, un récit, celui d'une ascension qui n'a rien d'imaginaire, termine ce volume. Le récit et le voyage même ont été faits par M. Paul Verne, frère de M. Jules Verne. Nous avons cru bon de mettre en regard des *«Voyages extraordinaires»* de Jules Verne la narration de cette excursion faite par son frère dans des circonstances véritablement difficiles, et qui placent M. Paul Verne au premier rang de nos ascensionnistes français dans les Alpes.

De cet ensemble, il résulte un volume dont les éléments sont très-variés, un mélange de conceptions réelles, fantastiques et imaginaires, auquel nous avons l'espoir que notre public fera bon accueil.

J. HETZEL.

UNE FANTAISIE

DU

DOCTEUR OX

[Illustration: Le Docteur Ox.]

I

Comme quoi il est inutile de chercher, même sur les meilleures cartes, la petite ville de Quiquendone.

Si vous cherchez sur une carte des Flandres, ancienne ou moderne, la petite ville de Quiquendone, il est probable que vous ne l'y trouverez pas. Quiquendone est-elle donc une cité disparue? Non. Une ville à venir? Pas davantage. Elle existe, en dépit des géographies, et cela depuis huit à neuf cents ans. Elle compte même deux mille trois cent quatre-vingt-treize âmes, en admettant une âme par chaque habitant. Elle est située à treize kilomètres et demi dans le nord-ouest d'Audenarde et à quinze kilomètres et quart dans le sud-est de Bruges, en pleine Flandre. Le Vaar, petit affluent de l'Escaut, passe sous ses trois ponts, encore recouverts d'une antique toiture du moyen âge, comme à Tournay. On y admire un vieux château, dont la première pierre fut

posee, en 1197, par le comte Baudouin, futur empereur de Constantinople, et un hotel de ville a demi-fenêtres gothiques, couronne d'un chapelet de creneaux, que domine un beffroi a tourelles, eleve de trois cent cinquante-sept pieds au-dessus du sol. On y entend, a chaque heure, un carillon de cinq octaves, veritable piano aerien, dont la renommee surpasse celle du celebre carillon de Bruges. Les etrangers--s'il en est jamais venu a Quiquendone--ne quittent point cette curieuse ville sans avoir visite sa salle des stathouders, ornee du portrait en pied de Guillaume de Nassau par Brandon; le jube de l'eglise Saint-Magloire, chef-d'oeuvre de l'architecture du XVIe siecle; le puits en fer forge qui se creuse au milieu de la grande place Saint-Ernuph, dont l'admirable ornamentation est due au peintre-forgeron Quentin Metsys; le tombeau eleve autrefois a Marie de Bourgogne, fille de Charles le Temeraire, qui repose maintenant dans l'eglise de Notre-Dame de Bruges, etc. Enfin, Quiquendone a pour principale industrie la fabrication des cremes fouettees et des sucres d'orge sur une grande echelle. Elle est administree de pere en fils depuis plusieurs siecles par la famille van Tricasse! Et pourtant Quiquendone ne figure pas sur la carte des Flandres! Est-ce oubli des geographes, est-ce omission volontaire? C'est ce que je ne puis vous dire; mais Quiquendone existe bien reellement avec ses rues etroites, son enceinte fortifiee, ses maisons espagnoles, sa halle et son bourgmestre,--a telles enseignes qu'elle a ete recemment le theatre de phenomenes surprenants, extraordinaires, invraisemblables autant que veridiques, et qui vont etre fidelement rapportes dans le present recit.

Certes, il n'y a aucun mal a dire ni a penser des Flamands de la Flandre occidentale. Ce sont des gens de bien, sages, parcimonieux, sociables, d'humeur egale, hospitaliers, peut-etre un peu lourds par le langage et l'esprit; mais cela n'explique pas pourquoi l'une des plus interessantes villes de leur territoire en est encore a figurer dans la cartographie moderne.

Cette omission est certainement regrettable. Si encore l'histoire, ou a defaut de l'histoire les chroniques, ou a defaut des chroniques la tradition du pays, faisaient mention de Quiquendone! Mais non, ni les atlas, ni les guides, ni les itineraires n'en parlent. M. Joanne lui-meme, le perspicace denicheur de bourgades, n'en dit pas un mot. On concoit combien ce silence doit nuire au commerce, a l'industrie de cette ville. Mais nous nous haterons d'ajouter que Quiquendone n'a ni industrie ni commerce, et qu'elle s'en passe le mieux du monde. Ses sucres d'orge et ses cremes fouettees, elle les consomme sur place et ne les exporte pas. Enfin les Quiquendonniens n'ont besoin de personne. Leurs desirs sont restreints, leur existence est modeste; ils sont calmes, moderes, froids, flegmatiques, en un mot "Flamands", comme il s'en rencontre encore quelquefois entre l'Escaut et la mer du Nord.

II

Ou le bourgmestre van Tricasse et le conseiller Niklausse s'entretiennent des affaires de la ville.

"Vous croyez? demanda le bourgmestre.

--Je le crois, repondit le conseiller, apres quelques minutes de silence.

--C'est qu'il ne faut point agir a la legere, reprit le bourgmestre.

--Voila dix ans que nous causons de cette affaire si grave, repliqua le conseiller Niklausse, et je vous avoue, mon digne van Tricasse, que je

ne puis prendre encore sur moi de me décider.

--Je comprends votre hésitation, reprit le bourgmestre, qui ne parla qu'après un bon quart d'heure de réflexion, je comprends votre hésitation et je la partage. Nous ferons sagement de ne rien décider avant un plus ample examen de la question.

--Il est certain, répondit Niklausse, que cette place de commissaire civil est inutile dans une ville aussi paisible que Quiquendone.

--Notre prédécesseur, répondit van Tricasse d'un ton grave, notre prédécesseur ne disait jamais, n'aurait jamais osé dire qu'une chose est certaine. Toute affirmation est sujette à des retours désagréables."

Le conseiller hocha la tête en signe d'assentiment, puis il demeura silencieux une demi-heure environ. Après ce laps de temps, pendant lequel le conseiller et le bourgmestre ne remuèrent pas même un doigt, Niklausse demanda à van Tricasse si son prédécesseur--il y a quelque vingt ans--n'avait pas eu comme lui la pensée de supprimer cette place de commissaire civil, qui, chaque année, grevait la ville de Quiquendone d'une somme de treize cent soixante-quinze francs et des centimes.

"En effet, répondit le bourgmestre, qui porta avec une majestueuse lenteur sa main à son front limpide, en effet; mais ce digne homme est mort avant d'avoir osé prendre une détermination, ni à cet égard, ni à l'égard d'aucune autre mesure administrative. C'était un sage. Pourquoi ne ferais-je pas comme lui?"

Le conseiller Niklausse eut été incapable d'imaginer une raison qui put contredire l'opinion du bourgmestre.

"L'homme qui meurt sans s'être jamais décidé à rien pendant sa vie, ajouta gravement van Tricasse, est bien près d'avoir atteint la perfection en ce monde!"

Cela dit, le bourgmestre pressa du bout du petit doigt un timbre au son voilé, qui fit entendre moins un son qu'un soupir. Presque aussitôt, quelques pas légers glissèrent doucement sur les carreaux du palier. Une souris n'eut pas fait moins de bruit en trotinant sur une épaisse moquette. La porte de la chambre s'ouvrit en tournant sur ses gonds huilés. Une jeune fille blonde, à longues tresses, apparut. C'était Suzel van Tricasse, la fille unique du bourgmestre. Elle remit à son père avec sa pipe bourrée à point un petit brasero de cuivre, ne prononça pas une parole, et disparut aussitôt, sans que sa sortie eut produit plus de bruit que son entrée.

L'honorable bourgmestre alluma l'énorme fourneau de son instrument, et s'effaça bientôt dans un nuage de fumée bleutée, laissant le conseiller Niklausse plonger au milieu des plus absorbantes réflexions.

La chambre dans laquelle causaient ainsi ces deux notables personnages, chargés de l'administration de Quiquendone, était un parloir richement orné de sculptures en bois sombre. Une haute cheminée, vaste foyer dans lequel eut pu brûler un chêne ou rotir un boeuf, occupait tout un panneau du parloir et faisait face à une fenêtre à treillis, dont les vitraux peinturlurés tamisaient doucement les rayons du jour. Dans un cadre antique, au-dessus de la cheminée, apparaissait le portrait d'un bonhomme quelconque, attribué à Hemling, qui devait représenter un ancêtre des van Tricasse, dont la généalogie remonte authentiquement au quatorzième siècle, époque à laquelle les Flamands et Gui de Dampierre eurent à lutter contre l'empereur Rodolphe de Habsbourg.

Ce parloir faisait partie de la maison du bourgmestre, l'une des plus agréables de Quiquendone. Construite dans le goût flamand et avec tout l'imprévu, le caprice, le pittoresque, le fantaisiste que comporte

l'architecture ogivale, on la citait entre les plus curieux monuments de la ville. Un couvent de chartreux ou un établissement de sourds-muets n'eussent pas été plus silencieux que cette habitation. Le bruit n'y existait pas; on n'y marchait pas, on y glissait; on n'y parlait pas, on y murmurait. Et cependant les femmes ne manquaient point à la maison, qui, sans compter le bourgmestre van Tricasse, abritait encore sa femme, Mme Brigitte van Tricasse, sa fille, Suzel van Tricasse, et sa servante, Lotche Jansheu. Il convient de citer aussi la sœur du bourgmestre, la tante Hermance, vieille fille répondant encore au nom de Tatanemance, que lui donnait autrefois sa nièce Suzel, du temps qu'elle était petite fille. Eh bien, malgré tous ces éléments de discorde, de bruit, de bavardage, la maison du bourgmestre était calme comme le désert.

Le bourgmestre était un personnage de cinquante ans, ni gras ni maigre, ni petit ni grand, ni vieux ni jeune, ni coloré ni pâle, ni gai ni triste, ni content ni ennuyé, ni énergique ni mou, ni fier ni humble, ni bon ni méchant, ni généreux ni avare, ni brave ni poltron, ni trop ni trop peu, --_ne quid nimis_-- un homme modéré en tout; mais à la lenteur invariable de ses mouvements, à sa mâchoire inférieure un peu pendante, à sa paupière supérieure immuablement relevée, à son front uni comme une plaque de cuivre jaune et sans une ride, à ses muscles peu saillants, un physionomiste eût sans peine reconnu que le bourgmestre van Tricasse était le flegme personnifié. Jamais, --ni par la colère, ni par la passion, --jamais une émotion quelconque n'avait accéléré les mouvements du cœur de cet homme ni rougi sa face; jamais ses pupilles ne s'étaient contractées sous l'influence d'une irritation, si passagère qu'on voudrait la supposer. Il était invariablement vêtu de bons habits ni trop larges ni trop étroits, qu'il ne parvenait pas à user. Il était chaussé de gros souliers carrés à triple semelle et à boucles d'argent, qui, par leur durée, faisaient le désespoir de son cordonnier. Il était coiffé d'un large chapeau, qui datait de l'époque à laquelle la Flandre fut décidément séparée de la Hollande, ce qui attribuait à ce vénérable couvre-chef une durée de quarante ans. Mais que voulez-vous? Ce sont les passions qui usent le corps aussi bien que l'âme, les habits aussi bien que le corps, et notre digne bourgmestre, apathique, indolent, indifférent, n'était passionné en rien. Il n'usait pas et ne s'usait pas, et par cela même il se trouvait précisément l'homme qu'il fallait pour administrer la cité de Quiquendone et ses tranquilles habitants.

La ville, en effet, n'était pas moins calme que la maison van Tricasse. Or c'était dans cette paisible demeure que le bourgmestre comptait atteindre les limites les plus reculées de l'existence humaine, après avoir vu toutefois la bonne Mme Brigitte van Tricasse, sa femme, le précéder au tombeau, ou elle ne trouverait certainement pas un repos plus profond que celui qu'elle goûtait depuis soixante ans sur la terre.

Ceci mérite une explication.

La famille van Tricasse aurait pu s'appeler justement _la famille Jeannot_. Voici pourquoi:

Chacun sait que le couteau de ce personnage typique est aussi célèbre que son propriétaire et non moins inusable, grâce à cette double opération incessamment renouvelée, qui consiste à remplacer le manche quand il est usé et la lame quand elle ne vaut plus rien. Telle était l'opération, absolument identique, pratiquée depuis un temps immémorial dans la famille van Tricasse, et à laquelle la nature s'était prêtée avec une complaisance un peu extraordinaire. Depuis 1340, on avait toujours vu invariablement un van Tricasse, devenu veuf, se remarier avec une van Tricasse, plus jeune que lui, qui, veuve, convolait avec un van Tricasse plus jeune qu'elle, qui veuf, etc., sans solution de continuité. Chacun mourait à son tour avec une régularité mécanique. Or la digne Mme Brigitte van Tricasse en était à son deuxième mari, et, à moins de manquer à tous ses devoirs, elle devait précéder dans l'autre monde son époux, de dix ans plus jeune qu'elle, pour faire place à une

nouvelle van Tricasse. Sur quoi l'honorable bourgmestre comptait absolument, afin de ne point rompre les traditions de la famille.

Telle était cette maison, paisible et silencieuse, dont les portes ne criaient pas, dont les vitres ne grelottaient pas, dont les parquets ne gemissaient pas, dont les cheminées ne ronflaient pas, dont les girouettes ne grinçaient pas, dont les meubles ne craquaient pas, dont les serrures ne cliquetaient pas, et dont les hotes ne faisaient pas plus de bruit que leur ombre. Le divin Harpocrate l'eut certainement choisie pour le temple du silence.

III

Ou le commissaire Passauf fait une entrée aussi bruyante qu'inattendue.

Lorsque l'intéressante conversation que nous avons rapportée plus haut avait commencée entre le conseiller et le bourgmestre, il était deux heures trois quarts après midi. Ce fut à trois heures quarante-cinq minutes que van Tricasse alluma sa vaste pipe, qui pouvait contenir un quart de tabac, et ce fut à cinq heures et trente-cinq minutes seulement qu'il acheva de fumer.

Pendant tout ce temps, les deux interlocuteurs n'échangèrent pas une seule parole.

Vers six heures, le conseiller, qui procédait toujours par prétermission ou aposiopèse, reprit en ces termes:

"Ainsi nous nous décidons?..."

--A ne rien décider, répliqua le bourgmestre.

--Je crois, en somme, que vous avez raison, van Tricasse.

--Je le crois aussi, Niklausse. Nous prendrons une résolution à l'égard du commissaire civil quand nous serons mieux édifiés ... plus tard ... Nous ne sommes pas à un mois près.

--Ni même à une année," répondit Niklausse, en dépliant son mouchoir de poche, dont il se servit, d'ailleurs, avec une discrétion parfaite.

Un nouveau silence, qui dura une bonne heure, s'établit encore. Rien ne troubla cette nouvelle halte dans la conversation, pas même l'apparition du chien de la maison, l'honnête Lento, qui, non moins flegmatique que son maître, vint faire poliment un tour de parloir. Digne chien! Un modèle pour tous ceux de son espèce. Il eût été en carton, avec des roulettes aux pattes, qu'il n'eût pas fait moins de bruit pendant sa visite.

Vers huit heures, après que Lotche eût apporté la lampe antique à verre dépoli, le bourgmestre dit au conseiller:

"Nous n'avons pas d'autre affaire urgente à expédier, Niklausse?"

--Non, van Tricasse, aucune, que je sache.

--Ne m'a-t-on pas dit, cependant, demanda le bourgmestre, que la tour de la porte d'Audenarde menaçait ruine?"

--En effet, répondit le conseiller, et, vraiment, je ne serais pas étonné qu'un jour ou l'autre elle écrasât quelque passant.

--Oh! reprit le bourgmestre, avant qu'un tel malheur arrive, j'espere bien que nous aurons pris une decision a l'endroit de cette tour.

--Je l'espere, van Tricasse.

--Il y a des questions plus pressantes a resoudre.

--Sans doute, repondit le conseiller, la question de la halle aux cuirs, par exemple.

--Est-ce qu'elle brule toujours? demanda le bourgmestre.

--Toujours, depuis trois semaines.

--N'avons-nous pas decide en conseil de la laisser bruler?

--Oui, van Tricasse, et cela sur votre proposition.

--N'etait-ce pas le moyen le plus sur et le plus simple d'avoir raison de cet incendie?

--Sans contredit.

--Eh bien, attendons. C'est tout?

--C'est tout, repondit le conseiller, qui se grattait le front comme pour s'assurer qu'il n'oubliait pas quelque affaire importante.

--Ah! fit le bourgmestre, n'avez-vous pas entendu parler aussi d'une fuite d'eau qui menace d'inonder le bas quartier de Saint-Jacques?

--En effet, repondit le conseiller. Il est meme facheux que cette fuite d'eau ne se soit pas declaree au-dessus de la halle aux cuirs! Elle eut naturellement combattu l'incendie, et cela nous aurait epargne bien des frais de discussion.

--Que voulez-vous, Niklausse, repondit le digne bourgmestre, il n'y a rien d'illogique comme les accidents. Ils n'ont aucun lien entre eux, et l'on ne peut pas, comme on le voudrait, profiter de l'un pour attenuer l'autre."

Cette fine observation de van Tricasse exigea quelque temps pour etre goutee par son interlocuteur et ami.

"Eh mais? reprit quelques instants plus tard le conseiller Niklausse, nous ne parlons meme pas de notre grande affaire!

--Quelle grande affaire? Nous avons donc une grande affaire? demanda le bourgmestre.

--Sans doute. Il s'agit de l'eclairage de la ville.

--Ah! oui, repondit le bourgmestre, si ma memoire est fidele, vous voulez parler de l'eclairage du docteur Ox?

--Precisement.

--Eh bien?

--Cela marche, Niklausse, repondit le bourgmestre. On procede deja a la pose des tuyaux, et l'usine est entierement achevee.

--Peut-etre nous sommes-nous un peu presses dans cette affaire, dit le conseiller en hochant la tete.

--Peut-etre, repondit le bourgmestre, mais notre excuse, c'est que le docteur Ox fait tous les frais de son experience. Cela ne nous coutera pas un denier.

--C'est, en effet, notre excuse. Puis, il faut bien marcher avec son siecle. Si l'experience reussit, Quiquendone sera la premiere ville des Flandres eclairee au gaz oxy ... Comment appelle-t-on ce gaz-la?

--Le gaz oxy-hydrique.

--Va donc pour le gaz oxy-hydrique."

En ce moment, la porte s'ouvrit, et Lotche vint annoncer au bourgmestre que son souper etait pret.

Le conseiller Niklausse se leva pour prendre conge de van Tricasse, que tant de decisions prises et tant d'affaires traitees avaient mis en appetit; puis il fut convenu que l'on assemblerait dans un delai assez eloigne le conseil des notables, afin de decider si l'on prendrait provisoirement une decision sur la question veritablement urgente de la tour d'Audenarde.

Les deux dignes administrateurs se dirigerent alors vers la porte qui s'ouvrait sur la rue, l'un reconduisant l'autre. Le conseiller, arrive au dernier palier, alluma une petite lanterne qui devait le guider dans les rues obscures de Quiquendone, que l'eclairage du docteur Ox n'illuminait pas encore. La nuit etait noire, on etait au mois d'octobre, et un leger brouillard embrumait la ville.

Les preparatifs de depart du conseiller Niklausse demanderent un bon quart d'heure, car, apres avoir allume sa lanterne, il dut chausser ses gros socques articules en peau de vache et ganter ses epaisses moufles en peau de mouton; puis il releva le collet fourre de sa redingote, rabattit son feutre sur ses yeux, assura dans sa main son lourd parapluie a bec de corbin, et se disposa a sortir.

Au moment ou Lotche, qui eclairait son maitre, allait retirer la barre de la porte, un bruit inattendu eclata au dehors.

Oui! dut la chose paraitre invraisemblable, un bruit un veritable bruit, tel que la ville n'en avait certainement pas entendu depuis la prise du donjon par les Espagnols, en 1513, un effroyable bruit eveilla les echos si profondement endormis de la vieille maison van Tricasse. On heurtait cette porte, vierge jusqu'alors de tout attouchement brutal! On frappait a coups redoubles avec un instrument contondant qui devait etre un baton nouveau manie par une main robuste! Aux coups se melaient des cris, un appel. On entendait distinctement ces mots:

"Monsieur van Tricasse! monsieur le bourgmestre! ouvrez, ouvrez vite!"

Le bourgmestre et le conseiller, absolument ahuris, se regardaient sans mot dire. Ceci passait leur imagination. On eut tire dans le parloir la vieille couleuvrine du chateau, qui n'avait pas fonctionne depuis 1385, que les habitants de la maison van Tricasse n'auraient pas ete plus "epates". Qu'on nous passe ce mot, qu'on excuse sa trivialite en faveur de sa justesse.

Cependant, les coups, les cris, les appels redoublaient. Lotche, reprenant son sang-froid, se hasarda a parler.

"Qui est la? demanda-t-elle.

--C'est moi! moi! moi!

--Qui, vous?

--Le commissaire Passauf!"

Le commissaire Passauf! Celui-la meme dont il etait question, depuis dix ans, de supprimer la charge. Que se passait-il donc? Les Bourguignons auraient-ils envahi Quiquendone comme au XIVE siecle! Il ne fallait rien moins qu'un evenement de cette importance pour emotionner a ce point le commissaire Passauf, qui ne le cedait en rien, pour le calme et le flegme, au bourgmestre lui-meme.

Sur un signe de van Tricasse,--car le digne homme n'aurait pu articuler une parole,--la barre fut repoussee et la porte s'ouvrit.

Le commissaire Passauf se precipita dans l'antichambre. On eut dit un ouragan.

"Qu'y a-t-il, monsieur le commissaire? demanda Lotche, une brave fille qui ne perdait pas la tete dans les circonstances les plus graves.

--Ce qu'il y a! repondit Passauf, dont les gros yeux ronds exprimaient une emotion réelle. Il y a que je viens de la maison du docteur Ox, ou il y avait reception, et que la...

--La? fit le conseiller.

--La, j'ai ete temoin d'une altercation telle que ... monsieur le bourgmestre, on a parle politique!

--Politique! repeta van Tricasse en herissant sa perruque.

--Politique! reprit le commissaire Passauf, ce qui ne s'etait pas fait depuis cent ans peut-etre a Quiquendone. Alors la discussion s'est montee. L'avocat Andre Schut et le medecin Dominique Custos se sont pris a partie avec une violence qui les amenera peut-etre sur le terrain.

--Sur le terrain! s'ecria le conseiller. Un duel! Un duel a Quiquendone! Et que se sont donc dit l'avocat Schut et le medecin Custos?

--Ceci textuellement: "Monsieur l'avocat, a dit le medecin a son adversaire, vous allez un peu loin, ce me semble, et vous ne songez pas suffisamment a mesurer vos paroles!"

Le bourgmestre van Tricasse joignit les mains. Le conseiller palit et laissa choir sa lanterne. Le commissaire hocha la tete. Une phrase si evidemment provocatrice, prononcee par deux notables du pays!

"Ce medecin Custos, murmura van Tricasse, est deciderement un homme dangereux, une tete exaltee! Venez, messieurs!"

Et sur ce, le conseiller Niklausse et le commissaire rentrerent dans le parloir avec le bourgmestre van Tricasse.

IV

Ou le docteur Ox se revele comme un physiologiste de premier ordre et un audacieux experimentateur.

Quel est donc ce personnage connu sous le nom bizarre de docteur Ox?

Un original a coup sur, mais en meme temps un savant audacieux, un

physiologiste dont les travaux sont connus et appréciés de toute l'Europe savante, un rival heureux des Davy, des Dalton, des Bostock, des Menzies, des Godwin, des Vierordt, de tous ces grands esprits qui ont mis la physiologie au premier rang des sciences modernes.

Le docteur Ox était un homme demi-gros, de taille moyenne, âgé de ... mais nous ne saurions préciser son âge, non plus que sa nationalité. D'ailleurs, peu importe: il suffit qu'on sache bien que c'était un étrange personnage, au sang chaud et impétueux, véritable excentrique échappé d'un volume d'Hoffmann, et qui contrastait singulièrement, on n'en peut douter, avec les habitants de Quiquendone. Il avait en lui, en ses doctrines, une imperturbable confiance. Toujours souriant, marchant tête haute, épaules dégagées, aisément, librement, regard assuré, larges narines bien ouvertes, vaste bouche qui humait l'air par grandes aspirations, sa personne plaisait à voir. Il était vivant, bien vivant, lui, bien équilibré dans toutes les parties de sa machine, bien allant, avec du vif argent dans les veines et un cent d'aiguilles sous les pieds. Aussi ne pouvait-il jamais rester en place, et s'échappait-il en paroles précipitées et en gestes surabondants.

Était-il donc riche, ce docteur Ox, qui venait entreprendre à ses frais l'éclairage d'une ville tout entière?

Probablement, puisqu'il se permettait de telles dépenses, et c'est la seule réponse que nous puissions faire à cette demande indiscrette.

Le docteur Ox était arrivé depuis cinq mois à Quiquendone, en compagnie de son préparateur, qui répondait au nom de Gedeon Ygene, un grand, sec, maigre, tout en hauteur, mais non moins vivant que son maître.

Et maintenant, pourquoi le docteur Ox avait-il soumissionné, et à ses frais, l'éclairage de la ville? Pourquoi avait-il précisément choisi les paisibles Quiquendoniens, ces Flamands entre tous les Flamands, et voulait-il doter leur cité des bienfaits d'un éclairage hors ligne? Sous ce prétexte, ne voulait-il pas essayer quelque grande expérience physiologique, en opérant *_in anima vili_*? Enfin qu'allait tenter cet original? C'est ce que nous ne savons pas, le docteur Ox n'ayant pas d'autre confident que son préparateur Ygene, qui, d'ailleurs, lui obéissait aveuglément.

En apparence, tout au moins, le docteur Ox s'était engagé à éclairer la ville, qui en avait bien besoin, "la nuit surtout", disait finement le commissaire Passauf. Aussi, une usine pour la production d'un gaz éclairant avait-elle été installée. Les gazomètres étaient prêts à fonctionner, et les tuyaux de conduite, circulant sous le pavé des rues, devaient avant peu s'épanouir sous forme de becs dans les édifices publics et même dans les maisons particulières de certains amis du progrès.

En sa qualité de bourgmestre, van Tricasse, et en sa qualité de conseiller, Niklausse, puis quelques autres notables, avaient cru devoir autoriser dans leurs habitations l'introduction de ce moderne éclairage.

Si le lecteur ne l'a pas oublié, pendant cette longue conversation du conseiller et du bourgmestre, il fut dit que l'éclairage de la ville serait obtenu, non point par la combustion du vulgaire hydrogène carbure qui fournit la distillation de la houille, mais bien par l'emploi d'un gaz plus moderne, et vingt fois plus brillant, le gaz oxy-hydrique, que produisent l'hydrogène et l'oxygène mélangés.

Or, le docteur, habile chimiste et ingénieur physicien, savait obtenir ce gaz en grande masse et à bon compte, non point en employant le manganate de soude, suivant les procédés de M. Tessie du Motay, mais tout simplement en décomposant l'eau, légèrement acidulée, au moyen d'une pile faite d'éléments nouveaux et inventée par lui. Ainsi, point

de substances couteuses, point de platine, point de cornues, point de combustible, pas d'appareil delicat pour produire isolement les deux gaz. Un courant electrique traversait de vastes cuves pleines d'eau, et l'element liquide se decomposait en ses deux parties constitutives, l'oxygene et l'hydrogene. L'oxygene s'en allait d'un cote; l'hydrogene, en volume double de son ancien associe, s'en allait d'un autre. Tous deux etaient recueillis dans des reservoirs separees,--precaution essentielle, car leur melange eut produit une epouvantable explosion, s'il se fut enflamme. Puis, des tuyaux devaient les conduire separement aux divers becs, qui seraient disposes de maniere a prevenir toute explosion. Il se produirait alors une flamme remarquablement brillante, flamme dont l'eclat rivalise avec celui de la lumiere electrique, qui--chacun le sait de reste--est, d'apres les experiences de Casselmann, egale a celle de onze cent soixante et onze bougies,--pas une de plus, pas une de moins.

Il etait certain que la cite de Quiquendone gagnerait, a cette genereuse combinaison, un eclairement splendide; mais c'etait la ce dont le docteur Ox et son preparateur se preoccupaient le moins, ainsi qu'on le verra par la suite.

Precisement, le lendemain du jour ou le commissaire Passauf avait fait cette bruyante apparition dans le parloir du bourgmestre, Gedeon Ygene et le docteur Ox causaient tous les deux dans le cabinet de travail qui leur etait commun, au rez-de-chaussee du principal batiment de l'usine.

"Eh bien, Ygene, eh bien! s'ecria le docteur Ox en se frottant les mains. Vous les avez vus, hier, a notre reception, ces bons Quiquendoniens a sang-froid qui tiennent, pour la vivacite des passions, le milieu entre les eponges et les excroissances coralligenes! Vous les avez vus, se disputant, se provoquant de la voix et du geste! Deja metamorphoses moralement et physiquement! Et cela ne fait que commencer! Attendez-les au moment ou nous les traiterons a haute dose!

--En effet, maitre, repondit Gedeon Ygene, en grattant son nez pointu du bout de l'index, l'experience debute bien, et si moi-meme je n'avais pas prudemment ferme le robinet d'ecoulement, je ne sais pas ce qui serait arrive.

--Vous avez entendu cet avocat Schut et ce medecin Custos? reprit le docteur Ox. La phrase en elle-meme n'etait point mechante, mais, dans la bouche d'un Quiquendonien, elle vaut toute la serie des injures que les heros d'Homere se jettent a la tete avant de degainer. Ah! ces Flamands! vous verrez ce que nous en ferons un jour.

--Nous en ferons des ingrats, repondit Gedeon Ygene du ton d'un homme qui estime l'espece humaine a sa juste valeur.

--Bah! fit le docteur, peu importe qu'ils nous sachent gre ou non, si notre experience reussit!

--D'ailleurs, ajouta le preparateur en souriant d'un air malin, n'est-il pas a craindre qu'en produisant une telle excitation dans leur appareil respiratoire nous ne desorganisions un peu leurs poumons, a ces honnetes habitants de Quiquendone?

--Tant pis pour eux, repondit le docteur Ox. C'est dans l'interet de la science! Que diriez-vous si les chiens ou les grenouilles se refusaient aux experiences de vivisection?"

Il est probable que, si l'on consultait les grenouilles et les chiens, ces animaux feraient quelques objections aux pratiques des vivisecteurs; mais le docteur Ox croyait avoir trouve la un argument irrefutable, car il poussa un vaste soupir de satisfaction.

"Après tout, maître, vous avez raison, répondit Gedeon Ygene d'un air convaincu. Nous ne pouvions trouver mieux que ces habitants de Quiquendone.

--Nous ne le pouvions pas, dit le docteur en articulant chaque syllabe.

--Vous leur avez tâté le pouls, à ces êtres-là?

--Cent fois.

--Et quelle est la moyenne des pulsations observées?

--Pas cinquante par minute. Comprenez donc: une ville où depuis un siècle il n'y a pas eu l'ombre de discussion, où les charretiers ne jurent pas, où les cochers ne s'injurient pas, où les chevaux ne s'emportent pas, où les chiens ne mordent pas, où les chats ne griffent pas! une ville dont le tribunal de simple police chôme d'un bout de l'année à l'autre! une ville où l'on ne se passionne pour rien, ni pour les arts, ni pour les affaires! une ville où les gendarmes sont à l'état de mythes, et dans laquelle pas un procès-verbal n'a été dressé en cent années! une ville enfin où, depuis trois cents ans, il ne s'est pas donné un coup de poing ni échangé une gifle! Vous comprenez bien, maître Ygene, que cela ne peut pas durer et que nous modifierons tout cela.

--Parfait! parfait! répliqua le préparateur enthousiasmé. Et l'air de cette ville, maître, vous l'avez analysé?

--Je n'y ai point manqué. Soixante-dix-neuf parties d'azote et vingt et une parties d'oxygène, de l'acide carbonique et de la vapeur d'eau en quantité variable. Ce sont les proportions ordinaires.

--Bien, docteur, bien, répondit maître Ygene. L'expérience se fera en grand, et elle sera décisive.

--Et si elle est décisive, ajouta le docteur Ox d'un air triomphant, nous reformerons le monde."

V

Où le bourgmestre et le conseiller vont faire une visite au docteur Ox, et ce qui s'ensuit.

Le conseiller Niklausse et le bourgmestre van Tricasse surent enfin ce que c'était qu'une nuit agitée. Le grave événement qui s'était accompli dans la maison du docteur Ox leur causa une véritable insomnie. Quelles conséquences aurait cette affaire? ils ne pouvaient l'imaginer. Y aurait-il une décision à prendre? L'autorité municipale, représentée par eux, serait-elle forcée d'intervenir? Edicterait-on des arrêtés pour qu'un pareil scandale ne se renouvelât pas?

Tous ces doutes ne pouvaient que troubler ces molles natures. Aussi, la veille, avant de se séparer, les deux notables avaient-ils "décidé" de se revoir le lendemain.

Le lendemain donc, avant le dîner, le bourgmestre van Tricasse se transporta de sa personne chez le conseiller Niklausse. Il trouva son ami plus calme. Lui-même avait repris son assiette.

"Rien de nouveau? demanda van Tricasse.

--Rien de nouveau depuis hier, répondit Niklausse.

--Et le medecin Dominique Custos?

--Je n'en ai pas plus entendu parler que de l'avocat Andre Schut."

Après une heure de conversation qui tiendrait en trois lignes et qu'il est inutile de rapporter, le conseiller et le bourgmestre avaient résolu de rendre visite au docteur Ox, afin de tirer de lui quelques éclaircissements sans en avoir l'air.

Contrairement à toutes leurs habitudes, cette décision étant prise, les deux notables se mirent en devoir de l'exécuter incontinent. Ils quitterent la maison et se dirigerent vers l'usine du docteur Ox, située en dehors de la ville, près de la porte d'Audenarde,--précisément celle dont la tour menaçait ruine.

Le bourgmestre et le conseiller ne se donnaient pas le bras, mais ils marchaient, *passibus aequis*, d'un pas lent et solennel, qui ne les avançait guère que de treize pouces par seconde. C'était, d'ailleurs, l'allure ordinaire de leurs administrés, qui, de mémoire d'homme, n'avaient jamais vu personne courir à travers les rues de Quiquendone.

De temps à autre, à un carrefour calme et tranquille, au coin d'une rue paisible, les deux notables s'arrêtaient pour saluer les gens.

"Bonjour, monsieur le bourgmestre, disait l'un.

--Bonjour, mon ami, répondait van Tricasse.

--Rien de nouveau, monsieur le conseiller? demandait l'autre.

--Rien de nouveau," répondait Niklausse.

Mais à certains airs étonnés, à certains regards interrogateurs, on pouvait deviner que l'altercation de la veille était connue dans la ville. Rien qu'à la direction suivie par van Tricasse, le plus obtus des Quiquendoniens eut deviné que le bourgmestre allait accomplir quelque grave démarche. L'affaire Custos et Schut occupait toutes les imaginations, mais on n'en était pas encore à prendre parti pour l'un ou pour l'autre. Cet avocat et ce médecin étaient, en somme, deux personnages estimés. L'avocat Schut, n'ayant jamais eu l'occasion de plaider dans une ville où les avoués et les huissiers n'existaient que pour mémoire, n'avait, par conséquent, jamais perdu de procès. Quant au médecin Custos, c'était un honorable praticien, qui, à l'exemple de ses confrères, guérissait les malades de toutes les maladies, excepté de celle dont ils mouraient. Fâcheuse habitude prise, malheureusement, par tous les membres de toutes les Facultés, en quelque pays qu'ils exercent.

En arrivant à la porte d'Audenarde, le conseiller et le bourgmestre firent prudemment un petit crochet pour ne point passer dans le "rayon de chute" de la tour, puis ils la considérèrent avec attention.

"Je crois qu'elle tombera, dit van Tricasse.

--Je le crois aussi, répondit Niklausse.

--À moins qu'on ne l'étaye, ajouta van Tricasse. Mais faut-il l'étayer? La est la question.

--C'est en effet la question," répondit Niklausse.

Quelques instants après, ils se présentaient à la porte de l'usine.

"Le docteur Ox est-il visible?" demandèrent-ils.

Le docteur Ox était toujours visible pour les premières autorités de la ville, et celles-ci furent aussitôt introduites dans le cabinet du célèbre physiologiste.

Peut-être les deux notables attendirent-ils une grande heure avant que le docteur parut. Du moins on est fondé à le croire, car le bourgmestre--ce qui ne lui était jamais arrivé de sa vie--montra une certaine impatience, dont son compagnon ne fut pas exempt non plus.

Le docteur Ox entra enfin et s'excusa tout d'abord d'avoir fait attendre ces messieurs; mais un plan de gazomètre à approuver, un branchement à rectifier ...

D'ailleurs, tout marchait! Les conduites destinées à l'oxygène étaient déjà posées. Avant quelques mois, la ville serait dotée d'un splendide éclairage. Les deux notables pouvaient déjà voir les orifices des tuyaux qui s'épanouissaient dans le cabinet du docteur.

Puis, le docteur s'informa du motif qui lui procurait l'honneur de recevoir chez lui le bourgmestre et le conseiller.

"Mais vous voir, docteur, vous voir, répondit van Tricasse. Il y a longtemps que nous n'avions eu ce plaisir. Nous sortons peu, dans notre bonne ville de Quiquendone. Nous comptons nos pas et nos démarches. Heureux quand rien ne vient rompre l'uniformité ..."

Niklausse regardait son ami. Son ami n'en avait jamais dit si long,--du moins sans prendre des temps et sans espacer ses phrases par de larges pauses. Il lui semblait que van Tricasse s'exprimait avec une certaine volubilité qui ne lui était pas ordinaire. Niklausse lui-même sentait aussi comme une irresistible démangeaison de parler.

Quant au docteur Ox, il regardait attentivement le bourgmestre de son oeil malin.

Van Tricasse, qui ne discutait jamais qu'après s'être confortablement installé dans un bon fauteuil, s'était levé cette fois. Je ne sais quelle surexcitation nerveuse, tout à fait contraire à son tempérament, l'avait pris alors. Il ne gesticulait pas encore, mais cela ne pouvait tarder. Quant au conseiller, il se frottait les mollets et respirait à lentes et grandes gorgées. Son regard s'animait peu à peu, et il était "décidé" à soutenir quand même, s'il en était besoin, son feal et ami le bourgmestre.

Van Tricasse s'était levé, il avait fait quelques pas, puis il était revenu se placer en face du docteur.

"Et dans combien de mois, demanda-t-il d'un ton légèrement accentué, dans combien de mois dites-vous que vos travaux seront terminés?"

--Dans trois ou quatre mois, monsieur le bourgmestre, répondit le docteur Ox.

--Trois ou quatre mois, c'est bien long! dit van Tricasse.

--Beaucoup trop long! ajouta Niklausse, qui, ne pouvant plus tenir en place, s'était levé aussi.

--Il nous faut ce laps de temps pour achever notre opération, répondit le docteur. Les ouvriers, que nous avons dû choisir dans la population de Quiquendone, ne sont pas très-expéditifs.

--Comment, ils ne sont pas expéditifs! s'écria le bourgmestre, qui sembla prendre ce mot comme une offense personnelle.

--Non, monsieur le bourgmestre, repondit le docteur Ox en insistant; un ouvrier francais ferait en une journee le travail de dix de vos administrés; vous le savez, ce sont de purs Flamands!...

--Flamands! s'ecria le conseiller Niklausse, dont les poings se crispèrent. Quel sens, monsieur, entendez-vous donner a ce mot?

--Mais le sens ... aimable que tout le monde lui donne, repondit en souriant le docteur.

--Ah ca, monsieur! dit le bourgmestre en arpentant le cabinet d'une extremité a l'autre, je n'aime pas ces insinuations. Les ouvriers de Quiquendone valent les ouvriers de toute autre ville du monde, savez-vous, et ce n'est ni a Paris ni a Londres que nous irons chercher des modeles! Quant aux travaux qui vous concernent, je vous prierai d'en accelerer l'execution. Nos rues sont depavees pour la pose de vos tuyaux de conduite, et c'est une entrave a la circulation. Le commerce finira par se plaindre, et moi, administrateur responsable, je n'entends pas encourir des reproches trop legitimes!"

Brave bourgmestre! Il avait parle de commerce, de circulation, et ces mots, auxquels il n'etait pas habitue, ne lui ecorchaient pas les levres? Mais que se passait-il donc en lui?

"D'ailleurs, ajouta Niklausse, la ville ne peut etre plus longtemps privee d'eclairage.

--Cependant, dit le docteur, une ville qui attend depuis huit ou neuf cents ans....

--Raison de plus, monsieur, repondit le bourgmestre en accentuant ses syllabes. Autres temps, autres moeurs! Le progres marche, et nous ne voulons pas rester en arriere! Avant un mois, nous entendons que nos rues soient eclairees, ou bien vous payerez une indemnité considerable par jour de retard! Et qu'arriverait-il si, dans les tenebres, quelque rixe se produisait?

--Sans doute, s'ecria Niklausse, il ne faut qu'une etincelle pour enflammer un Flamand? Flamand, flamme!

--Et a ce propos, dit le bourgmestre en coupant la parole a son ami, il nous a ete rapporte par le chef de la police municipale, le commissaire Passauf, qu'une discussion avait eu lieu hier soir, dans vos salons, monsieur le docteur. S'est-on trompe en affirmant qu'il s'agissait d'une discussion politique?

--En effet, monsieur le bourgmestre, repondit le docteur Ox, qui ne reprimait pas sans peine un soupir de satisfaction.

--Et une altercation n'a-t-elle pas eu lieu entre le medecin Dominique Custos et l'avocat Andre Schut?

--Oui, monsieur le conseiller, mais les expressions qui ont ete echangees n'avaient rien de grave.

--Rien de grave! s'ecria le bourgmestre, rien de grave, quand un homme dit a un autre qu'il ne mesure pas la portee de ses paroles! Mais de quel limon etes-vous donc petri, monsieur? Ne savez-vous pas que, dans Quiquendone, il n'en faut pas davantage pour amener des consequences extremement regrettables? Mais, monsieur, si vous ou tout autre se permettait de me parler ainsi....

--Et a moi!..." ajouta le conseiller Niklausse.

En prononçant ces paroles d'un ton menaçant, les deux notables, bras croisés, cheveux hérissés, regardaient en face le docteur Ox, prêts à lui faire un mauvais parti, si un geste, moins qu'un geste, un coup d'oeil, eut pu faire supposer en lui une intention contrariante.

Mais le docteur ne sourcilla pas.

"En tout cas, monsieur, reprit le bourgmestre, j'entends vous rendre responsable de ce qui se passe dans votre maison. Je suis garant de la tranquillité de cette ville, et je ne veux pas qu'elle soit troublée. Les événements qui se sont accomplis hier ne se renouvelleront pas, ou je ferai mon devoir, monsieur. Avez-vous entendu? Mais répondez donc, monsieur!"

En parlant ainsi, le bourgmestre, sous l'empire d'une surexcitation extraordinaire, élevait la voix au diapason de la colère. Il était furieux, ce digne van Tricasse, et certainement on dut l'entendre du dehors. Enfin, hors de lui, voyant que le docteur ne répondait pas à ses provocations:

"Venez, Niklausse," dit-il.

Et, fermant la porte avec une violence qui ébranla la maison, le bourgmestre entraîna le conseiller à sa suite.

Peu à peu, quand ils eurent fait une vingtaine de pas dans la campagne, les dignes notables se calmèrent. Leur marche se ralentit, leur allure se modifia. L'illumination de leur face s'éteignit; de rouges, ils redevinrent roses.

Et un quart d'heure après avoir quitté l'usine, van Tricasse disait doucement au conseiller Niklausse:

"Un aimable homme que ce docteur Ox! Je le verrai toujours avec le plus grand plaisir."

VI

Où Frantz Niklausse et Suzel van Tricasse forment quelques projets d'avenir.

Nos lecteurs savent que le bourgmestre avait une fille, Mlle Suzel. Mais, si perspicaces qu'ils soient, ils n'ont pu deviner que le conseiller Niklausse avait un fils, M. Frantz. Et, l'eussent-ils deviné, rien ne pouvait leur permettre d'imaginer que Frantz fut le fiancé de Suzel. Nous ajouterons que ces deux jeunes gens étaient faits l'un pour l'autre, et qu'ils s'aimaient comme on s'aime à Quiquendone.

Il ne faut pas croire que les jeunes cœurs ne battaient pas dans cette cité exceptionnelle; seulement ils battaient avec une certaine lenteur. On s'y mariait comme dans toutes les autres villes du monde, mais on y mettait le temps. Les futurs, avant, de s'engager dans ces liens terribles, voulaient s'étudier, et les études duraient au moins dix ans, comme au collège. Il était rare qu'on fut "recu" avant ce temps.

Oui, dix ans! dix ans on se faisait la cour! Est-ce trop, vraiment, quand il s'agit de se lier pour la vie? On étudie dix ans pour être ingénieur ou médecin, avocat ou conseiller de préfecture, et l'on voudrait en moins de temps acquérir les connaissances nécessaires pour faire un mari? C'est inadmissible, et, affaire de temperament ou de raison, les Quiquendoniens nous paraissent être dans le vrai en

prolongeant ainsi leurs études. Quand on voit, dans les autres villes, libres et ardentes, des mariages s'accomplir en quelques mois, il faut hausser les épaules et se hâter d'envoyer ses garçons au collège et ses filles au pensionnat de Quiquendone.

On ne citait depuis un demi-siècle qu'un seul mariage qui eût été fait en deux ans, et encore il avait failli mal tourner!

Frantz Niklausse aimait donc Suzel van Tricasse, mais paisiblement, comme on aime quand on a dix ans devant soi pour acquérir l'objet aimé. Toutes les semaines, une seule fois et à une heure convenue, Frantz venait chercher Suzel, et il l'emmenait sur les bords du Vaar. Il avait soin d'emporter sa ligne à pecher, et Suzel n'avait garde d'oublier son canevas à tapisserie, sur lequel ses jolis doigts mariaient les fleurs les plus invraisemblables.

Il convient de dire ici que Frantz était un jeune homme de vingt-deux ans, qu'un léger duvet de pêche apparaissait sur ses joues, et enfin que sa voix venait à peine de descendre d'une octave à une autre.

Quant à Suzel, elle était blonde et rose. Elle avait dix-sept ans et ne detestait point de pecher à la ligne. Singulière occupation que celle-là, pourtant, et qui vous oblige à lutter d'astuce avec un barbillon. Mais Frantz aimait cela. Ce passe-temps allait à son tempérament. Patient autant qu'on peut l'être, se plaisant à suivre d'un œil un peu reveur le bouchon de liege qui tremblait au fil de l'eau, il savait attendre, et quand, après une séance de six heures, un modeste barbillon, ayant pitié de lui, consentait enfin à se laisser prendre, il était heureux, mais il savait contenir son émotion.

Ce jour-là, les deux futurs, on pourrait dire les deux fiancés, étaient assis sur la berge verdoyante. Le limpide Vaar murmurait à quelques pieds au-dessous d'eux. Suzel poussait nonchalamment son aiguille à travers le canevas. Frantz ramenait automatiquement sa ligne de gauche à droite, puis il la laissait redescendre le courant de droite à gauche. Les barbillons faisaient dans l'eau des ronds capricieux qui s'entre-croisaient autour du bouchon, tandis que l'hameçon se promenait à vide dans les couches plus basses.

De temps à autre:

"Je crois que ça mord, Suzel, disait Frantz, sans aucunement lever les yeux sur la jeune fille.

--Le croyez-vous, Frantz? répondait Suzel, qui, abandonnant un instant son ouvrage, suivait d'un œil ému la ligne de son fiancé.

--Mais non, reprenait Frantz. J'avais cru sentir un petit mouvement. Je me suis trompé.

--Ca mordra, Frantz, répondait Suzel de sa voix pure et douce. Mais n'oubliez pas de "ferre" à temps. Vous êtes toujours en retard de quelques secondes, et le barbillon en profite pour s'échapper.

--Voulez-vous prendre ma ligne, Suzel?

--Volontiers, Frantz.

--Alors donnez-moi votre canevas, nous verrons si je serai plus adroit à l'aiguille qu'à l'hameçon."

Et la jeune fille prenait la ligne d'une main tremblante, et le jeune homme faisait courir l'aiguille à travers les mailles de la tapisserie. Et pendant des heures ils échangeaient ainsi de douces paroles, et leurs cœurs palpaient lorsque le liege frémissait sur l'eau. Ah!

puissent-ils ne jamais oublier ces heures charmantes, pendant lesquelles, assis l'un pres de l'autre, ils ecoutaient le murmure de la riviere.

Ce jour-la, le soleil etait deja tres-abaisse sur l'horizon, et, malgre les talents combines de Suzel et de Frantz, "ca n'avait pas mordu". Les barbillons ne s'etaient point montres compatissants, et ils riaient des jeunes gens qui etaient trop justes pour leur en vouloir.

"Nous serons plus heureux une autre fois, Frantz, dit Suzel, quand le jeune pecheur repiqua son hamecon toujours vierge sur sa planchette de sapin.

--Il faut l'esperer, Suzel," repondit Frantz.

Puis, tous deux, marchant l'un pres de l'autre reprirent le chemin de la maison, sans echanger une parole, aussi muets que leurs ombres, qui s'allongeaient devant eux. Suzel se voyait grande, grande, sous les rayons obliques du soleil couchant. Frantz paraissait maigre, maigre, comme la longue ligne qu'il tenait a la main.

On arriva a la maison du bourgmestre. De vertes touffes d'herbe encadraient les paves luisants, et on se fut bien garde de les arracher, car elles capitonnaient la rue et assourdissaient le bruit des pas.

Au moment ou la porte allait s'ouvrir, Frantz crut devoir dire a sa fiancee:

"Vous savez, Suzel, le grand jour approche.

--Il approche, en effet, Frantz! repondit la jeune fille en abaissant ses longues paupieres.

--Oui, dit Frantz, dans cinq ou six ans....

--Au revoir, Frantz, dit Suzel.

--Au revoir, Suzel," repondit Frantz.

Et, apres que la porte se fut refermee, le jeune homme reprit d'un pas egal et tranquille le chemin de la maison du conseiller Niklausse.

VII

Ou les _andante_ deviennent des _allegro_ et les _allegro_ des _vivace_.

L'emotion causee par l'incident de l'avocat Schut et du medecin Custos s'etait apaisee. L'affaire n'avait pas eu de suite. On pouvait donc esperer que Quiquendone rentrerait dans son apathie habituelle, qu'un evenement inexplicable avait momentanement troublee.

Cependant, le tuyautage destine a conduire le gaz oxy-hydrique dans les principaux edifices de la ville s'operait rapidement. Les conduites et les branchements se glissaient peu a peu sous le pave de Quiquendone. Mais les becs manquaient encore, car leur execution etant tres-delicat, il avait fallu les faire fabriquer a l'etranger. Le docteur Ox se multipliait; son prepareateur Ygene et lui ne perdaient pas un instant, pressant les ouvriers, parachevant les delicats organes du gazometre, alimentant jour et nuit les gigantesques piles qui decomposaient l'eau sous l'influence d'un puissant courant electrique. Oui! le docteur fabriquait deja son gaz, bien que la canalisation ne fut pas encore

terminee; ce qui, entre nous, aurait du paraitre assez singulier. Mais avant peu,—du moins on etait fonde a l'esperer,—avant peu, au theatre de la ville, le docteur Ox inaugurerait les splendeurs de son nouvel eclairage.

Car Quiquendone possedait un theatre, bel edifice, ma foi, dont la disposition interieure et exterieure rappelait tous les styles. Il etait a la fois byzantin, roman, gothique, Renaissance, avec des portes en plein cintre, des fenetres ogivales, des rosaces flamboyantes, des clochetons fantaisistes, en un mot, un specimen de tous les genres, moitie Parthenon, moitie Grand Cafe parisien, ce qui ne saurait etonner, puisque, commence sous le bourgmestre Ludwig van Tricasse, en 1175, il ne fut acheve qu'en 1837, sous le bourgmestre Natalis van Tricasse. On avait mis sept cents ans a le construire, et il s'etait successivement conforme a la mode architecturale de toutes les epoques. N'importe! c'etait un bel edifice, dont les piliers romans et les voutes byzantines ne jureraient pas trop avec l'eclairage au gaz oxy-hydrique.

On jouait un peu de tout au theatre de Quiquendone, et surtout l'opera et l'opera-comique. Mais il faut dire que les compositeurs n'eussent jamais pu reconnaitre leurs oeuvres, tant les mouvements en etaient changes.

En effet, comme rien ne se faisait vite a Quiquendone, les oeuvres dramatiques avaient du s'approprier au temperament des Quiquendoniens. Bien que les portes du theatre s'ouvrissent habituellement a quatre heures et se fermassent a dix, il etait sans exemple que, pendant ces six heures, on eut joue plus de deux actes. Robert le Diable, les Huguenots, ou Guillaume Tell, occupaient ordinairement trois soirees, tant l'execution de ces chefs-d'oeuvre etait lente. Les vivace, au theatre de Quiquendone, flanaient comme de veritables adagio. Les allegro se trainaient longuement, longuement. Les quadruples croches ne valaient pas des rondes ordinaires en tout autre pays. Les roulades les plus rapides, executees au gout des Quiquendoniens, avaient les allures d'un hymne de plain-chant. Les trilles nonchalants s'alanguissaient, se compassaient, afin de ne pas blesser les oreilles des dilettanti. Pour tout dire par un exemple, l'air rapide de Figaro, a son entree au premier acte du Barbier de Seville, se battait au numero 33 du metronome et durait cinquante-huit minutes,—quand l'acteur etait un bruleur de planches.

On le pense bien, les artistes venus du dehors avaient du se conformer a cette mode; mais, comme on les payait bien, ils ne se plaignaient pas, et ils obeissaient fidelement a l'archet du chef d'orchestre, qui, dans les allegro, ne battait jamais plus de huit mesures a la minute.

Mais aussi quels applaudissements accueillait ces artistes, qui enchantaient, sans jamais les fatiguer, les spectateurs de Quiquendone! Toutes les mains frappaient l'une dans l'autre a des intervalles assez eloignes, ce que les comptes rendus des journaux traduisaient par applaudissements frenetiques; et une ou deux fois meme, si la salle etonnee ne croula pas sous les bravos, c'est que, au douzieme siecle, on n'epargnait dans les fondations ni le ciment ni la pierre.

D'ailleurs, pour ne point exalter ces enthousiastes natures de Flamands, le theatre ne jouait qu'une fois par semaine, ce qui permettait aux acteurs de creuser plus profondement leurs roles et aux spectateurs de digerer plus longuement les beautes des chefs-d'oeuvre de l'art dramatique.

Or, depuis longtemps les choses marchaient ainsi. Les artistes etrangers avaient l'habitude de contracter un engagement avec le directeur de Quiquendone, lorsqu'ils voulaient se reposer de leurs fatigues sur d'autres scenes, et il ne semblait pas que rien dut modifier ces coutumes inveterees, quand, quinze jours apres l'affaire Schut-Custos,

un incident inattendu vint jeter a nouveau le trouble dans les populations.

C'était un samedi, jour d'opera. Il ne s'agissait pas encore, comme on pourrait le croire, d'inaugurer le nouvel éclairage. Non; les tuyaux aboutissaient bien dans la salle, mais, pour le motif indique plus haut, les becs n'avaient pas encore été posés, et les bougies du lustre projetaient toujours leur douce clarté sur les nombreux spectateurs qui encombraient le theatre. On avait ouvert les portes au public a une heure apres midi, et a trois heures la salle était a moitié pleine. Il y avait eu un moment une queue qui se développait jusqu'a l'extrémité de la place Saint-Ernuph, devant la boutique du pharmacien Josse Liefrinck. Cet empressement faisait pressentir une belle représentation.

"Vous irez ce soir au theatre? avait dit le matin même le conseiller au bourgmestre.

--Je n'y manquerai pas, avait répondu van Tricasse, et j'y conduirai Mme Van Tricasse, ainsi que notre fille Suzel et notre chère Tatanemance, qui raffolent de la belle musique.

--Mlle Suzel viendra? demanda le conseiller.

--Sans doute, Niklausse.

--Alors mon fils Frantz sera un des premiers a faire queue, répondit Niklausse.

--Un garçon ardent, Niklausse, répondit doctoralement le bourgmestre, une tête chaude! Il faut surveiller ce jeune homme.

--Il aime, van Tricasse, il aime votre charmante Suzel.

--Eh bien! Niklausse, il l'épousera. Du moment que nous sommes convenus de faire ce mariage, que peut-il demander de plus?

--Il ne demande rien, van Tricasse, il ne demande rien, ce cher enfant! Mais enfin--et je ne veux pas en dire davantage--il ne sera pas le dernier a prendre son billet au bureau!

--Ah! vive et ardente jeunesse! répliqua le bourgmestre, souriant a son passé. Nous avons été ainsi, mon digne conseiller! Nous avons aimé, nous aussi! Nous avons fait queue en notre temps! A ce soir donc, a ce soir! A propos, savez-vous que c'est un grand artiste, ce Fioravanti! Aussi, quel accueil on lui a fait dans nos murs! Il n'oubliera pas de longtemps les applaudissements de Quiquendone."

Il s'agissait, en effet, du célèbre tenor Fioravanti, qui, par son talent de virtuose, sa méthode parfaite, sa voix sympathique, provoquait chez les amateurs de la ville un véritable enthousiasme.

Depuis trois semaines, Fioravanti avait obtenu des succès immenses dans les Huguenots. Le premier acte, interprété au goût des Quiquendoniens, avait rempli une soirée tout entière de la première semaine du mois. Une autre soirée de la seconde semaine, allongée par des andante infinis, avait valu au célèbre chanteur une véritable ovation. Le succès s'était encore accru avec le troisième acte du chef-d'oeuvre de Meyerbeer. Mais c'est au quatrième acte qu'on attendait Fioravanti, et ce quatrième acte, c'est ce soir-la même qu'il allait être joué devant un public impatient. Ah! ce duo de Raoul et de Valentine, cet hymne d'amour a deux voix, largement soupire, cette strette ou se multiplient les crescendo, les stringendo, les pressez un peu, les piu crescendo, tout cela chante lentement, compendieusement, interminablement! Ah! quel charme!

Aussi, a quatre heures, la salle etait pleine. Les loges, l'orchestre, le parterre regorgeaient. Aux avant-scenes s'etalaient le bourgmestre van Tricasse, Mlle van Tricasse, Mme van Tricasse et l'aimable Tatanemance en bonnet vert-pomme; puis, non loin, le conseiller Niklausse et sa famille, sans oublier l'amoureux Frantz. On voyait aussi les familles du medecin Custos, de l'avocat Schut, d'Honore Syntax, le grand juge, et Soutman (Norbert), le directeur de la compagnie d'assurances, et le gros banquier Collaert, fou de musique allemande, un peu virtuose lui-meme, et le percepteur Rupp, et le directeur de l'Academie, Jerome Resh, et le commissaire civil, et tant d'autres notabilites de la ville qu'on ne saurait les enumerer ici sans abuser de la patience du lecteur.

Ordinairement, en attendant le lever du rideau, les Quiquendoniens avaient l'habitude de se tenir silencieux, les uns lisant leur journal, les autres echangeant quelques mots a voix basse, ceux-ci gagnant leur place sans bruit et sans hate, ceux-la jetant un regard a demi eteint vers les beautés aimables qui garnissaient les galeries.

Mais, ce soir-la, un observateur eut constate que, meme avant le lever du rideau, une animation inaccoutumee regnait dans la salle. On voyait remuer des gens qui ne remuaient jamais. Les éventails des dames s'agitaient avec une rapidite anormale. Un air plus vivace semblait avoir envahi toutes ces poitrines. On respirait plus largement. Quelques regards brillaient, et, s'il faut le dire, presque a l'egal des flammes du lustre, qui semblaient jeter sur la salle un eclat inaccoutume. Vraiment, on y voyait plus clair que d'habitude, bien que l'eclairage n'eut point ete augmente. Ah! si les appareils nouveaux du docteur Ox eussent fonctionne! mais ils ne fonctionnaient pas encore.

Enfin, l'orchestre est a son poste, au grand complet. Le premier violon a passe entre les pupitres pour donner un la modeste a ses collegues. Les instruments a corde, les instruments a vent, les instruments a percussion sont d'accord. Le chef d'orchestre n'attend plus que le coup de sonnette pour battre la premiere mesure.

La sonnette retentit. Le quatrieme acte commence. L'allegro appassionato de l'entracte est joue suivant l'habitude, avec une lenteur majestueuse, qui eut fait bondir l'illustre Meyerbeer, et dont les dilettanti Quiquendoniens apprecient toute la majeste.

Mais bientot le chef d'orchestre ne se sent plus maitre de ses executants. Il a quelque peine a les retenir, eux si obeissants, si calmes d'ordinaire. Les instruments a vent ont une tendance a presser les mouvements, et il faut les refréner d'une main ferme, car ils prendraient l'avance sur les instruments a cordes, ce qui, au point de vue harmonique, produirait un effet regrettable. Le basson lui-meme, le fils du pharmacien Josse Liefrinck, un jeune homme si bien eleve, tend a s'emporter.

Pendant Valentine a commence son recitatif:

Je suis seule chez moi...

mais elle presse. Le chef d'orchestre et tous ses musiciens la suivent--peut-etre a leur insu--dans son cantabile, qui devrait etre battu largement, comme un douze-huit qu'il est. Lorsque Raoul parait a la porte du fond, entre le moment ou Valentine va a lui et le moment ou elle le cache dans la chambre a cote, il ne se passe pas un quart d'heure, tandis qu'autrefois, selon la tradition du theatre de Quiquendone, ce recitatif de trente-sept mesures durait juste trente-sept minutes.

Saint-Bris, Nevers, Cavannes et les seigneurs catholiques sont entres en scene, un peu precipitamment peut etre. Allegro pomposo a marque le

compositeur sur la partition. L'orchestre et les seigneurs vont bien *_allegro_*, mais pas *_pomposo_* du tout, et au morceau d'ensemble, dans cette page magistrale de la conjuration et de la benediction des poignards, on ne modere plus l' *_allegro_* reglementaire. Chanteurs et musiciens s'echappent fougueusement. Le chef d'orchestre ne songe plus a les retenir. D'ailleurs le public ne reclame pas, au contraire; on sent qu'il est entraine lui-meme, qu'il est dans le mouvement, et que ce mouvement repond aux aspirations de son ame:

Des troubles renaissants et d'une guerre impie,
Voulez-vous, comme moi, delivrer le pays?

On promet, on jure. C'est a peine si Nevers a le temps de protester et de chanter que, "parmi ses aieux, il compte des soldats et pas un assassin." On l'arrete. Les quarteniers et les echevins accourent et jurent rapidement "de frapper tous a la fois". Saint-Bris enleve comme un veritable *_deux-quatre_* de barriere le recitatif qui appelle les catholiques a la vengeance. Les trois moines, portant des corbeilles avec des echarpes blanches, se precipitent par la porte du fond de l'appartement de Nevers, sans tenir compte de la mise en scene, qui leur recommande de s'avancer lentement. Deja tous les assistants ont tire leur epee et leur poignard, que les trois moines benissent en un tour de main. Les soprani, les tenors, les basses, attaquent avec des cris de rage l' *_allegro furioso_*, et, d'un *_six-huit_* dramatique, ils font un *_six-huit_* de quadrille. Puis, ils sortent en hurlant:

A minuit,
Point de bruit!
Dieu le veut!
Oui,
A minuit.

En ce moment, le public est debout. On s'agite dans les loges, au parterre, aux galeries. Il semble que tous les spectateurs vont s'elancer sur la scene, le bourgmestre van Tricasse en tete, afin de s'unir aux conjures et d'aneantir les huguenots, dont, d'ailleurs, ils partagent les opinions religieuses. On applaudit, on rappelle, on acclame! Tatanemance agite d'une main febrile son bonnet vert-pomme. Les lampes de la salle jettent un eclat ardent.

Raoul, au lieu de soulever lentement la draperie, la dechire par un geste superbe et se trouve face a face avec Valentine.

Enfin! c'est le grand duo, et il est mene *_allegro vivace_*. Raoul n'attend pas les demandes de Valentine et Valentine n'attend pas les reponses de Raoul. Le passage adorable:

Le danger presse
Et le temps vole....

devient un de ces rapides *_deux-quatre_* qui ont fait la renommee d'Offenbach, lorsqu'il fait danser des conjures quelconques. L' *_andante amoroso_*:

Tu l'as dit!
Oui, tu m'aimes!

n'est plus qu'un *_vivace furioso_*, et le violoncelle de l'orchestre ne se preoccupe plus d'imiter les inflexions de la voix du chanteur, comme il est indique dans la partition du maitre. En vain Raoul s'ecrie:

Parle encore et prolonge
De mon coeur l'ineffable sommeil!

Valentine ne peut pas prolonger! On sent qu'un feu inaccoutume le

devore. Ses _si_ et ses _ut_, au-dessus de la portee, ont un eclat effrayant. Il se demene, il gesticule, il est embrase.

On entend le beffroi; la cloche resonance; mais quelle cloche haletante! Le sonneur qui la sonne ne se possede evidemment plus. C'est un tocsin epouvantable, qui lutte de violence avec les fureurs de l'orchestre.

Enfin la strette qui va terminer cet acte magnifique:

Plus d'amour, plus d'ivresse,
O remords qui m'opresse!

que le compositeur indique _allegro con moto_, s'emporte dans un _prestissimo_ dechainé. On dirait un train express qui passe. Le beffroi reprend. Valentine tombe évanouie. Raoul se precipite par la fenetre!

Il etait temps. L'orchestre, veritablement ivre, n'aurait pu continuer. Le baton du chef n'est plus qu'un morceau brise sur le pupitre du souffleur! Les cordes des violons sont rompues et les manches tordus! Dans sa fureur, le timbalier a creve ses timbales! le contrebassiste est juche sur le haut de son edifice sonore! La premiere clarinette a avale l'anche de son instrument, et le second hautbois mache entre ses dents ses languettes de roseau! La coulisse du trombone est faussee, et enfin le malheureux corniste ne peut plus retirer sa main, qu'il a trop profondement enfoncee dans le pavillon de son cor!

Et le public! le public, haletant, enflamme, gesticule, hurle! Toutes les figures sont rouges comme si un incendie eut embrase ces corps a l'interieur! On se bourre, on se presse pour sortir, les hommes sans chapeau, les femmes sans manteau! On se bouscule dans les couloirs, on s'ecrase aux portes, on se dispute, on se bat! Plus d'autorites! plus de bourgmestre! Tous egaux devant une surexcitation infernale ...

Et, quelques instants apres, lorsque chacun est dans la rue, chacun reprend son calme habituel et rentre paisiblement dans sa maison, avec le souvenir confus de ce qu'il a ressenti.

Le quatrieme acte des _Huguenots_, qui durait autrefois six heures d'horloge, commence, ce soir-la, a quatre heures et demie, etait termine a cinq heures moins douze.

Il avait dure dix-huit minutes!

VIII

Ou l'antique et solennelle valse allemande se change en tourbillon.

Mais si les spectateurs, apres avoir quitte le theatre, reprirent leur calme habituel, s'ils regagnerent paisiblement leur logis en ne conservant qu'une sorte d'hebetement passager, ils n'en avaient pas moins subi une extraordinaire exaltation, et, aneantis, brises, comme s'ils eussent commis quelque exces de table, ils tomberent lourdement dans leurs lits.

Or, le lendemain, chacun eut comme un ressouvenir de ce qui s'etait passe la veille. En effet, a l'un manquait son chapeau, perdu dans la bagarre, a l'autre un pan de son habit, déchire dans la melee; a celle-ci, son fin soulier de prunelle, a celle-la sa mante des grands jours. La memoire revint a ces honnetes bourgeois, et, avec la memoire, une certaine honte de leur inqualifiable effervescence. Cela leur apparaissait comme une orgie dont ils auraient ete les heros

inconscients! Ils n'en parlaient pas; ils ne voulaient plus y penser.

Mais le personnage le plus abasourdi de la ville, ce fut encore le bourgmestre van Tricasse. Le lendemain matin, en se reveillant, il ne put retrouver sa perruque. Lotche avait cherche partout. Rien. La perruque etait restee sur le champ de bataille. Quant a la faire reclamer par Jean Mistrol, le trompette assermente de la ville, non. Mieux valait faire le sacrifice de ce postiche que de s'afficher ainsi, quand on avait l'honneur d'etre le premier magistrat de la cite.

Le digne van Tricasse songeait ainsi, etendu sous ses couvertures, le corps brise, la tete lourde, la langue epaisse, la poitrine brulante. Il n'eprouvait aucune envie de se lever, au contraire, et son cerveau travailla plus dans cette matinee qu'il n'avait travaille depuis quarante ans peut-etre. L'honorable magistrat refaisait dans son esprit tous les incidents de cette inexplicable representation. Il les rapprochait des faits qui s'etaient dernièrement accomplis a la soiree du docteur Ox. Il cherchait les raisons de cette singuliere excitabilite qui, a deux reprises, venait de se declarer chez ses administres les plus recommandables.

"Mais que se passe-t-il donc? se demandait-il. Quel esprit de vertige s'est empare de ma paisible ville de Quiquendone? Est-ce que nous allons devenir fous et faudra-t-il faire de la cite un vaste hopital? Car enfin, hier, nous etions tous la, notables, conseillers, juges, avocats, medecins, academiciens, et tous, si mes souvenirs sont fideles, tous nous avons subi cet acces de folie furieuse! Mais qu'y avait-il donc dans cette musique infernale? C'est inexplicable! Cependant, je n'avais rien mange, rien bu qui put produire en moi une telle exaltation! Non! hier, a diner, une tranche de veau trop cuit, quelques cuillerees d'epinards au sucre, des oeufs a la neige et deux verres de petite biere coupee d'eau pure, cela ne peut pas monter a la tete! Non. Il y a quelque chose que je ne puis expliquer, et comme, apres tout, je suis responsable des actes de mes administres, je ferai faire une enquete."

Mais l'enquete, qui fut decidee par le conseil municipal, ne produisit aucun resultat. Si les faits etaient patents, les causes echapperent a la sagacite des magistrats. D'ailleurs, le calme s'etait refait dans les esprits, et, avec le calme, l'oubli des exces. Les journaux de la localite eviterent meme d'en parler, et le compte rendu de la representation, qui parut dans le Memorial de Quiquendone, ne fit aucune allusion a cet enfievrement d'une salle tout entiere.

Et cependant, si la ville reprit son flegme habituel, si elle redevint, en apparence, flamande comme devant, au fond, on sentait que le caractere et le temperament de ses habitants se modifiaient peu a peu. On eut vraiment dit, avec le medecin Dominique Custos, "qu'il leur poussait des nerfs."

Expliquons-nous cependant. Ce changement incontestable et incontesté ne se produisait que dans certaines conditions. Lorsque les Quiquendoniens allaient par les rues de la ville, au grand air, sur les places, le long du Vaar, ils etaient toujours ces bonnes gens froids et methodiques que l'on connaissait autrefois. De meme, quand ils se confinaient dans leurs logis, les uns travaillant de la main, les autres travaillant de la tete, ceux-ci ne faisant rien, ceux-la ne pensant pas davantage. Leur vie privee etait silencieuse, inerte, vegetative comme jadis. Nulle querelle, nul reproche dans les menages, nulle acceleration des mouvements du coeur, nulle surexcitation de la moelle encephalique. La moyenne des pulsations restait ce qu'elle etait au bon temps, de cinquante a cinquante-deux par minute.

Mais, phenomene absolument inexplicable, qui eut mis en defaut la sagacite des plus ingenieurs physiologistes de l'epoque, si les habitants de Quiquendone ne se modifiaient point dans la vie privee, ils se

metamorphosaient visiblement, au contraire, dans la vie commune, a propos de ces relations d'individu a individu qu'elle provoque.

Ainsi, se reunissaient-ils dans un edifice public? Cela "n'allait plus", pour employer l'expression du commissaire Passauf. A la bourse, a l'hotel de ville, a l'amphitheatre de l'Academie, aux seances du conseil comme aux reunions des savants, une sorte de revivification se produisait, une surexcitation singuliere s'emparait bientot des assistants. Au bout d'une heure, les rapports etaient deja aigres. Apres deux heures, la discussion degenerait en dispute. Les tetes s'echauffaient, et l'on en venait aux personnalites. Au temple meme, pendant le preche, les fideles ne pouvaient entendre de sang-froid le ministre van Stabel, qui, d'ailleurs, se demenait dans sa chaire et les admonestait plus severement que d'habitude. Enfin cet etat de choses amena de nouvelles altercations plus graves, hélas! que celle du medecin Custos et de l'avocat Schut, et si elles ne necessiterent jamais l'intervention de l'autorite, c'est que les querelleurs, rentres chez eux, y retrouvaient, avec le calme, l'oubli des offenses faites et recues.

Toutefois, cette particularite n'avait pu frapper des esprits absolument inhabiles a reconnaitre ce qui se passait en eux. Un seul personnage de la ville, celui-la meme dont le conseil songeait depuis trente ans a supprimer la charge, le commissaire civil, Michel Passauf, avait fait cette remarque, que la surexcitation, nulle dans les maisons particulieres, se revelait promptement dans les edifices publics, et il se demandait, non sans une certaine anxiété, ce qu'il adviendrait si jamais cet erethisme venait a se propager jusque dans les maisons bourgeoises, et si l'epidemie--c'était le mot qu'il employait--se repandait dans les rues de la ville. Alors, plus d'oubli des injures, plus de calme, plus d'intermittence dans le delire, mais une inflammation permanente qui precipiterait inevitablement les Quiquendoniens les uns contre les autres.

"Alors qu'arriverait-il? se demandait avec effroi le commissaire Passauf. Comment arreter ces sauvages fureurs? Comment enrayer ces temperaments aiguillonnes? C'est alors que ma charge ne sera plus une sinecure, et qu'il faudra bien que le conseil en arrive a doubler mes appointements ... a moins qu'il ne faille m'arreter moi-meme ... pour infraction et manquement a l'ordre public!"

Or, ces tres-justes craintes commencerent a se realiser. De la bourse, du temple, du theatre, de la maison commune, de l'Academie, de la halle, le mal fit invasion dans la maison des particuliers, et cela moins de quinze jours apres cette terrible representation des Huguenots.

Ce fut dans la maison du banquier Collaert que se declarerent les premiers symptomes de l'epidemie.

Ce riche personnage donnait un bal, ou tout au moins une soiree dansante, aux notabilites de la ville. Il avait emis, quelques mois auparavant, un emprunt de trente mille francs qui avait ete aux trois quarts souscrit, et, pour reconnaitre ce succes financier, il avait ouvert ses salons et donne une fete a ses compatriotes.

On sait ce que sont ces receptions flamandes, pures et tranquilles, dont la biere et les sirops font, en general, tous les frais. Quelques conversations sur le temps qu'il fait, l'apparence des recoltes, le bon etat des jardins, l'entretien des fleurs et plus particulierement des tulipes; de temps en temps, une danse lente et compassee, comme un menuet; parfois une valse, mais une de ces vaises allemandes qui ne donnent pas plus d'un tour et demi a la minute, et pendant lesquelles les valseurs se tiennent embrasses aussi loin l'un de l'autre que leurs bras le peuvent permettre, tel est l'ordinaire de ces bals que frequentait la haute societe de Quiquendone. La polka, apres avoir ete

mise a quatre temps, avait bien essaye de s'y acclimater; mais les danseurs restaient toujours en arriere de l'orchestre, si lentement que fut battue la mesure, et l'on avait du y renoncer.

Ces reunions paisibles, dans lesquelles les jeunes gens et les jeunes filles trouvaient un plaisir honnete et modere, n'avaient jamais amene d'eclat facheux. Pourquoi donc, ce soir-la, chez le banquier Collaert, les sirops semblerent-ils se transformer en vins capiteux, en Champagne petillant, en punchs incendiaires? Pourquoi, vers le milieu de la fete, une sorte d'ivresse inexplicable gagna-t-elle tous les invites? Pourquoi le menuet deriva-t-il en saltarelle? Pourquoi les musiciens de l'orchestre presserent-ils la mesure? Pourquoi, ainsi qu'au theatre, les bougies brillerent-elles d'un eclat inaccoutume? Quel courant electrique envahit les salons du banquier? D'ou vint que les couples se rapprocherent, que les mains se presserent dans une etreinte plus convulsive, que des "cavaliers seuls" se signalerent par quelques pas hasardes, pendant cette pastourelle autrefois si grave, si solennelle, si majestueuse, si comme il faut!

Helas! quel Oedipe aurait pu repondre a toutes ces insolubles questions? Le commissaire Passauf, present a la soiree, voyait bien l'orage venir, mais il ne pouvait le dominer, il ne pouvait le fuir, et il sentait comme une ivresse lui monter au cerveau. Toutes ses facultes physiologiques et passionnelles s'accroissaient. On le vit, a plusieurs reprises, se jeter sur les sucreries et devaliser les plateaux, comme s'il fut sorti d'une longue diete.

Pendant ce temps, l'animation du bal s'augmentait. Un long murmure, comme un bourdonnement sourd, s'echappait de toutes les poitrines. On dansait, on dansait veritablement. Les pieds s'agitaient avec une frenesie croissante. Les figures s'empourpraient comme des faces de Silene. Les yeux brillaient comme des escarboucles. La fermentation generale etait portee au plus haut degre.

Et quand l'orchestre entonna la valse du Freyschuetz, lorsque cette valse, si allemande et d'un mouvement si lent, fut attaquée a bras dechaines par les gagistes, ah! ce ne fut plus une valse, ce fut un tourbillon insense, une rotation vertigineuse, une giration digne d'etre conduite par quelque Mephistopheles, battant la mesure avec un tison ardent! Puis un galop, un galop infernal, pendant une heure, sans qu'on put le detourner, sans qu'on put le suspendre, entraîna dans ses replis a travers les salles, les salons, les antichambres, par les escaliers, de la cave au grenier de l'opulente demeure, les jeunes gens, les jeunes filles, les peres, les meres, les individus de tout age, de tout poids, de tout sexe, et le gros banquier Collaert, et Mme Collaert, et les conseillers, et les magistrats, et le grand juge, et Niklausse, et Mme van Tricasse, et le bourgmestre van Tricasse, et le commissaire Passauf lui-meme, qui ne put jamais se rappeler celle qui fut sa valseuse pendant cette nuit-la.

Mais "elle" ne l'oublia plus. Et depuis ce jour, "elle" revit dans ses reves le brulant commissaire, l'enlacant dans une etreinte passionnee! Et "elle", c'etait l'aimable Tatanemance!

IX

Ou le docteur Ox et son preparateur Ygene ne se disent que quelques mots.

"Eh bien, Ygene?"

--Eh bien, maitre, tout est pret! La pose des tuyaux est achevee.

--Enfin! Nous allons maintenant operer en grand, et sur les masses!"

X

Dans lequel on verra que l'epidemie envahit la ville entiere et quel effet elle produisit.

Pendant les mois qui suivirent, le mal, au lieu de se dissiper, ne fit que s'etendre. Des maisons particulieres l'epidemie se repandit dans les rues. La ville de Quiquendone n'etait plus reconnaissable.

Phenomene plus extraordinaire encore que ceux qui avaient ete remarques jusqu'alors, non-seulement le regne animal, mais le regne vegetal lui-meme n'echappait point a cette influence.

Suivant le cours ordinaire des choses, les epidemies sont speciales. Celles qui frappent l'homme epargnent les animaux, celles qui frappent les animaux epargnent les vegetaux. On n'a jamais vu un cheval attaque de la variole ni un homme de la peste bovine, et les moutons n'attrapent pas la maladie des pommes de terre. Mais ici, toutes les lois de la nature semblaient bouleversees. Non-seulement le caractere, le temperament, les idees des habitants et habitantes de Quiquendone s'etaient modifiees, mais les animaux domestiques, chiens ou chats, boeufs ou chevaux, anes ou chevres, subissaient cette influence epidemique, comme si leur milieu habituel eut ete change. Les plantes elles-memes "s'emancipaient", si l'on veut bien nous pardonner cette expression.

En effet, dans les jardins, dans les potagers, dans les vergers, se manifestaient des symptomes extremement curieux. Les plantes grimpanes grimpaient avec plus d'audace. Les plantes touffantes "touffaient" avec plus de vigueur. Les arbustes devenaient des arbres. Les graines, a peine semees, montraient leur petite tete verte, et, dans le meme laps de temps, elles gagnaient en pouces ce que jadis, et dans les circonstances les plus favorables, elles gagnaient en lignes. Les asperges atteignaient deux pieds de hauteur; les artichauts devenaient gros comme des melons, les melons gros comme des citrouilles, les citrouilles grosses comme des potirons, les potirons gros comme la cloche du beffroi, qui mesurait, ma foi, neuf pieds de diametre. Les choux etaient des buissons et les champignons des parapluies.

Les fruits ne tarderent pas a suivre l'exemple des legumes. Il fallut se mettre a deux pour manger une fraise et a quatre pour manger une poire. Les grappes de raisin egalaient cette grappe phenomenale, si admirablement peinte par le Poussin dans son *_Retour des envoyes a la Terre promise_*!

De meme pour les fleurs: les larges violettes repandaient dans l'air des parfums plus penetrants; les roses exagerees resplendissaient de couleurs plus vives; les lilas formaient en quelques jours d'impenetrables taillis; geraniums, marguerites, dahlias, camelias, rhododendrons, envahissant les allees, s'etouffaient les uns les autres! La serpe n'y pouvait suffire. Et les tulipes, ces cheres liliacees qui font la joie des Flamands, quelles emotions elles causerent aux amateurs! Le digne van Bistrom faillit un jour tomber a la renverse en voyant dans son jardin une simple *_Tulipa gesneriana_* enorme, monstrueuse, geante, dont le calice servait de nid a toute une famille de rouges-gorges!

La ville entiere accourut pour voir cette fleur phenomenale et lui decerna le nom de _Tulipa quiquendonia_.

Mais, helas! si ces plantes, si ces fruits, si ces fleurs poussaient a vue d'oeil, si tous les vegetaux affectaient de prendre des proportions colossales, si la vivacite de leurs couleurs et de leur parfum enivrait l'odorat et le regard, en revanche, ils se fletrissaient vite. Cet air qu'ils absorbaient les brulait rapidement, et ils mouraient bientot, epuises, fletris, devores.

Tel fut le sort de la fameuse tulipe, qui s'etiola apres quelques jours de splendeur!

Il en fut bientot de meme des animaux domestiques, depuis le chien de la maison jusqu'au porc de l'etable, depuis le serin de la cage jusqu'au dindon de la basse-cour.

Il convient de dire que ces animaux, en temps ordinaire, etaient non moins flegmatiques que leurs maitres. Chiens ou chats vegetaient plutot qu'ils ne vivaient. Jamais un fremissement de plaisir, jamais un mouvement de colere. Les queues ne remuaient pas plus que si elles eussent ete de bronze. On ne citait, depuis un temps immemorial, ni un coup de dent ni un coup de griffe. Quant aux chiens enrages, on les regardait comme des betes imaginaires, a ranger avec les griffons et autres dans la menagerie de l'Apocalypse.

Mais, pendant ces quelques mois, dont nous cherchons a reproduire les moindres accidents, quel changement! Chiens et chats commencerent a montrer les dents et les griffes. Il y eut quelques executions a la suite d'attaques reiterees. On vit pour la premiere fois un cheval prendre le mors aux dents et s'emporter dans les rues de Quiquendone, un boeuf se precipiter, cornes baissees, sur un de ses congeneres, un ane se renverser, les jambes en l'air, sur la place Saint-Ernuph, et pousser des braiments qui n'avaient plus rien "d'animal", un mouton, un mouton lui-meme, defendre vaillamment contre le couteau du boucher les cotelettes qu'il portait en lui!

Le bourgmestre van Tricasse fut contraint de rendre des arretes de police concernant les animaux domestiques qui, pris de folie, rendaient peu sures les rues de Quiquendone.

Mais, helas! si les animaux etaient fous, les hommes n'etaient plus sages. Aucun age ne fut epargne par le fleau.

Les bebes devinrent tres-prompement insupportables, eux jusque la si faciles a elever, et, pour la premiere fois, le grand-juge Honore Syntax dut appliquer le fouet a sa jeune progeniture.

Au college, il y eut comme une emeute, et les dictionnaires tracerent de deplorables trajectoires dans les classes. On ne pouvait plus tenir les eleves renfermes, et, d'ailleurs, la surexcitation gagnait jusqu'aux professeurs eux-memes, qui les accablaient de pensums extravagants.

Autre phenomene! Tous ces Quiquendoniens, si sobres jusqu'alors, et qui faisaient des cremes fouettees leur alimentation principale, commettaient de veritables exces de nourriture et de boisson. Leur regime ordinaire ne suffisait plus. Chaque estomac se transformait en gouffre, et ce gouffre, il fallait bien le combler par les moyens les plus energiques. La consommation de la ville fut triplee. Au lieu de deux repas, on en faisait six. On signala de nombreuses indigestions. Le conseiller Niklausse ne pouvait assouvir sa faim. Le bourgmestre van Tricasse ne pouvait combler sa soif, et il ne sortait plus d'une sorte de demi-ebriete rageuse.

Enfin les symptomes les plus alarmants se manifesterent et se

multiplierent de jour en jour.

On rencontra des gens ivres, et, parmi ces gens ivres, souvent des notables.

Les gastralgies donnerent une occupation enorme au medecin Dominique Custos, ainsi que les nevrites et les nevrophlogoses, ce qui prouvait bien a quel degre d'irritabilite etaient etrangement montes les nerfs de la population.

Il y eut des querelles, des altercations quotidiennes dans les rues autrefois si desertes de Quiquendone, aujourd'hui si frequentees, car personne ne pouvait plus rester chez soi.

Il fallut creer une police nouvelle pour contenir les perturbateurs de l'ordre public.

Un violon fut installe dans la maison commune, et il se peupla jour et nuit de recalcitrants. Le commissaire Passauf etait sur les dents.

Un mariage fut conclu en moins de deux mois,—ce qui ne s'etait jamais vu. Oui! le fils du percepteur Rupp epousa la fille de la belle Augustine de Rovere, et cela cinquante-sept jours seulement apres avoir fait la demande de sa main!

D'autres mariages furent decides qui, en d'autres temps, fussent restes a l'etat de projet pendant des annees entieres. Le bourgmestre n'en revenait pas, et il sentait sa fille, la charmante Suzel, lui echapper des mains.

Quant a la chere Tatanemance, elle avait ose pressentir le commissaire Passauf, au sujet d'une union qui lui semblait reunir tous les elements de bonheur, fortune, honorabilite, jeunesse!...

Enfin—pour comble d'abomination—un duel eut lieu! Oui, un duel au pistolet, aux pistolets d'arcons, a soixante-quinze pas, a balles libres! Et entre qui? Nos lecteurs ne voudront pas le croire.

Entre M. Frantz Niklause, le doux pecheur a la ligne, et le fils de l'opulent banquier, le jeune Simon Collaert.

Et la cause de ce duel, c'etait la propre fille du bourgmestre, pour laquelle Simon se sentait feru d'amour, et qu'il ne voulait pas ceder aux pretentions d'un audacieux rival!

XI

Ou les Quiquendoniens prennent une resolution heroique.

On voit dans quel etat deplorable se trouvait la population de Quiquendone. Les tetes fermentaient. On ne se connaissait et on ne se reconnaissait plus. Les gens les plus pacifiques etaient devenus querelleurs. Il ne fallait pas les regarder de travers, ils eussent vite fait de vous envoyer des temoins. Quelques-uns laisserent pousser leurs moustaches, et certains—des plus batailleurs—les releverent en croc.

Dans ces conditions, l'administration de la cite, le maintien de l'ordre dans les rues et dans les edifices publics devenaient fort difficiles, car les services n'avaient point ete organises pour un tel etat de choses. Le bourgmestre,—ce digne van Tricasse que nous avons connu si doux, si eteint, si incapable de prendre une decision quelconque,—le

bourgmestre ne decolerait plus. Sa maison retentissait des eclats de sa voix. Il rendait vingt arretes par jour, gourmandant ses agents, et pret a faire executer lui-meme les actes de son administration.

Ah! quel changement! Aimable et tranquille maison du bourgmestre, bonne habitation flamande, ou etait son calme d'autrefois? Quelles scenes de menage s'y succedaient maintenant! Mme van Tricasse etait devenue acariatre, quinteuse, gourmandeuse. Son mari parvenait peut-etre a couvrir sa voix en criant plus haut qu'elle, mais non a la faire taire. L'humeur irascible de cette brave dame s'en prenait a tout. Rien n'allait! Le service ne se faisait pas. Des retards pour toutes choses! Elle accusait Lotche, et meme Tatanemance, sa belle-soeur, qui, de non moins mauvaise humeur, lui repondait aigrement. Naturellement. M. van Tricasse soutenait sa domestique Lotche, ainsi que cela se voit dans les meilleurs menages. De la, exasperation permanente de Mme la bourgmestre, objurgations, discussions, disputes, scenes qui n'en finissaient plus!

"Mais qu'est-ce que nous avons? s'ecriait le malheureux bourgmestre. Mais quel est ce feu qui nous devore? Mais nous sommes donc possedes du diable? Ah! madame van Tricasse, madame van Tricasse! Vous finirez par me faire mourir avant vous et manquer ainsi a toutes les traditions de la famille!"

Car le lecteur ne peut avoir oublie cette particularite assez bizarre, que M. van Tricasse devait devenir veuf et se remarier, pour ne point rompre la chaine des convenances.

Cependant cette disposition des esprits produisit encore d'autres effets assez curieux et qu'il importe de signaler. Cette surexcitation, dont la cause nous echappe jusqu'ici, amena des regenerescences physiologiques, auxquelles on ne se serait pas attendu. Des talents, qui seraient restes ignores, sortirent de la foule. Des aptitudes se revelerent. Des artistes, jusque-la mediocres, se montrerent sous un jour nouveau. Des hommes apparurent dans la politique aussi bien que dans les lettres. Des orateurs se formerent aux discussions les plus ardues, et sur toutes les questions ils enflammerent un auditoire parfaitement dispose d'ailleurs a l'inflammation. Des seances du conseil, le mouvement passa dans les reunions publiques, et un club se fonda a Quiquendone, pendant que vingt journaux, le *_Guetteur de Quiquendone_*, l'*_Impartial de Quiquendone_*, le *_Radical de Quiquendone_*, l'*_Outrancier de Quiquendone_*, ecrits avec rage, soulevaient les questions sociales les plus graves.

Mais a quel propos? se demandera-t-on. A propos de tout et de rien; a propos de la tour d'Audenarde qui penchait, que les uns voulaient abattre et que les autres voulaient redresser; a propos des arretes de police que rendait le conseil, auxquels de mauvaises tetes tentaient de resister; a propos du balayage des ruisseaux et du curage des egouts, etc. Et encore si les fougueux orateurs ne s'en etaient pris qu'a l'administration interieure de la cite! Mais non, emportes par le courant, ils devaient aller au dela, et, si la Providence n'intervenait pas, entrainer, pousser, precipiter leurs semblables dans les hasards de la guerre.

En effet, depuis huit ou neuf cents ans, Quiquendone avait dans son sac un *_casus belli_* de la plus belle qualite; mais elle le gardait precieusement, comme une relique, et il semblait avoir quelques chances de s'eventer et de ne plus pouvoir servir.

Voici a quel propos s'etait produit ce *_casus belli_*.

On ne sait generalement pas que Quiquendone est voisine, en ce bon coin de la Flandre, de la petite ville de Virgamen. Les territoires de ces deux communes confinent l'un a l'autre.

Or, en 1185, quelque temps avant le depart du comte Baudouin pour la croisade, une vache de Virgamen--non point la vache d'un habitant, mais bien une vache communale, qu'on y fasse bien attention--vint paturer sur le territoire de Quiquendone. C'est a peine si cette malheureuse ruminante

Tondit du pre trois fois la largeur de sa langue,

mais le delit, l'abus, le crime, comme on voudra, fut commis et dument constate par proces-verbal du temps, car, a cette epoque, les magistrats commençaient a savoir ecrire.

"Nous nous vengerons quand le moment en sera venu dit simplement Natalis van Tricasse, le trente-deuxieme predecesseur du bourgmestre actuel, et les Virgamenois ne perdront rien pour attendre!"

Les Virgamenois etaient prevenus. Ils attendirent, pensant, non sans raison, que le souvenir de l'injure s'affaiblirait avec le temps; et en effet, pendant plusieurs siecles, ils vecurent en bons termes avec leurs semblables de Quiquendone.

Mais ils comptaient sans leurs hotes, ou plutot sans cette epidemie etrange, qui, changeant radicalement le caractere de leurs voisins, reveilla dans ces coeurs la vengeance endormie.

Ce fut au club de la rue Monstrelet que le bouillant avocat Schut, jetant brusquement la question a la face de ses auditeurs, les passionna en employant les expressions et les metaphores qui sont d'usage en ces circonstances. Il rappela le delit, il rappela le tort commis a la commune de Quiquendone, et pour lequel une nation "jalouse de ses droits" ne pouvait admettre de prescription; il montra l'injure toujours vivante, la plaie toujours saignante; il parla de certains hochements de tete particuliers aux habitants de Virgamen, et qui indiquaient en quel mepris ils tenaient les habitants de Quiquendone; il supplia ses compatriotes, qui, "inconsciemment" peut-etre, avaient supporte pendant de longs siecles cette mortelle injure; il adjura "les enfants de la vieille cite" de ne plus avoir d'autre "objectif" que d'obtenir une reparation eclatante! Enfin, il fit un appel a "toutes les forces vives" de la nation!

Avec quel enthousiasme ces paroles, si nouvelles pour des oreilles quiquendonniennes, furent accueillies, cela se sent, mais ne peut se dire. Tous les auditeurs s'etaient leves, et, les bras tendus, ils demandaient la guerre a grands cris. Jamais l'avocat Schut n'avait eu un tel succes, et il faut avouer qu'il avait ete tres-beau.

Le bourgmestre, le conseiller, tous les notables qui assistaient a cette memorable seance auraient inutilement voulu resister a l'elan populaire. D'ailleurs, ils n'en avaient aucune envie, et sinon plus, du moins aussi haut que les autres, ils criaient:

"A la frontiere! A la frontiere!"

Or, comme la frontiere n'etait qu'a trois kilometres des murs de Quiquendone, il est certain que les Virgamenois couraient un veritable danger, car ils pouvaient etre envahis avant d'avoir eu le temps de se reconnaitre.

Cependant l'honorable pharmacien Josse Liefrinck, qui avait seul conserve son bon sens dans cette grave circonstance, voulut faire comprendre que l'on manquait de fusils, de canons et de generaux.

Il lui fut repondu, non sans quelques horions, que ces generaux, ces canons, ces fusils, on les improviserait; que le bon droit et l'amour du pays suffisaient et rendaient un peuple irresistible.

La-dessus, le bourgmestre prit lui-meme la parole, et, dans une improvisation sublime, il fit justice de ces gens pusillanimes, qui deguisent la peur sous le voile de la prudence, et ce voile, il le déchira d'une main patriote.

On aurait pu croire a ce moment que la salle allait crouler sous les applaudissements.

On demanda le vote.

Le vote se fit par acclamations, et les cris redoublèrent:

"A Virgamen! A Virgamen!"

Le bourgmestre s'engagea alors a mettre les armees en mouvement, et, au nom de la cite, il promit a celui de ses futurs generaux qui reviendrait vainqueur les honneurs du triomphe, comme cela se pratiquait au temps des Romains.

Cependant le pharmacien Josse Liefrinck, qui etait un entete, et qui ne se tenait pas pour battu, bien qu'il l'eut ete reellement, voulut encore placer une observation. Il fit remarquer qu'a Rome le triomphe ne s'accordait aux generaux vainqueurs que lorsqu'ils avaient tue cinq mille hommes a l'ennemi.

"Eh bien! eh bien! s'ecria l'assistance en delire.

--... Et que la population de la commune de Virgamen ne s'elevant qu'a trois mille cinq cent soixante-quinze habitants, il serait difficile, a moins de tuer plusieurs fois la meme personne ..."

Mais on ne laissa pas achever le malheureux logicien, et tout contus, tout moulu, il fut jete a la porte.

"Citoyens, dit alors l'epicier Puimacher, qui vendait communement des epices au detail, citoyens, quoi qu'en ait dit ce lache apothicaire, je m'engage, moi, a tuer cinq mille Virgamenois, si vous voulez accepter mes services.

--Cinq mille cinq cents! cria un patriote plus resolu.

--Six mille six cents! reprit l'epicier.

--Sept mille! s'ecria le confiseur de la rue Hemling, Jean Orbideck, qui etait en train de faire sa fortune dans les cremes fouettees.

--Adjuge!" s'ecria le bourgmestre van Tricasse, en voyant que personne ne mettait de surenchere.

Et voila comment le confiseur Jean Orbideck devint general en chef des troupes de Quiquendone.

XII

Dans lequel le preparateur Ygene emet un avis raisonnable, qui est repousse avec vivacite par le docteur Ox.

"Eh bien! maitre, disait le lendemain le preparateur Ygene, en versant des seaux d'acide sulfurique dans l'auge de ses enormes piles.

--Eh bien! reprit le docteur Ox, n'avais-je pas raison? Voyez a quoi tiennent, non-seulement les developpements physiques de toute une nation, mais sa moralite, sa dignite, ses talents, son sens politique! Ce n'est qu'une question de molecules....

--Sans doute, mais....

--Mais?...

--Ne trouvez-vous pas que les choses sont allees assez loin, et qu'il ne faudrait pas surexciter ces pauvres diables outre mesure?

--Non! non! s'ecria le docteur, non! j'irai jusqu'au bout.

--Comme vous voudrez, maitre; toutefois l'experience me parait concluante, et je pense qu'il serait temps de....

--De?...

--De fermer le robinet.

--Par exemple! s'ecria le docteur Ox. Avisez-vous-en, et je vous etrangle!"

XIII

Ou il est prouve une fois de plus que d'un lieu eleve on domine toutes les petitessees humaines.

"Vous dites? demanda le bourgmestre van Tricasse au conseiller Niklausse.

--Je dis que cette guerre est necessaire, repondit le conseiller d'un ton ferme, et que le temps est venu de venger notre injure.

--Eh bien! moi, repondit avec aigreur le bourgmestre, je vous repete que, si la population de Quiquendone ne profitait pas de cette occasion pour revendiquer ses droits, elle serait indigne de son nom.

--Et moi, je vous soutiens que nous devons sans tarder reunir nos cohortes et les porter en avant.

--Vraiment! monsieur, vraiment! repondit van Tricasse, et c'est a moi que vous parlez ainsi?

--A vous-meme, monsieur le bourgmestre, et vous entendrez, la verite, si dure qu'elle soit.

--Et vous l'entendrez vous-meme, monsieur le conseiller, riposta van Tricasse hors de lui, car elle sortira mieux de ma bouche que de la votre! Oui, monsieur, oui, tout retard serait deshonorant. Il y a neuf cents ans que la ville de Quiquendone attend le moment de prendre sa revanche, et quoi que vous puissiez dire, que cela vous convienne ou non, nous marcherons a l'ennemi.

--Ah! vous le prenez ainsi, repondit vertement le conseiller Niklausse. Eh bien! monsieur, nous y marcherons sans vous, s'il ne vous plait pas d'y venir.

--La place d'un bourgmestre est au premier rang, monsieur.

--Et celle d'un conseiller aussi, monsieur.

--Vous m'insultez par vos paroles en contrecarrant toutes mes volontes, s'ecria le bourgmestre, dont les poings avaient une tendance a se changer en projectiles percutants.

--Et vous m'insultez egalement en doutant de mon patriotisme, s'ecria Niklausse, qui lui-meme s'etait mis en batterie.

--Je vous dis, monsieur, que l'armee quiquendonienne se mettra en marche avant deux jours!

--Et je vous repete, moi, monsieur, que quarante-huit heures ne s'ecouleront pas avant que nous ayons marche a l'ennemi!"

Il est facile d'observer par ce fragment de conversation que les deux interlocuteurs soutenaient exactement la meme idee. Tous deux voulaient la bataille; mais leur surexcitation les portant a disputer, Niklausse n'ecoutait pas van Tricasse et van Tricasse n'ecoutait pas Niklausse. Ils eussent ete d'une opinion contraire sur cette grave question, le bourgmestre aurait voulu la guerre et le conseiller aurait tenu pour la paix, que l'altercation n'aurait pas ete plus violente. Ces deux anciens amis se jetaient des regards farouches. Au mouvement accelere de leur coeur, a leur face rougie, a leurs pupilles contractees, au tremblement de leurs muscles, a leur voix, dans laquelle il y avait du rugissement, on comprenait qu'ils etaient prêts a se jeter l'un sur l'autre.

Mais une grosse horloge qui sonna arreta heureusement les adversaires au moment ou ils allaient en venir aux mains.

"Enfin, voila l'heure, s'ecria le bourgmestre.

--Quelle heure? demanda le conseiller.

--L'heure d'aller a la tour du beffroi.

--C'est juste, et que cela vous plaise ou non, j'irai, monsieur.

--Moi aussi.

--Sortons!

--Sortons!"

Ces derniers mots pourraient faire supposer qu'une rencontre allait avoir lieu et que les adversaires se rendaient sur le terrain, mais il n'en etait rien. Il avait ete convenu que le bourgmestre et le conseiller--en realite les deux principaux notables de la cite--se rendraient a l'hotel de ville, que la ils monteraient sur la tour, tres-elevee, qui le dominait, et qu'ils examineraient la campagne environnante, afin de prendre les meilleures dispositions strategiques qui pussent assurer la marche de leurs troupes.

Bien qu'ils fussent tous deux d'accord a ce sujet, ils ne cesserent pendant le trajet de se quereller avec la plus condamnable vivacite. On entendait les eclats de leur voix retentir dans les rues; mais tous les passants etant montes a ce diapason, leur exasperation semblait naturelle, et l'on n'y prenait pas garde. En ces circonstances, un homme calme eut ete considere comme un monstre.

Le bourgmestre et le conseiller, arrives au porche du beffroi, etaient dans le paroxysme de la fureur. Ils n'etaient plus rouges, mais pales. Cette effroyable discussion, bien qu'ils fussent d'accord, avait determine quelques spasmes dans leurs visceres, et l'on sait que la paleur prouve que la colere est portee a ses dernieres limites.

Au pied de l'etroit escalier de la tour, il y eut une veritable explosion. Qui passerait le premier? Qui gravirait d'abord les marches de l'escalier en colimacon? La verite nous oblige a dire qu'il y eut bousculade, et que le conseiller Niklausse, oubliant tout ce qu'il devait a son superieur, au magistrat supreme de la cite, repoussa violemment van Tricasse et s'elanca le premier dans la vis obscure.

Tous deux monterent, d'abord quatre a quatre, en se lancant a la tete les epithetes les plus malsonnantes. C'etait a faire craindre qu'un denouement terrible ne s'accomplit au sommet de cette tour, qui dominait de trois cent cinquante-sept pieds le pave de la ville.

Mais les deux ennemis s'essouflerent bientot, et, au bout d'une minute, a la quatre-vingtieme marche, ils ne montaient plus que lourdement, en respirant a grand bruit.

Mais alors,--fut-ce une consequence de leur essoufflement?--si leur colere ne tomba pas, du moins elle ne se traduisit plus par une succession de qualificatifs inconvenants. Ils se taisaient, et, chose bizarre, il semblait que leur exaltation diminuait a mesure qu'ils s'elevaient au-dessus de la ville. Une sorte d'apaisement se faisait dans leur esprit. Les bouillonnements de leur cerveau tombaient comme ceux d'une cafetiere que l'on ecarte du feu. Pourquoi?

A ce pourquoi, nous ne pouvons faire aucune reponse; mais la verite est que, arrives a un certain palier, a deux cent soixante-six pieds au-dessus du niveau de la ville, les deux adversaires s'assirent, et, veritablement plus calmes, ils se regarderent pour ainsi dire sans colere.

"Que c'est haut! dit le bourgmestre en passant son mouchoir sur sa face rubiconde.

--Tres-haut! repondit le conseiller. Vous savez que nous depassons de quatorze pieds Saint-Michel de Hambourg?

--Je le sais," repondit le bourgmestre avec un accent de vanite bien pardonnable a la premiere autorite de Quiquendone.

Au bout de quelques instants, les deux notables continuaient leur marche ascensionnelle, jetant un regard curieux a travers les meurtrieres percees dans la paroi de la tour. Le bourgmestre avait pris la tete de la caravane, sans que le conseiller eut fait la moindre observation. Il arriva meme que, vers la trois cent quatrieme marche, van Tricasse etant absolument ereinte, Niklausse le poussa complaisamment par les reins. Le bourgmestre se laissa faire, et quand il arriva a la plate-forme de la tour:

"Merci, Niklausse, dit-il gracieusement, je vous revaudrai cela."

Tout a l'heure, c'etaient deux betes fauves pretes a se dechirer qui s'etaient presentees au bas de la tour; c'etaient maintenant deux amis qui arrivaient a son sommet.

Le temps etait magnifique. On etait au mois de mai. Le soleil avait bu toutes les vapeurs. Quelle atmosphere pure et limpide! Le regard pouvait saisir les plus minces objets dans un rayon considerable. On apercevait a quelques milles seulement les murs de Virgamen eclatants de blancheur, ses toits rouges, qui pointaient ca et la, ses clochers piquetes de lumiere. Et c'etait cette ville vouee d'avance a toutes les horreurs du pillage et de l'incendie!

Le bourgmestre et le conseiller s'etaient assis l'un pres de l'autre, sur un petit banc de pierre, comme deux braves gens dont les ames se

confondent dans une étroite sympathie. Tout en soufflant, ils regardaient; puis, après quelques instants de silence:

"Que c'est beau! s'écria le bourgmestre.

--Oui, c'est admirable! répondit le conseiller. Est-ce qu'il ne vous semble pas, mon digne van Tricasse, que l'humanité est plutôt destinée à demeurer à de telles hauteurs, qu'à ramper sur l'écorce même de notre sphéroïde?

--Je pense comme vous, honnête Niklausse, répondit le bourgmestre, je pense comme vous. On saisit mieux le sentiment qui se dégage de la nature! On l'aspire par tous les sens! C'est à de telles altitudes que les philosophes devraient se former, et c'est là que les sages devraient vivre au-dessus des misères de ce monde!

--Faisons-nous le tour de la plate-forme? demanda le conseiller.

--Faisons le tour de la plate-forme", répondit le bourgmestre.

Et les deux amis, appuyés au bras l'un de l'autre, et mettant, comme autrefois, de longues poses entre leurs demandes et leurs réponses, examinèrent tous les points de l'horizon.

"Il y a au moins dix-sept ans que je ne me suis élevé sur la tour du beffroi, dit van Tricasse.

--Je ne crois pas que j'y sois jamais monté, répondit le conseiller Niklausse, et je le regrette, car de cette hauteur le spectacle est sublime! Voyez-vous, mon ami, cette jolie rivière du Vaar qui serpente entre les arbres?

--Et plus loin les hauteurs de Saint-Hermandad! Comme elles ferment gracieusement l'horizon! Voyez cette bordure d'arbres verts, que la nature a si pittoresquement disposés! Ah! la nature, la nature, Niklausse! La main de l'homme pourrait-elle jamais lutter avec elle!

--C'est enchanteur, mon excellent ami, répondait le conseiller. Regardez ces troupeaux attablés dans les prairies verdoyantes, ces boeufs, ces vaches, ces moutons ...

--Et ces laboureurs qui vont aux champs! On dirait des bergers de l'Arcadie, il ne leur manque qu'une musette!

--Et sur toute cette campagne fertile, le beau ciel bleu que ne trouble pas une vapeur! Ah! Niklausse, on deviendrait poète ici! Tenez, je ne comprends pas que saint Simeon le Stylite n'ait pas été un des plus grands poètes du monde.

--C'est peut-être parce que sa colonne n'était pas assez haute!" répondit le conseiller avec un doux sourire.

En ce moment, le carillon de Quiquendone se mit en branle. Les cloches limpides jouèrent un de leurs airs les plus mélodieux. Les deux amis demeurèrent en extase.

Puis de sa voix calme:

"Mais, ami Niklausse, dit le bourgmestre, que sommes-nous venus faire au haut de cette tour?

--Au fait, répondit le conseiller, nous nous laissons emporter par nos rêveries ...

--Que sommes-nous venus faire ici? répéta le bourgmestre.

--Nous sommes venus, repondit Niklausse, respirer cet air pur que n'ont pas vicié les faiblesses humaines.

--Eh bien, redescendons-nous, ami Niklausse?

--Redescendons, ami van Tricasse."

Les deux notables donnerent un dernier coup d'oeil au splendide panorama qui se déroulait sous leurs yeux; puis le bourgmestre passa le premier et commença à descendre d'un pas lent et mesuré. Le conseiller le suivait, à quelques marches derrière lui. Les deux notables arrivèrent au palier sur lequel ils s'étaient arrêtés en montant. Déjà leurs joues commençaient à s'empourprer. Ils s'arrêtèrent un instant et reprirent leur descente interrompue.

Au bout d'une minute, van Tricasse pria Niklausse de modérer ses pas, attendu qu'il le sentait sur ses talons et que "cela le gênait".

Cela même fit plus que de le gêner, car, vingt marches plus bas, il ordonna au conseiller de s'arrêter, afin qu'il put prendre quelque avance.

Le conseiller répondit qu'il n'avait pas envie de rester une jambe en l'air à attendre le bon plaisir du bourgmestre, et il continua.

Van Tricasse répondit par une parole assez dure.

Le conseiller riposta par une allusion blessante sur l'âge du bourgmestre, destinée, par ses traditions de famille, à convoler en secondes noces.

Le bourgmestre descendit vingt marches encore, en prevenant nettement Niklausse que cela ne se passerait pas ainsi.

Niklausse répliqua qu'en tout cas, lui, passerait devant, et, l'escalier étant fort étroit, il y eut collision entre les deux notables, qui se trouvaient alors dans une profonde obscurité.

Les mots de butors et de mal-appris furent les plus doux de ceux qui s'échangèrent alors.

"Nous verrons, sotté bête, criait le bourgmestre, nous verrons quelle figure vous ferez dans cette guerre et à quel rang vous marcherez!

--Au rang qui précédera le votre, sot imbecile!" répondait Niklausse.

Puis, ce furent d'autres cris, et l'on eut dit que des corps roulaient ensemble ...

Que se passa-t-il? Pourquoi ces dispositions si rapidement changées? Pourquoi les moutons de la plate-forme se métamorphosaient-ils en tigres deux cents pieds plus bas?

Quoi qu'il en soit, le gardien de la tour, entendant un tel tapage, vint ouvrir la porte inférieure, juste au moment où les adversaires, contusionnés, les yeux hors de la tête, s'arrachaient réciproquement leurs cheveux, qui, heureusement, formaient perruque.

"Vous me rendrez raison! s'écria le bourgmestre en portant son poing sous le nez de son adversaire.

--Quand il vous plaira!" hurla le conseiller Niklausse, en imprimant à son pied droit un balancement redoutable.

Le gardien, qui lui-meme etait exaspere,--on ne sait pas pourquoi,--trouva cette scene de provocation toute naturelle. Je ne sais quelle surexcitation personnelle le poussait a se mettre de la partie; mais il se contint et alla repandre dans tout le quartier qu'une rencontre prochaine devait avoir lieu entre le bourgmestre van Tricasse et le conseiller Niklausse.

XIV

Ou les choses sont poussees si loin que les habitants de Quiquendone, les lecteurs et meme l'auteur reclament un denouement immediat.

Ce dernier incident prouve a quel point d'exaltation etait montee cette population quiquendonienne. Les deux plus vieux amis de la ville, et les plus doux,--avant l'invasion du mal,--en arriver a ce degre de violence! Et cela quelques minutes seulement apres que leur ancienne sympathie, leur instinct aimable, leur temperament contemplatif venaient de reprendre le dessus au sommet de cette tour!

En apprenant ce qui se passait, le docteur Ox ne put contenir sa joie. Il resistait aux arguments de son preparateur, qui voyait les choses prendre une mauvaise tournure. D'ailleurs, tous deux subissaient l'exaltation generale. Ils etaient non moins surexcites que le reste de la population, et ils en arriverent a se quereller a l'egal du bourgmestre et du conseiller.

Du reste, il faut le dire, une question primait toutes les autres et avait fait renvoyer les rencontres projetees a l'issue de la question virgamenoise. Personne n'avait le droit de verser son sang inutilement, quand il appartenait jusqu'a la derniere goutte a la patrie en danger.

En effet, les circonstances etaient graves, et il n'y avait plus a reculer.

Le bourgmestre van Tricasse, malgre toute l'ardeur guerriere dont il etait anime, n'avait pas cru devoir se jeter sur son ennemi sans le prevenir. Il avait donc, par l'organe du garde champetre, le sieur Hottering, mis les Virgamenois en demeure de lui donner reparation du passe-droit commis en 1195 sur le territoire de Quiquendone.

Les autorites de Virgamen, tout d'abord, n'avaient pu deviner ce dont il s'agissait, et le garde champetre, malgre son caractere officiel, avait ete econduit fort cavalierement.

Van Tricasse envoya alors un des aides de camp du general confiseur, le citoyen Hildevert Shuman, un fabricant de sucre d'orge, homme tres-ferme, tres-energique, qui apporta aux autorites de Virgamen la minute meme du proces-verbal redige en 1195 par les soins du bourgmestre Natalis van Tricasse.

Les autorites de Virgamen eclaterent de rire, et il en fut de l'aide de camp exactement comme du garde champetre.

Le bourgmestre assemble alors les notables de la ville. Une lettre, remarquablement et vigoureusement redigee, fut faite en forme d'ultimatum; le *casus belli* y etait nettement pose, et un delai de vingt-quatre heures fut donne a la ville coupable pour reparer l'outrage fait a Quiquendone.

La lettre partit, et revint, quelques heures apres, dechiree en petits morceaux, qui formaient autant d'insultes nouvelles. Les Virgamenois

connaissaient de longue date la longanimité des Quiquendoniens, et ils se moquaient d'eux, de leur réclamation, de leur _casus belli_ et de leur ultimatum.

Il n'y avait plus qu'une chose à faire: s'en rapporter au sort des armes, invoquer le dieu des batailles et, suivant le procédé prussien, se jeter sur les Virgamenois avant qu'ils fussent tout à fait prêts.

C'est ce que décida le conseil dans une séance solennelle, où les cris, les objurgations, les gestes menaçants s'entre-croisèrent avec une violence sans exemple. Une assemblée de fous, une réunion de possédés, un club de démoniaques n'eut pas été plus tumultueux.

Aussitôt que la déclaration de guerre fut connue, le général Jean Orbideck rassembla ses troupes, soit deux mille trois cent quatre-vingt-treize combattants sur une population de deux mille trois cent quatre-vingt-treize âmes. Les femmes, les enfants, les vieillards s'étaient joints aux hommes faits. Tout objet tranchant ou contondant était devenu une arme. Les fusils de la ville avaient été mis en réquisition. On en avait découvert cinq, dont deux sans chiens, et ils avaient été distribués à l'avant-garde. L'artillerie se composait de la vieille coulevrine du château, prise en 1339 à l'attaque du Quesnoy, l'une des premières bouches à feu dont il soit fait mention dans l'histoire, et qui n'avait pas tiré depuis cinq siècles. D'ailleurs, point de projectiles à y fourrer, fort heureusement pour les servants de ladite pièce; mais tel qu'il était, cet engin pouvait encore imposer à l'ennemi. Quant aux armes blanches, elles avaient été puisées dans le musée d'antiquités, haches de silex, heaumes, masses d'armes, francisques, framaes, guisardes, pertuisanes, verriers, rapières, etc., et aussi dans ces arsenaux particuliers, connus généralement sous les noms d'_offices_ et de _cuisines_. Mais le courage, le bon droit, la haine de l'étranger, le désir de la vengeance devaient tenir lieu d'engins plus perfectionnés et remplacer--du moins on l'espérait--les mitrailleuses modernes et les canons se chargeant par la culasse.

Une revue fut passée. Pas un citoyen ne manqua à l'appel. Le général Orbideck, peu solide sur son cheval, qui était un animal malin, tomba trois fois devant le front de l'armée: mais il se releva sans s'être blessé, ce qui fut considéré comme un augure favorable. Le bourgmestre, le conseiller, le commissaire civil, le grand-juge, le percepteur, le banquier, le recteur, enfin tous les notables de la cité marchaient en tête. Il n'y eut pas une larme répandue ni par les mères, ni par les sœurs, ni par les filles. Elles poussaient leurs maris, leurs pères, leurs frères au combat, et les suivaient même en formant l'arrière-garde, sous les ordres de la courageuse Mme van Tricasse.

La trompette du crieur Jean Mistrol retentit; l'armée s'ébranla, quitta la place, et, poussant des cris féroces, elle se dirigea vers la porte d'Audenarde.

* * * * *

Au moment où la tête de colonne allait franchir les murailles de la ville, un homme se jeta au-devant d'elle.

"Arrêtez! arrêtez! fous que vous êtes! s'écria-t-il. Suspendez vos coups! Laissez-moi fermer le robinet! Vous n'êtes point altérés de sang! Vous êtes de bons bourgeois doux et paisibles! Si vous brûlez ainsi, c'est la faute de mon maître, le docteur Ox! C'est une expérience! Sous prétexte de vous éclairer au gaz oxy-hydrique, il a saturé ..."

Le préparateur était hors de lui; mais il ne put achever. Au moment où le secret du docteur allait s'échapper de sa bouche, le docteur Ox lui-même, dans une indescriptible fureur, se précipita sur le malheureux Ygène, et il lui ferma la bouche à coups de poing.

Ce fut une bataille. Le bourgmestre, le conseiller, les notables, qui s'étaient arrêtés à la vue d'Ygene, emportés à leur tour par leur exaspération, se précipitèrent sur les deux étrangers, sans vouloir entendre ni l'un ni l'autre. Le docteur Ox et son préparateur, houpilles, battus, allaient être, sur l'ordre de van Tricasse, entraînés au violon, quand ...

XV

Où le dénouement éclate.

... quand une explosion formidable retentit. Toute l'atmosphère qui enveloppait Quiquendone parut comme embrasée. Une flamme d'une intensité, d'une vivacité phénoménale s'élança comme un météore jusque dans les hauteurs du ciel. S'il avait fait nuit, cet embrasement eût été aperçu à dix lieues à la ronde.

Toute l'armée de Quiquendone fut couchée à terre, comme une armée de capucins ... Heureusement il n'y eut aucune victime: quelques écorchures et quelques bobos, voilà tout. Le confiseur, qui par hasard n'était pas tombé de cheval à ce moment, eut son plumet roussi, et s'en tira sans autre blessure.

Que s'était-il passé?

Tout simplement, comme on l'apprit bientôt, l'usine à gaz venait de sauter. Pendant l'absence du docteur et de son aide, quelque imprudence avait été probablement commise. On ne sait ni comment ni pourquoi une communication s'était établie entre le réservoir qui contenait l'oxygène et celui qui renfermait l'hydrogène. De la réunion de ces deux gaz était résulté un mélange détonant, auquel le feu fut mis par mégarde.

Cela changea tout;--mais quand l'armée se releva, le docteur Ox et le préparateur Ygene avaient disparu.

XVI

Où le lecteur intelligent voit bien qu'il avait deviné juste, malgré toutes les précautions de l'auteur.

Après l'explosion, Quiquendone était immédiatement redevenue la cité paisible, flegmatique et flamande qu'elle était autrefois.

Après l'explosion, qui d'ailleurs ne causa pas une profonde émotion, chacun, sans savoir pourquoi, machinalement, reprit le chemin de sa maison, le bourgmestre appuyé au bras du conseiller, l'avocat Schut au bras du médecin Custos, Frantz Niklausse au bras de son rival Simon Collaert, chacun tranquillement, sans bruit, sans avoir même conscience de ce qui s'était passé, ayant déjà oublié Virgamen et la vengeance. Le général était retourné à ses confitures, et son aide de camp à ses sucres d'orge.

Tout était rentré dans le calme, tout avait repris la vie habituelle, hommes et bêtes, bêtes et plantes, même la tour de la porte d'Audenarde, que l'explosion,--ces explosions sont quelquefois étonnantes,--que l'explosion avait redressée!

Et, depuis lors, jamais un mot plus haut que l'autre, jamais une discussion dans la ville de Quiquendone. Plus de politique, plus de clubs, plus de proces, plus de sergents de ville! La place du commissaire Passauf recommença à être une sinecure, et si on ne lui retrancha pas ses appointements, c'est que le bourgmestre et le conseiller ne purent se décider à prendre une décision à son égard. D'ailleurs, de temps en temps, il continuait de passer, mais sans s'en douter, dans les rêves de l'inconsolable Tatanemance.

Quant au rival de Frantz, il abandonna généreusement la charmante Suzel à son amoureux, qui s'empressa de l'épouser cinq ou six ans après ces événements.

Et quant à Mme van Tricasse, elle mourut dix ans plus tard, en les délais voulus, et le bourgmestre se maria avec Mlle Pelagie van Tricasse, sa cousine, dans des conditions excellentes ... pour l'heureuse mortelle qui devait lui succéder.

XVII

Où s'explique la théorie du docteur Ox.

Qu'avait donc fait ce mystérieux docteur Ox? Une expérience fantaisiste, rien de plus.

Après avoir établi ses conduites de gaz, il avait saturé d'oxygène pur, sans jamais leur fournir un atome d'hydrogène, les monuments publics, puis les maisons particulières, et enfin les rues de Quiquendone.

Ce gaz, sans saveur, sans odeur, répandu à cette haute dose dans l'atmosphère, cause, quand il est aspiré, les troubles les plus sérieux à l'organisme. À vivre dans un milieu saturé d'oxygène, on est excité, surexcité, on brûle!

À peine rentre dans l'atmosphère ordinaire, on redevient ce qu'on était avant, voire le cas du conseiller et du bourgmestre, quand, au haut du beffroi, ils se retrouvèrent dans l'air respirable, l'oxygène se maintenant par son poids parmi les couches inférieures.

Mais aussi, à vivre en de telles conditions, à respirer ce gaz qui transforme physiologiquement le corps aussi bien que l'âme, on meurt vite, comme ces fous qui menent la vie à outrance!

Il fut donc heureux pour les Quiquendoniens qu'une providentielle explosion eut terminé cette dangereuse expérience, en anéantissant l'usine du docteur Ox.

En résumé, et pour conclure, la vertu, le courage, le talent, l'esprit, l'imagination, toutes ces qualités ou ces facultés ne seraient-elles donc qu'une question d'oxygène?

Telle est la théorie du docteur Ox, mais on a le droit de ne point l'admettre, et, pour notre compte, nous la repoussons à tous les points de vue, malgré la fantaisiste expérimentation dont fut le théâtre l'honorable ville de Quiquendone.

FIN

MAITRE ZACHARIUS

[Illustration]

I

NUIT D'HIVER

La ville de Geneve est situee a la pointe occidentale du lac auquel elle a donne ou doit son nom. Le Rhone, qui la traverse a sa sortie du lac, la partage en deux quartiers distincts, et est divise lui-meme, au centre de la cite, par une ile jetee entre ses deux rives. Cette disposition topographique se reproduit souvent dans les grands centres de commerce ou d'industrie. Sans doute, les premiers indigenes furent seduits par les facilites de transport que leur offraient les bras rapides des fleuves, "ces chemins qui marchent tout seuls", suivant le mot de Pascal. Avec le Rhone, ce sont des chemins qui courent.

Au temps ou des constructions neuves et regulieres ne s'elevaient pas encore sur cette ile, ancree comme une galiote hollandaise au milieu du fleuve, le merveilleux entassement de maisons grimpees les unes sur les autres offrait a l'oeil une confusion pleine de charmes. Le peu d'etendue de l'ile avait force quelques-unes de ces constructions a se jucher sur des pilotis, engages pele-mele dans les rudes courants du Rhone. Ces gros madriers, noircis par les temps, uses par les eaux, ressemblaient aux pattes d'un crabe immense et produisaient un effet fantastique. Quelques filets jaunis, veritables toiles d'araignee tendues au sein de cette substruction seculaire, s'agitaient dans l'ombre comme s'ils eussent ete le feuillage de ces vieux bois de chene, et le fleuve, s'engouffrant au milieu de cette foret de pilotis, ecumait avec de lugubres mugissements.

Une des habitations de l'ile frappait par son caractere d'etrange vetuste. C'etait la maison du vieil horloger, maitre Zacharius, de sa fille Gerande, d'Aubert Thuen, son apprenti, et de sa vieille servante Scholastique.

Quel homme a part que ce Zacharius! Son age semblait indechiffable. Nul des plus vieux de Geneve n'eut pu dire depuis combien de temps sa tete maigre et pointue vacillait sur ses epaules, ni quel jour, pour la premiere fois, on le vit marcher par les rues de la ville, en laissant flotter a tous les vents sa longue chevelure blanche. Cet homme ne vivait pas. Il oscillait a la facon du balancier de ses horloges. Sa figure, seche et cadaverique, affectait des teintes sombres. Comme les tableaux de Leonard de Vinci, il avait pousse au noir.

Gerande habitait la plus belle chambre de la vieille maison, d'ou, par une etroite fenetre, son regard allait melancoliquement se reposer sur les cimes neigeuses du Jura; mais la chambre a coucher et l'atelier du vieillard occupaient une sorte de cave, situee presque au ras du fleuve et dont le plancher reposait sur les pilotis memes. Depuis un temps immemorial, maitre Zacharius n'en sortait qu'aux heures des repas et quand il allait regler les differentes horloges de la ville. Il passait le reste du temps pres d'un etabli couvert de nombreux instruments d'horlogerie, qu'il avait pour la plupart inventes.

Car c'etait un habile homme. Ses oeuvres se prisaien fort dans toute la France et l'Allemagne. Les plus industrieux ouvriers de Geneve reconnaissaient hautement sa superiorite, et c'etait un honneur pour cette ville, qui le montrait en disant:

"A lui revient la gloire d'avoir invente l'echappement!"

En effet, de cette invention, que les travaux de Zacharius feront comprendre plus tard, date la naissance de la veritable horlogerie.

Or, apres avoir longuement et merueilleusement travaille, Zacharius remettait avec lenteur ses outils en place, recouvrait de legeres verrines les fines pieces qu'il venait d'ajuster, et rendait le repos a la roue active de son tour; puis il soulevait un judas pratique dans le plancher de son reduit, et la, penche des heures entieres, tandis que le Rhone se precipitait avec fracas sous ses yeux, il s'enivrait a ses brumeuses vapeurs.

Un soir d'hiver, la vieille Scholastique servit le souper, auquel, selon les antiques usages, elle prenait part avec le jeune ouvrier. Bien que des mets soigneusement appretes lui fussent offerts dans une belle vaisselle bleue et blanche, maitre Zacharius ne mangea pas. Il repondit a peine aux douces paroles de Gerande, que la taciturnite plus sombre de son pere preoccupait visiblement, et le babillage de Scholastique elle-meme ne frappa pas plus son oreille que ces grondements du fleuve auxquels il ne prenait plus garde. Apres ce repas silencieux, le vieil horloger quitta la table sans embrasser sa fille, sans donner a tous le bonsoir accoutume. Il disparut par l'etroite porte qui conduisait a sa retraite, et, sous ses pas pesants, l'escalier gemit avec de lourdes plaintes.

Gerande, Aubert et Scholastique demurerent quelques instants sans parler. Ce soir-la, le temps etait sombre; les nuages se trainaient lourdement le long des Alpes et menacaient de se fondre en pluie; la severe temperature de la Suisse emplissait l'ame de tristesse, tandis que les vents du midi rodaient aux alentours et jetaient de sinistres sifflements.

"Savez-vous bien, ma chere demoiselle, dit enfin Scholastique, que notre maitre est tout en dedans depuis quelques jours? Sainte Vierge! Je comprends qu'il n'ait pas eu faim, car ses paroles lui sont restees dans le ventre, et bien adroit serait le diable qui lui en tirerait quelqu'une!

--Mon pere a quelque secret motif de chagrin que je ne puis meme pas soupconner, repondit Gerande, tandis qu'une douloureuse inquietude s'imprimait sur son visage.

--Mademoiselle, ne permettez pas a tant de tristesse d'envahir votre coeur. Vous connaissez les singulieres habitudes de maitre Zacharius. Qui peut lire sur son front ses pensees secretes? Quelque ennui sans doute lui est survenu, mais demain il ne s'en souviendra pas et se repentira vraiment d'avoir cause quelque peine a sa fille."

C'etait Aubert qui parlait de cette facon, en fixant ses regards sur les beaux yeux de Gerande. Aubert, le seul ouvrier que maitre Zacharius eut jamais admis a l'intimite de ses travaux, car il appreciait son intelligence, sa discretion et sa grande bonte d'ame, Aubert s'etait attache a Gerande avec cette foi mysterieuse qui preside aux devouements heroiques.

Gerande avait dix-huit ans. L'ovale de son visage rappelait celui des naives madones que la veneration suspend encore au coin des rues des vieilles cites de Bretagne. Ses yeux respiraient une simplicite infinie. On l'aimait, comme la plus suave realisation du reve d'un poete. Ses vetements affectaient des couleurs peu voyantes, et le linge blanc qui se plissait sur ses epaules avait cette teinte et cette senteur particulieres au linge d'Eglise. Elle vivait d'une existence mystique dans cette ville de Geneve, qui n'etait pas encore livree a la secheresse du calvinisme.

Ainsi que, soir et matin, elle lisait ses prieres latines dans son missel a fermoir de fer, Gerande avait lu un sentiment cache dans le coeur d'Aubert Thuen, quel devouement profond le jeune ouvrier avait pour

elle. Et en effet, a ses yeux, le monde entier se condensait dans cette vieille maison de l'horloger, et tout son temps se passait pres de la jeune fille, quand, le travail termine, il quittait l'atelier de son pere.

La vieille Scholastique voyait cela, mais n'en disait mot. Sa loquacite s'exerçait de preference sur les malheurs de son temps et les petites miseres du menage. On ne cherchait point a l'arreter. Il en etait d'elle comme de ces tabatieres a musique que l'on fabriquait a Geneve: une fois montee, il aurait fallu la briser pour qu'elle ne jouat pas tous ses airs.

En trouvant Gerande plongee dans une taciturnite douloureuse, Scholastique quitta sa vieille chaise de bois, fixa un cierge sur la pointe d'un chandelier, l'alluma et le posa pres d'une petite vierge de cire abritee dans sa niche de pierre. C'etait la coutume de s'agenouiller devant cette madone protectrice du foyer domestique, en lui demandant d'etendre sa grace bienveillante sur la nuit prochaine; mais, ce soir-la, Gerande demeura silencieuse a sa place.

"Eh bien! ma chere demoiselle, dit Scholastique avec etonnement, le souper est fini, et voici l'heure du bonsoir. Voulez-vous donc fatiguer vos yeux dans des veilles prolongees?... Ah! sainte Vierge! c'est pourtant le cas de dormir et de retrouver un peu de joie dans de jolis reves? A cette epoque maudite ou nous vivons, qui peut se promettre une journee de bonheur?"

--Ne faudrait-il pas envoyer chercher quelque medecin pour mon pere? demanda Gerande.

--Un medecin! s'ecria la vieille servante. Maitre Zacharius a-t-il jamais prete l'oreille a toutes leurs imaginations et sentences! Il peut y avoir des medecines pour les montres, mais non pour les corps!

--Que faire? murmura Gerande. S'est-il remis au travail? s'est-il livre au repos?

--Gerande, repondit doucement Aubert, quelque contrariete morale chagrine maitre Zacharius, et voila tout.

--La connaissez-vous, Aubert?

--Peut-etre, Gerande.

--Racontez-nous cela, s'ecria vivement Scholastique, en eteignant parcimonieusement son cierge.

--Depuis plusieurs jours, Gerande, dit le jeune ouvrier, il se passe un fait absolument incomprehensible. Toutes les montres que votre pere a faites et vendues depuis quelques annees s'arretent subitement. On lui en a rapporte un grand nombre. Il les a demontees avec soin; les ressorts etaient en bon etat et les rouages parfaitement etablis. Il les a remontees avec plus de soin encore; mais, en depit de son habilete, elles n'ont plus marche.

--Il y a du diable la-dessous! s'ecria Scholastique.

--Que veux-tu dire? demanda Gerande. Ce fait me semble naturel. Tout est borne sur terre, et l'infini ne peut sortir de la main des hommes.

--Il n'en est pas moins vrai, repondit Aubert, qu'il y a en cela quelque chose d'extraordinaire et de mysterieux. J'ai aide moi-meme maitre Zacharius a rechercher la cause de ce derangement de ses montres, je n'ai pu la trouver, et, plus d'une fois, desespere, les outils me sont tombes des mains.

--Aussi, reprit Scholastique, pourquoi se livrer a tout ce travail de reprove? Est-il naturel qu'un petit instrument de cuivre puisse marcher tout seul et marquer les heures? On aurait du s'en tenir au cadran solaire!

--Vous ne parlerez plus ainsi, Scholastique, repondit Aubert, quand vous saurez que le cadran solaire fut invente par Cain.

--Seigneur mon Dieu! que m'apprenez-vous la?

--Croyez-vous, reprit ingenument Gerande, que l'on puisse prier Dieu de rendre la vie aux montres de mon pere?

--Sans aucun doute, repondit le jeune ouvrier.

--Bon! Voici des prieres inutiles, grommela la vieille servante, mais le Ciel en pardonnera l'intention."

Le cierge fut rallume. Scholastique, Gerande et Aubert s'agenouillerent sur les dalles de la chambre, et la jeune fille pria pour l'ame de sa mere, pour la sanctification de la nuit, pour les voyageurs et les prisonniers, pour les bons et les mechants, et surtout pour les tristesses inconnues de son pere.

Puis, ces trois devotes personnes se releverent avec quelque confiance au coeur, car elles avaient remis leur peine dans le sein de Dieu.

Aubert regagna sa chambre, Gerande s'assit toute pensive pres de sa fenetre, pendant que les dernieres lueurs s'eteignaient dans la ville de Geneve, et Scholastique, apres avoir verse un peu d'eau sur les tisons embrases et pousse les deux enormes verrous de la porte, se jeta sur son lit, ou elle ne tarda pas a rever qu'elle mourait de peur.

Cependant, l'horreur de cette nuit d'hiver avait augmente. Parfois, avec les tourbillons du fleuve, le vent s'engouffrait sous les pilotis, et la maison frissonnait tout entiere; mais la jeune fille, absorbee par sa tristesse, ne songeait qu'a son pere. Depuis les paroles d'Aubert Thuen, la maladie de maitre Zacharius avait pris a ses yeux des proportions fantastiques, et il lui semblait que cette chere existence, devenue purement mecanique, ne se mouvait plus qu'avec effort sur ses pivots uses.

Soudain l'abat-vent, violemment pousse parla rafale, heurta la fenetre de la chambre. Gerande tressaillit et se leva brusquement, sans comprendre la cause de ce bruit qui secoua sa torpeur. Des que son emotion se fut calmee, elle ouvrit le chassis. Les nuages avaient creve, et une pluie torrentielle crepitait sur les toitures environnantes. La jeune fille se pencha au dehors pour attirer le volet ballotte par le vent, mais elle eut peur. Il lui parut que la pluie et le fleuve, confondant leurs eaux tumultueuses, submergeaient cette fragile maison dont les ais craquaient de toutes parts. Elle voulut fuir sa chambre; mais elle apercut au-dessous d'elle la reverberation d'une lumiere qui devait venir du reduit de maitre Zacharius, et dans un de ces calmes momentanes pendant lesquels se taisent les elements, son oreille fut frappee par des sons plaintifs. Elle tenta de refermer sa fenetre et ne put y parvenir. Le vent la repoussait avec violence, comme un malfaiteur qui s'introduit dans une habitation.

Gerande pensa devenir folle de terreur! Que faisait donc son pere? Elle ouvrit la porte, qui lui echappa des mains et battit bruyamment sous l'effort de la tempeste. Gerande se trouva alors dans la salle obscure du souper, parvint, en tatonnant, a gagner l'escalier qui aboutissait a l'atelier de maitre Zacharius, et s'y laissa glisser, pale et mourante.

Le vieil horloger etait debout au milieu de cette chambre que remplissaient les mugissements du fleuve Ses cheveux herisses lui donnaient un aspect sinistre. Il parlait, il gesticulait, sans voir, sans entendre! Gerande demeura sur le seuil.

"C'est la mort! disait maitre Zacharius d'une voix sourde, c'est la mort!... Que me reste-t-il a vivre, maintenant que j'ai disperse mon existence par le monde! car moi, maitre Zacharius, je suis bien le createur de toutes ces montres que j'ai fabriquees! C'est bien une partie de mon ame que j'ai enfermee dans chacune de ces boites de fer, d'argent ou d'or! Chaque fois que s'arrete une de ces horloges maudites, je sens mon coeur qui cesse de battre, car je les ai reglees sur ses pulsations!"

Et, en parlant de cette facon etrange, le vieillard jeta les yeux sur son etabli. La se trouvaient toutes les parties d'une montre qu'il avait soigneusement demontee. Il prit une sorte de cylindre creux, appele barillet, dans lequel est enferme le ressort, et il en retira la spirale d'acier qui, au lieu de se detendre, suivant les lois de son elasticite, demeura roulee sur elle-meme, ainsi qu'une vipere endormie. Elle semblait nouee, comme ces vieillards impotents dont le sang s'est fige a la longue. Maitre Zacharius essaya vainement de la derouler de ses doigts amaigris, dont la silhouette s'allongeait demesurement sur la muraille, mais il ne put y parvenir, et bientot, avec un terrible cri de colere, il la precipita par le judas dans les tourbillons du Rhone.

Gerande, les pieds cloues a terre, demeurait sans souffle, sans mouvement. Elle voulait et ne pouvait s'approcher de son pere. De vertigineuses hallucinations s'emparaient d'elle. Soudain, elle entendit dans l'ombre une voix murmurer a son oreille:

"Gerande, ma chere Gerande! La douleur vous tient encore eveillee! Rentrez, je vous prie, la nuit est froide.

--Aubert! murmura la jeune fille a mi-voix. Vous! vous!

--Ne devais-je pas m'inquieter de ce qui vous inquiete!" repondit Aubert.

Ces douces paroles firent revenir le sang au coeur de la jeune fille. Elle s'appuya au bras de l'ouvrier et lui dit:

"Mon pere est bien malade, Aubert! Vous seul pouvez le guerir, car cette affection de l'ame ne cederait pas aux consolations de sa fille. Il a l'esprit frappe d'un accident fort naturel, et, en travaillant avec lui a reparer ses montres, vous le ramenez a la raison. Aubert, il n'est pas vrai, ajouta-t-elle, encore tout impressionnee, que sa vie se confonde avec celle de ses horloges?"

Aubert ne repondit pas.

"Mais ce serait donc un metier reprouve du Ciel que le metier de mon pere? fit Gerande en frissonnant.

--Je ne sais, repondit l'ouvrier, qui rechauffa de ses mains les mains glacees de la jeune fille. Mais retournez a votre chambre, ma pauvre Gerande, et, avec le repos, reprenez quelque esperance!"

Gerande regagna lentement sa chambre, et elle y demeura jusqu'au jour, sans que le sommeil appesantit ses paupieres, tandis que maitre Zacharius, toujours muet et immobile, regardait le fleuve couler bruyamment a ses pieds.

L'ORGUEIL DE LA SCIENCE

La severite du marchand genevois en affaires est devenue proverbiale. Il est d'une probite rigide et d'une excessive droiture. Quelle dut donc etre la honte de maitre Zacharius, quand il vit ces montres, qu'il avait montees avec une si grande sollicitude, lui revenir de toutes parts.

Or, il etait certain que ces montres s'arretaient subitement et sans aucune raison apparente. Les rouages etaient en bon etat et parfaitement etablis, mais les ressorts avaient perdu toute elasticite. L'horloger essaya vainement de les remplacer: les roues demeurerent immobiles. Ces derangements inexplicables firent un tort immense a maitre Zacharius. Ses magnifiques inventions avaient laisse maintes fois planer sur lui des soupcons de sorcellerie, qui reprirent des lors consistance. Le bruit en parvint jusqu'a Gerande, et elle trembla souvent pour son pere, lorsque des regards malintentionnes se fixaient sur lui.

Cependant, le lendemain de cette nuit d'angoisses, maitre Zacharius parut se remettre au travail avec quelque confiance. Le soleil du matin lui rendit quelque courage. Aubert ne tarda pas a le rejoindre a son atelier et en recut un bonjour plein d'affabilite.

"Je vais mieux, dit le vieil horloger. Je ne sais quels etranges maux de tete m'obsedaient hier, mais le soleil a chasse tout cela avec les nuages de la nuit.

--Ma foi! maitre, repondit Aubert, je n'aime la nuit ni pour vous, ni pour moi!

--Et tu as raison, Aubert! Si tu deviens jamais un homme superieur, tu comprendras que le jour t'est necessaire comme la nourriture! Un savant de grand merite se doit aux hommages du reste des hommes.

--Maitre, voila le peche d'orgueil qui vous reprend.

--De l'orgueil, Aubert! Detruis mon passe, aneantis mon present, dissipe mon avenir, et alors il me sera permis de vivre dans l'obscurite! Pauvre garcon, qui ne comprend pas les sublimes choses auxquelles mon art se rattache tout entier! N'es-tu donc qu'un outil entre mes mains?

--Cependant, maitre Zacharius, reprit Aubert, j'ai plus d'une fois merite vos compliments pour la maniere dont j'ajustais les pieces les plus delicates de vos montres et de vos horloges!

--Sans aucun doute, Aubert, repondit maitre Zacharius, tu es un bon ouvrier que j'aime; mais, quand tu travailles, tu ne crois avoir entre tes doigts que du cuivre, de l'or, de l'argent, et tu ne sens pas ces metaux, que mon genie anime, palpiter comme une chair vivante! Aussi, tu ne mourrais pas, toi, de la mort de tes oeuvres!"

Maitre Zacharius demeura silencieux apres ces paroles; mais Aubert chercha a reprendre la conversation.

"Par ma foi! maitre, dit-il, j'aime a vous voir travaillant ainsi sans relache! Vous serez pret pour la fete de notre corporation, car je vois que le travail de cette montre de cristal avance rapidement.

--Sans doute, Aubert, s'ecria le vieil horloger, et ce ne sera pas un mince honneur pour moi que d'avoir pu tailler et couper cette matiere qui a la durete du diamant! Ah! Louis Berghem a bien fait de perfectionner l'art des diamantaires, qui m'a permis de polir et percer

les pierres les plus dures!"

Maitre Zacharius tenait en ce moment de petites pieces d'horlogerie en cristal taille et d'un travail exquis. Les rouages, les pivots, le boitier de cette montre etaient de la meme matiere, et, dans cette oeuvre de la plus grande difficulte, il avait deploye un talent inimaginable.

"N'est-ce pas, reprit-il, tandis que ses joues s'empourpraient, qu'il sera beau de voir palpiter cette montre a travers son enveloppe transparente, et de pouvoir compter les battements de son coeur!

--Je gage, maitre, repondit le jeune ouvrier, qu'elle ne variera pas d'une seconde par an!

--Et tu gageras a coup sur! Est-ce que je n'ai pas mis la le plus pur de moi-meme? Est-ce que mon coeur varie, lui?"

Aubert n'osa pas lever les yeux sur son maitre.

"Parle-moi franchement, reprit melancoliquement le vieillard. Ne m'as-tu jamais pris pour un fou? Ne me crois-tu pas livre parfois a de desastreuses folies? Oui, n'est-ce pas! Dans les yeux de ma fille et dans les tiens, j'ai lu souvent ma condamnation.--Oh! s'ecria-t-il avec douleur, n'etre pas meme compris des etres que l'on aime le plus au monde! Mais a toi, Aubert, je te prouverai victorieusement que j'ai raison! Ne secoue pas la tete, car tu seras stupefie! Le jour ou tu sauras m'ecouter et me comprendre, tu verras que j'ai decouvert les secrets de l'existence, les secrets de l'union mysterieuse de l'ame et du corps!"

En parlant ainsi, maitre Zacharius se montrait superbe de fierte. Ses yeux brillaient d'un feu surnaturel, et l'orgueil lui courait a pleines veines. Et, en verite, si jamais vanite eut pu etre legitime, c'eut bien ete celle de maitre Zacharius!

En effet, l'horlogerie, jusqu'a lui, etait presque demeeuree dans l'enfance de l'art. Depuis le jour ou Platon, quatre cents ans avant l'ere chretienne, inventa l'horloge nocturne, sorte de clepsydre qui indiquait les heures de la nuit par le son et le jeu d'une flute, la science resta presque stationnaire. Les maitres travaillerent plutot l'art que la mecanique, et ce fut l'epoque des belles horloges en fer, en cuivre, en bois, en argent, qui etaient finement sculptees, comme une aiguere de Cellini. On avait un chef-d'oeuvre de ciselure, qui mesurait le temps d'une facon fort imparfaite, mais on avait un chef-d'oeuvre. Quand l'imagination de l'artiste ne se tourna plus du cote de la perfection plastique, elle s'ingenia a creer ces horloges a personnages mouvants, a sonneries melodiques, et dont la mise en scene etait reglee d'une facon fort divertissante. Au surplus, qui s'inquietait, a cette epoque, de regulariser la marche du temps? Les delais de droit n'etaient pas inventes; les sciences physiques et astronomiques n'etablisserent pas leurs calculs sur des mesures scrupuleusement exactes; il n'y avait ni etablisserments fermant a heure fixe, ni convois partant a la seconde. Le soir, on sonnait le couvre-feu, et la nuit, on criait les heures au milieu du silence. Certes, on vivait moins de temps, si l'existence se mesure a la quantite des affaires faites, mais on vivait mieux. L'esprit s'enrichissait de ces nobles sentiments nes de la contemplation des chefs-d'oeuvre, et l'art ne se faisait pas a la course. On batissait une eglise en deux siecles; un peintre ne faisait que quelques tableaux en sa vie; un poete ne composait qu'une oeuvre eminente, mais c'etaient autant de chefs-d'oeuvre que les siecles se chargeaient d'apprécier.

Lorsque les sciences exactes firent enfin des progres, l'horlogerie suivit leur essor, bien qu'elle fut toujours arretée par une insurmontable difficulte: la mesure reguliere et continue du temps.

Or, ce fut au milieu de cette stagnation que maitre Zacharius inventa l'échappement, qui lui permit d'obtenir une regularite mathematique, en soumettant le mouvement du pendule a une force constante. Cette invention avait tourne la tete du vieil horloger. L'orgueil, montant dans son coeur, comme le mercure dans le thermometre, avait atteint la temperature des folies transcendantes. Par analogie, il s'etait laisse aller a des consequences materialistes, et, en fabriquant ses montres, il s'imaginait avoir surpris les secrets de l'union de l'ame au corps.

Aussi, ce jour-la, voyant qu'Aubert l'ecoutait avec attention, il lui dit d'un ton simple et convaincu:

"Sais-tu ce qu'est la vie, mon enfant? As-tu compris l'action de ces ressorts qui produisent l'existence? As-tu regarde dans toi-meme? Non, et pourtant, avec les yeux de la science, tu aurais vu le rapport intime qui existe entre l'oeuvre de Dieu et la mienne, car c'est sur sa creature que j'ai copie la combinaison des rouages de mes horloges.

--Maitre, reprit vivement Aubert, pouvez-vous comparer une machine de cuivre et d'acier a ce souffle de Dieu nomme l'ame, qui anime les corps, comme la brise communique le mouvement aux fleurs? Peut-il exister des roues imperceptibles qui fassent mouvoir nos jambes et nos bras? Quelles pieces seraient si bien ajustees qu'elles engendrassent les pensees en nous?

--La n'est pas la question, repondit doucement maitre Zacharius, mais avec l'entetement de l'aveugle qui marche a l'abime. Pour me comprendre, rappelle-toi le but de l'échappement que j'ai invente. Quand j'ai vu l'irregularite de la marche d'une horloge, j'ai compris que le mouvement renferme en elle ne suffisait pas et qu'il fallait le soumettre a la regularite d'une autre force independante. J'ai donc pense que le balancier pourrait me rendre ce service, si j'arrivais a regulariser ses oscillations! Or, ne fut-ce pas une idee sublime que celle qui me vint de lui faire rendre sa force perdue par ce mouvement meme de l'horloge, qu'il etait charge de reglementer?"

Aubert fit un signe d'assentiment.

"Maintenant, Aubert, continua le vieil horloger en s'animant, jette un regard sur toi-meme! Ne comprends-tu donc pas qu'il y a deux forces distinctes en nous: celle de l'ame et celle du corps, c'est-a-dire un mouvement et un regulateur? L'ame est le principe de la vie: donc c'est le mouvement. Qu'il soit produit par un poids, par un ressort ou par une influence immaterielle, il n'en est pas moins au coeur. Mais, sans le corps, ce mouvement serait inegal, irregulier, impossible! Aussi le corps vient-il regler l'ame, et, comme le balancier, est-il soumis a des oscillations regulieres. Et ceci est tellement vrai, que l'on se porte mal lorsque le boire, le manger, le sommeil, en un mot les fonctions du corps ne sont pas convenablement reglees! Ainsi que dans mes montres, l'ame rend au corps la force perdue par ses oscillations. Eh bien! qui produit donc cette union intime du corps et de l'ame, sinon un échappement merveilleux, par lequel les rouages de l'un viennent s'engrener dans les rouages de l'autre? Or, voila ce que j'ai devine, applique, et il n'y a plus de secrets pour moi dans cette vie, qui n'est, apres tout, qu'une ingenieuse mecanique!"

Maitre Zacharius etait sublime a voir dans cette hallucination, qui le transportait jusqu'aux derniers mysteres de l'infini. Mais sa fille Gerande, arretee sur le seuil de la porte, avait tout entendu. Elle se precipita dans les bras de son pere, qui la pressa convulsivement sur son sein.

"Qu'as-tu, ma fille? lui demanda maitre Zacharius.

--Si je n'avais qu'un ressort ici, dit-elle en mettant la main sur son coeur, je ne vous aimerais pas tant, mon pere!"

Maitre Zacharius regarda fixement sa fille et ne repondit pas.

Soudain, il poussa un cri, porta vivement la main a son coeur et tomba defaillant sur son vieux fauteuil de cuir.

"Mon pere! qu'avez-vous?"

--Du secours! s'ecria Aubert. Scholastique!"

Mais Scholastique n'accourut pas aussitot. On avait heurte le marteau de la porte d'entree. Elle etait allee ouvrir, et quand elle revint a l'atelier, avant qu'elle eut ouvert la bouche, le vieil horloger, ayant repris ses sens, lui disait:

"Je devine, ma vieille Scholastique, que tu m'apportes encore une de ces montres maudites qui s'est arretee!"

--Jesus! C'est pourtant la verite, repondit Scholastique, en remettant une montre a Aubert.

--Mon coeur ne peut pas se tromper!" dit le vieillard avec un soupir.

Cependant, Aubert avait remonte la montre avec le plus grand soin, mais elle ne marchait plus.

III

UNE VISITE ETRANGE

La pauvre Gerande aurait vu sa vie s'eteindre avec celle de son pere, sans la pensee d'Aubert qui la rattachait au monde.

Le vieil horloger s'en allait peu a peu. Ses facultes tendaient evidemment a s'amoindrir en se concentrant sur une pensee unique. Par une funeste association d'idees, il ramenait tout a sa monomanie, et la vie terrestre semblait s'etre retiree de lui pour faire place a cette existence extra-naturelle des puissances intermediaires. Aussi, quelques rivaux malintentionnes raviverent-ils les bruits diaboliques qui avaient ete repandus sur les travaux de maitre Zacharius.

La constatation des derangements inexplicables qu'eprouvaient ses montres fit un effet prodigieux parmi les maitres horlogers de Geneve. Que signifiait cette soudaine inertie de leurs rouages, et pourquoi ces bizarres rapports qu'elles paraissaient avoir avec la vie de Zacharius? C'etaient la de ces mysteres que l'on n'envisage jamais sans une secrete terreur. Dans les diverses classes de la ville, depuis l'apprenti jusqu'au seigneur qui se servaient des montres du vieil horloger, il ne fut personne qui ne put juger par lui-meme de la singularite du fait. On voulut, mais en vain, penetrer jusqu'a maitre Zacharius. Celui-ci tomba fort malade,--ce qui permit a sa fille de le soustraire a ces visites incessantes, qui degeneraient en reproches et en recriminations.

Les medecines et les medecins furent impuissants vis-a-vis de ce deperissement organique, dont la cause echappait. Il semblait parfois que le coeur du vieillard cessat de battre, et puis ses battements reprenaient avec une inquietante irregularite.

La coutume existait, des lors, de soumettre les oeuvres des maitres a

l'appréciation du populaire. Les chefs des différentes maîtrises cherchaient à se distinguer par la nouveauté ou la perfection de leurs ouvrages, et ce fut parmi eux que l'état de maître Zacharius rencontra la plus bruyante pitié, mais une pitié intéressée. Ses rivaux le plaignaient d'autant plus volontiers qu'ils le redoutaient moins. Ils se souvenaient toujours des succès du vieil horloger, quand il exposait ces magnifiques horloges à sujets mouvants, ces montres à sonnerie, qui faisaient l'admiration générale et atteignaient de si hauts prix dans les villes de France, de Suisse et d'Allemagne.

Cependant, grâce aux soins constants de Gerande et d'Aubert, la santé de maître Zacharius parut se raffermir un peu, et au milieu de cette quiétude que lui laissa sa convalescence, il parvint à se détacher des pensées qui l'absorbaient. Dès qu'il put marcher, sa fille l'entraîna hors de sa maison, où les pratiques mécontentes affluaient sans cesse. Aubert, lui, demeurait à l'atelier, montant et remontant inutilement ces montres rebelles, et le pauvre garçon, n'y comprenant rien, se prenait quelquefois la tête à deux mains, avec la crainte de devenir fou comme son maître.

Gerande dirigeait alors les pas de son père vers les plus riantes promenades de la ville. Tantôt, soutenant le bras de maître Zacharius, elle prenait par Saint-Antoine, d'où la vue s'étend sur le coteau de Coligny et sur le lac. Quelquefois, par les belles matinées, on pouvait apercevoir les pics gigantesques du mont Buet se dresser à l'horizon. Gerande nommait par leur nom tous ces lieux presque oubliés de son père, dont la mémoire semblait déroutée, et celui-ci éprouvait un plaisir d'enfant à apprendre toutes ces choses, dont le souvenir s'était égaré dans sa tête. Maître Zacharius s'appuyait sur sa fille, et ces deux chevelures, blanche et blonde, se confondaient dans le même rayon de soleil.

Il arriva aussi que le vieil horloger s'aperçut enfin qu'il n'était pas seul en ce monde. En voyant sa fille jeune et belle, lui vieux et brisé, il songea qu'après sa mort elle resterait seule, sans appui, et il regarda autour de lui et autour d'elle. Bien des jeunes ouvriers de Genève avaient déjà courtisé Gerande; mais aucun n'avait eu accès dans la retraite impenetrable où vivait la famille de l'horloger. Il fut donc tout naturel que, pendant cette éclaircie de son cerveau, le choix du vieillard s'arrêtât sur Aubert Thuen. Une fois lancé sur cette pensée, il remarqua que ces deux jeunes gens avaient été élevés dans les mêmes idées et les mêmes croyances, et les oscillations de leur cœur lui parurent "isochrones", comme il le dit un jour à Scholastique.

La vieille servante, littéralement enchantée du mot, bien qu'elle ne le comprit pas, jura par sa sainte patronne que la ville entière le saurait avant un quart d'heure. Maître Zacharius eut grand-peine à la calmer, et obtint d'elle enfin de garder sur cette communication un silence qu'elle ne tint jamais.

Si bien qu'à l'insu de Gerande et d'Aubert, on causait déjà dans tout Genève de leur union prochaine. Mais il advint aussi que, pendant ces conversations, on entendait souvent un ricanement singulier et une voix qui disait:

"Gerande n'épousera pas Aubert."

Si les causeurs se retournaient, ils se trouvaient en face d'un petit vieillard qu'ils ne connaissaient pas.

Quel âge avait cet être singulier? Personne n'eut pu le dire! On devinait qu'il devait exister depuis un grand nombre de siècles, mais voilà tout. Sa grosse tête écrasée reposait sur des épaules dont la largeur égalait la hauteur de son corps, qui ne dépassait pas trois pieds. Ce personnage eut fait bonne figure sur un support de pendule,

car le cadran se fut naturellement place sur sa face, et le balancier aurait oscille a son aise dans sa poitrine. On eut volontiers pris son nez pour le style d'un cadran solaire, tant il etait mince et aigu; ses dents, ecartees et a surface epicycloique, ressemblaient aux engrenages d'une roue et grincaient entre ses levres; sa voix avait le son metallique d'un timbre, et l'on pouvait entendre son coeur battre comme le tic-tac d'une horloge. Ce petit homme, dont les bras se mouvaient a la maniere des aiguilles sur un cadran, marchait par saccades, sans se retourner jamais. Le suivait-on, on trouvait qu'il faisait une lieue par heure et que sa marche etait a peu pres circulaire.

Il y avait peu de temps que cet etre bizarre errait ainsi, ou plutot tournait par la ville; mais on avait pu observer deja que chaque jour, au moment ou le soleil passait au meridien, il s'arretait devant la cathedrale de Saint Pierre, et qu'il reprenait sa route apres les douze coups de midi. Hormis ce moment precis, il semblait surgir dans toutes les conversations ou l'on s'occupait du vieil horloger, et l'on se demandait, avec effroi, quel rapport pouvait exister entre lui et maitre Zacharius. Au surplus, on remarquait qu'il ne perdait pas de vue le vieillard et sa fille pendant leurs promenades.

Un jour, sur la Treille, Gerande apercut ce monstre qui la regardait en riant. Elle se pressa contre son pere, avec un mouvement d'effroi.

"Qu'as-tu, ma Gerande? demanda maitre Zacharius.

--Je ne sais, repondit la jeune fille.

--Je te trouve changee, mon enfant! dit le vieil horloger. Voila donc que tu vas tomber malade a ton tour? Eh bien! ajouta-t-il avec un triste sourire, il faudra que je te soigne, et je te soignerai bien.

--Oh! mon pere, ce ne sera rien. J'ai froid, et j' imagine que c'est...

--Eh quoi, Gerande?

--La presence de cet homme qui nous suit sans cesse," repondit-elle a voix basse.

Maitre Zacharius se retourna vers le petit vieillard.

"Ma foi, il va bien, dit-il avec un air de satisfaction, car il est justement quatre heures. Ne crains rien, ma fille, ce n'est pas un homme, c'est une horloge!"

Gerande regarda son pere avec terreur. Comment maitre Zacharius avait-il pu lire l'heure sur le visage de cette etrange creature?

"A propos, continua le vieil horloger, sans plus s'occuper de cet incident, je ne vois pas Aubert depuis quelques jours.

--Il ne nous quitte cependant pas, mon pere, repondit Gerande, dont les pensees prirent une teinte plus douce.

--Que fait-il, alors?

--Il travaille, mon pere.

--Ah! s'ecria le vieillard, il travaille a reparer mes montres, n'est-il pas vrai? Mais il n'y parviendra jamais, car ce n'est pas une reparation qu'il leur faut, mais bien une resurrection!"

Gerande demeura silencieuse.

"Il faudra que je sache, ajouta le vieillard, si l'on n'a pas encore

rapporte quelques-unes de ces montres damnees sur lesquelles le diable a jete une epidemie!"

Puis, apres ces mots, maitre Zacharius tomba dans un mutisme absolu jusqu'au moment ou il heurta la porte de son logis, et pour la premiere fois depuis sa convalescence, tandis que Gerande regagnait tristement sa chambre, il descendit a son atelier.

Au moment ou il en franchissait la porte, une des nombreuses horloges suspendues au mur vint a sonner cinq heures. Ordinairement, les differentes sonneries de ces appareils, admirablement reglees, se faisaient entendre simultanement, et leur concordance rejouissait le coeur du vieillard; mais, ce jour-la, tous ces timbres tinterent les uns apres les autres, si bien que pendant un quart d'heure l'oreille fut assourdie par leurs bruits successifs. Maitre Zacharius souffrait affreusement; il ne pouvait tenir en place, il allait de l'une a l'autre de ces horloges, et il leur battait la mesure, comme un chef d'orchestre qui ne serait plus maitre de ses musiciens.

Lorsque le dernier son s'eteignit, la porte de l'atelier s'ouvrit, et maitre Zacharius frissonna de la tete aux pieds en voyant devant lui le petit vieillard, qui le regarda fixement et lui dit:

"Maitre, ne puis-je m'entretenir quelques instants avec vous?"

--Qui etes-vous? demanda brusquement l'horloger.

--Un confrere. C'est moi qui suis charge de regler le soleil.

--Ah! c'est vous qui reglez le soleil? repliqua vivement maitre Zacharius sans sourciller. Eh bien! je ne vous en complimente guere! Votre soleil va mal, et, pour nous trouver d'accord avec lui, nous sommes obliges tantot d'avancer nos horloges et tantot de les retarder!

--Et par le pied fourchu du diable! s'ecria le monstrueux personnage, vous avez raison, mon maitre! Mon soleil ne marque pas toujours midi au meme moment que vos horloges; mais, un jour, on saura que cela vient de l'inegalite du mouvement de translation de la terre, et l'on inventera un midi moyen qui reglerait cette irregularite!

--Vivrai-je encore a cette epoque? demanda le vieil horloger, dont les yeux s'animerent.

--Sans doute, repliqua le petit vieillard en riant. Est-ce que vous pouvez croire que vous mourrez jamais?

--Helas! je suis pourtant bien malade!

--Au fait, causons de cela. Par Belzebuth! cela nous menera a ce dont je veux vous parler."

Et ce disant, cet etre bizarre sauta sans facon sur le vieux fauteuil de cuir et ramena ses jambes l'une sous l'autre, a la facon de ces os decharnes que les peintres de tentures funeraires croisent sous les tetes de mort. Puis, il reprit d'un ton ironique:

"Voyons, ca, maitre Zacharius, que se passe-t-il donc dans cette bonne ville de Geneve? On dit que votre sante s'altere, que vos montres ont besoin de medecins!

--Ah! vous croyez, vous, qu'il y a un rapport intime entre leur existence et la mienne! s'ecria maitre Zacharius.

--Moi, j'imagine que ces montres ont des defauts, des vices meme. Si ces gaillardes-la n'ont pas une conduite fort reguliere, il est juste

qu'elles portent la peine de leur dereglement. Il m'est avis qu'elles auraient besoin de se ranger un peu!

--Qu'appelez-vous des defauts? fit maitre Zacharius, rougissant du ton sarcastique avec lequel ces paroles avaient ete prononcees. Est-ce qu'elles n'ont pas le droit d'etre fieres de leur origine?

--Pas trop, pas trop! repondit le petit vieillard. Elles portent un nom celebre, et sur leur cadran est gravee une signature illustre, c'est vrai, et elles ont le privilege exclusif de s'introduire parmi les plus nobles familles; mais, depuis quelque temps, elles se derangent, et vous n'y pouvez rien, maitre Zacharius, et le plus inhabile des apprentis de Geneve vous en remontrerait!

--A moi, a moi, maitre Zacharius! s'ecria le vieillard avec un terrible mouvement d'orgueil.

--A vous, maitre Zacharius, qui ne pouvez rendre la vie a vos montres!

--Mais c'est que j'ai la fièvre et qu'elles l'ont aussi! repondit le vieil horloger, tandis qu'une sueur froide lui courait par tous les membres.

--Eh bien! elles mourront avec vous, puisque vous etes si empeche de redonner un peu d'elasticite a leurs ressorts!

--Mourir! Non pas, vous l'avez dit! Je ne peux pas mourir, moi, le premier horloger du monde, moi qui, au moyen de ces pieces et de ces rouages divers, ai su regler le mouvement avec une precision absolue! N'ai-je donc pas assujetti le temps a des lois exactes, et ne puis-je en disposer en souverain? Avant qu'un sublime genie vint disposer regulierement ces heures egarees, dans quel vague immense etait plongee la destinee humaine? A quel moment certain pouvaient se rapporter les actes de la vie? Mais vous, homme ou diable, qui que vous soyez, vous n'avez donc jamais songe a la magnificence de mon art, qui appelle toutes les sciences a son aide? Non! non! moi, maitre Zacharius, je ne peux pas mourir, car, puisque j'ai regle le temps, le temps finirait avec moi! Il retournerait a cet infini dont mon genie a su l'arracher, et il se perdrait irreparablement dans le gouffre du neant! Non, je ne puis pas plus mourir que le Createur de cet univers soumis a ses lois! Je suis devenu son egal, et j'ai partage sa puissance! Maitre Zacharius a cree le temps, si Dieu a cree l'eternite."

Le vieil horloger ressemblait alors a l'ange dechu, se redressant contre le Createur. Le petit vieillard le caressait du regard, et semblait lui souffler tout cet emportement impie.

"Bien dit, maitre! repliqua-t-il. Belzebuth avait moins de droits que vous de se comparer a Dieu! Il ne faut pas que votre gloire perisse! Aussi, votre serviteur veut-il vous donner le moyen de dompter ces montres rebelles.

--Quel est-il? quel est-il? s'ecria maitre Zacharius.

--Vous le saurez le lendemain du jour ou vous m'aurez accorde la main de votre fille.

--Ma Gerande?

--Elle-meme!

--Le coeur de ma fille n'est pas libre, repondit maitre Zacharius a cette demande, qui ne parut ni le choquer ni l'etonner.

--Bah!... Ce n'est pas la moins belle de vos horloges ... mais elle

finira par s'arreter aussi....

--Ma fille, ma Gerande!... Non!...

--Eh bien! retournez a vos montres, maitre Zacharius! Montez et demontez-les! Preparez le mariage de votre fille et de votre ouvrier! Trempez des ressorts faits de votre meilleur acier! Benissez Aubert et la belle Gerande, mais souvenez-vous que vos montres ne marcheront jamais et que Gerande n'epousera pas Aubert!"

Et la dessus, le petit vieillard sortit, mais pas si vite que maitre Zacharius ne put entendre sonner six heures dans sa poitrine.

IV

L'EGLISE DE SAINT-PIERRE

Cependant l'esprit et le corps de maitre Zacharius s'affaiblissaient de plus en plus. Seulement une surexcitation extraordinaire le ramena plus violemment que jamais a ses travaux d'horlogerie, dont sa fille ne parvint plus a le distraire.

Son orgueil s'etait encore rehausse depuis cette crise a laquelle son visiteur etrange l'avait traiteusement pousse, et il resolut de dominer, a force de genie, l'influence maudite qui s'appesantissait sur son oeuvre et sur lui. Il visita d'abord les differentes horloges de la ville, confiees a ses soins. Il s'assura, avec une scrupuleuse attention, que les rouages en etaient bons, les pivots solides, les contre-poids exactement equilibres. Il n'y eut pas jusqu'aux cloches des sonneries qu'il n'auscultat avec le recueillement d'un medecin interrogeant la poitrine d'un malade. Rien n'indiquait donc que ces horloges fussent a la veille d'etre frappees d'inertie.

Gerande et Aubert accompagnaient souvent le vieil horloger dans ces visites. Celui-ci aurait du prendre plaisir a les voir empresses a le suivre, et certes il n'eut pas ete si preoccupe de sa fin prochaine, s'il eut songe que son existence devait se continuer par celle de ces etres chers, s'il eut compris que dans les enfants il reste toujours quelque chose de la vie d'un pere!

Le vieil horloger, rentre chez lui, reprenait ses travaux avec une fievreuse assidue. Bien que persuade de ne pas reussir, il lui semblait pourtant impossible que cela fut, et il montait et demontait sans cesse les montres que l'on rapportait a son atelier.

Aubert, de son cote, s'ingeniait en vain a decouvrir les causes de ce mal.

"Maitre, disait-il, cela ne peut, cependant, venir que de l'usure des pivots et des engrenages!

--Tu prends donc plaisir a me tuer a petit feu? lui repondait violemment maitre Zacharius. Est-ce que ces montres sont l'oeuvre d'un enfant? Est-ce que, de crainte de me frapper sur les doigts, j'ai enleve au tour la surface de ces pieces de cuivre? Est-ce que, pour obtenir une plus grande durete, je ne les ai pas forgees moi-meme? Est-ce que ces ressorts ne sont pas trempes avec une rare perfection? Est-ce que l'on peut employer des huiles plus fines pour les impregner? Tu conviens toi-meme que c'est impossible, et tu avoues enfin que le diable s'en mele!"

Et puis, du matin au soir, les pratiques mecontentes affluaient de plus belle a la maison, et elles parvenaient jusqu'au vieil horloger, qui ne savait auquel entendre.

"Cette montre retarde sans que je puisse parvenir a la regler! disait l'un.

--Celle-ci, reprenait un autre, y met un entetement veritable, et elle s'est arretee, ni plus ni moins que le soleil de Josue!

--S'il est vrai que votre sante, repetaient la plupart des mecontents, influe sur la sante de vos horloges, maitre Zacharius, guerissez-vous au plus tot!"

Le vieillard regardait tous ces gens-la avec des yeux hagards, et ne repondait que par des hochements de tete ou de tristes paroles:

"Attendez aux premiers beaux jours, mes amis! C'est la saison ou l'existence se ravive dans les corps fatigues! Il faut que le soleil vienne nous rechauffer tous!

--Le bel avantage, si nos montres doivent etre malades pendant l'hiver! lui dit un des plus enrages. Savez-vous, maitre Zacharius, que votre nom est inscrit en toutes lettres sur leur cadran! Par la Vierge! vous ne faites pas honneur a votre signature!"

Enfin, il arriva que le vieillard, honteux de ces reproches, retira quelques pieces d'or de son vieux, bahut et commença a racheter les montres endommagees. A cette nouvelle, les chalands accoururent en foule, et l'argent de ce pauvre logis s'ecoula bien vite; mais la probite du marchand demeura a couvert. Gerande applaudit de grand coeur a cette delicatesses, qui la menait droit a la ruine, et bientot Aubert dut offrir ses economies a maitre Zacharius.

"Que deviendra ma fille?" disait le vieil horloger, se raccrochant parfois, dans ce naufrage, aux sentiments de l'amour paternel.

Aubert n'osa pas repondre qu'il se sentait bon courage pour l'avenir et grand devouement pour Gerande. Maitre Zacharius, ce jour-la, l'eut appele son gendre et dementi ces funestes paroles qui bourdonnaient encore a son oreille:

"Gerande n'epousera pas Aubert."

Neanmoins, avec ce systeme, le vieil horloger en arriva a se depouiller entierement. Ses vieux vases antiques s'en allerent a des mains etrangeres; il se defit de magnifiques panneaux de chene finement sculpte qui revetaient les murailles de son logis; quelques naives peintures des premiers peintres flamands ne rejouirent bientot plus les regards de sa fille, et tout, jusqu'aux precieux outils que son genie avait inventes, fut vendu pour indemniser les reclamants.

Scholastique, seule, ne voulait pas entendre raison sur un semblable sujet; mais ses efforts ne pouvaient empecher les importuns d'arriver jusqu'a son maitre et de ressortir bientot avec quelque objet precieux. Alors son caquetage retentissait dans toutes les rues du quartier, ou on la connaissait de longue date. Elle s'employait a dementir les bruits de sorcellerie et de magie qui couraient sur le compte de Zacharius; mais comme, au fond, elle etait persuadee de leur verite, elle disait et redisait force prieres pour racheter ses pieux mensonges.

On avait fort bien remarque que, depuis longtemps, l'horloger avait abandonne l'accomplissement de ses devoirs religieux. Autrefois, il accompagnait Gerande aux offices et semblait trouver dans la priere ce charme intellectuel dont elle impregne les belles intelligences,

puisqu'elle est le plus sublime exercice de l'imagination. Cet éloignement volontaire du vieillard pour les pratiques saintes, joint aux pratiques secrètes de sa vie, avait, en quelque sorte, légitimé les accusations de sortilège portées contre ses travaux. Aussi, dans le double but de ramener son père à Dieu et au monde, Gerande résolut d'appeler la religion à son secours. Elle pensa que le catholicisme pourrait rendre quelque vitalité à cette âme mourante; mais ces dogmes de foi et d'humilité avaient à combattre dans l'âme de maître Zacharius un insurmontable orgueil, et ils se heurtaient contre cette fierté de la science qui rapporte tout à elle, sans remonter à la source infinie d'où découlent les premiers principes.

Ce fut dans ces circonstances que la jeune fille entreprit la conversion de son père, et son influence fut si efficace, que le vieil horloger promit d'assister le dimanche suivant à la grand'messe de la cathédrale. Gerande éprouva un moment d'extase, comme si le ciel se fut entrouvert à ses yeux. La vieille Scholastique ne put contenir sa joie et eut enfin des arguments sans réplique contre les mauvaises langues qui accusaient son maître d'impiété. Elle en parla à ses voisines, à ses amies, à ses ennemies, à qui la connaissait comme à qui ne la connaissait point.

"Ma foi, nous ne croyons guère à ce que vous nous annoncez, dame Scholastique, lui répondit-on. Maître Zacharius a toujours agi de concert avec le diable!

--Vous n'avez donc pas compte, reprenait la bonne femme, les beaux clochers ou battent les horloges de mon maître? Combien de fois a-t-il fait sonner l'heure de la prière et de la messe!

--Sans doute, lui répondait-on. Mais n'a-t-il pas inventé des machines qui marchent toutes seules et qui parviennent à faire l'ouvrage d'un homme véritable?

--Est-ce que des enfants du démon, reprenait dame Scholastique en colère, auraient pu exécuter cette belle horloge de fer du château d'Andernatt, que la ville de Genève n'a pas été assez riche pour acheter? À chaque heure apparaissait une belle devise, et un chrétien qui s'y serait conforme aurait été tout droit en paradis! Est-ce donc la le travail du diable?"

Ce chef-d'œuvre, fabriqué vingt ans auparavant, avait effectivement porté aux nues la gloire de maître Zacharius; mais, à cette occasion même, les accusations de sorcellerie avaient été générales. Au surplus, le retour du vieillard à l'église de Saint-Pierre devait réduire les méchantes langues au silence.

Maître Zacharius, sans se souvenir sans doute de cette promesse faite à sa fille, était retourné à son atelier. Après avoir vu son impuissance à rendre la vie à ses montres, il résolut de tenter s'il ne pourrait en fabriquer de nouvelles. Il abandonna tous ces corps inertes et se remit à terminer la montre de cristal qui devait être son chef-d'œuvre; mais il eut beau faire, se servir de ses outils les plus parfaits, employer le rubis et le diamant propres à résister aux frottements, la montre lui éclata entre les mains la première fois qu'il voulut la monter!

Le vieillard cacha cet événement à tout le monde, même à sa fille; mais dès lors sa vie déclina rapidement. Ce n'étaient plus que les dernières oscillations d'un pendule qui vont en diminuant quand rien ne vient leur rendre leur mouvement primitif. Il semblait que les lois de la pesanteur, agissant directement sur le vieillard, l'entraînaient irrésistiblement dans la tombe.

Ce dimanche si ardemment désiré par Gerande arriva enfin. Le temps était beau et la température vivifiante. Les habitants de Genève s'en allaient tranquillement par les rues de la ville, avec de gais discours

sur le retour du printemps. Gerande, prenant soigneusement le bras du vieillard, se dirigea du cote de Saint-Pierre, pendant que Scholastique les suivait en portant leurs livres d'heures. On les regarda passer avec curiosite. Le vieillard se laissait conduire comme un enfant, ou plutot comme un aveugle. Ce fut presque avec un sentiment d'effroi que les fideles de Saint-Pierre l'aperçurent franchissant le seuil de l'eglise, et ils affecterent meme de se retirer a son approche.

Les chants de la grand'messe retentissaient deja. Gerande se dirigea vers son banc accoutume et s'y agenouilla dans le recueillement le plus profond. Maitre Zacharius demeura pres d'elle, debout.

Les ceremonies de la messe se deroulerent avec la solennite majestueuse de ces epoques de croyance, mais le vieillard ne croyait pas. Il n'implora pas la pitie du Ciel avec les cris de douleur du _Kyrie_; avec le _Gloria in excelsis_, il ne chanta pas les magnificences des hauteurs celestes; la lecture de l'Evangile ne le tira pas de ses reveries materialistes, et il oublia de s'associer aux hommages catholiques du _Credo_. Cet orgueilleux vieillard demeurait immobile, insensible et muet comme une statue de pierre; et meme, au moment solennel ou la clochette annonca le miracle de la transsubstantiation, il ne se courba pas, et il regarda en face l'hostie divinisee que le pretre elevait au-dessus des fideles.

Gerande regarda son pere, et d'abondantes larmes mouillerent son missel!

A cet instant, l'horloge de Saint-Pierre sonna la demie de onze heures. Maitre Zacharius se retourna avec vivacite vers ce vieux clocher qui parlait encore. Il lui sembla que le cadran interieur le regardait fixement, que les chiffres des heures brillaient comme s'ils eussent ete graves en traits de feu, et que les aiguilles dardaient une etincelle electrique par leurs pointes aigues.

La messe s'acheva. C'etait la coutume que l'_Angelus_ fut dit a l'heure de midi, et les officiants, avant de quitter le parvis, attendaient que l'heure sonnat a l'horloge du clocher. Encore quelques instants, et cette priere allait monter aux pieds de la Vierge.

Mais soudain un bruit strident se fit entendre. Maitre Zacharius poussa un cri....

La grande aiguille du cadran, arrivee a midi, s'etait subitement arretee, et midi ne sonna pas.

Gerande se precipita au secours de son pere, qui etait renverse sans mouvement, et que l'on transporta hors de l'eglise.

"C'est le coup de mort!" se dit Gerande en sanglotant.

Maitre Zacharius, ramene a son logis, fut couche dans un etat complet d'aneantissement. La vie n'existait plus en lui qu'a la surface de son corps, comme les derniers nuages de fumee qui errent autour d'une lampe a peine eteinte.

Lorsqu'il reprit ses sens, Aubert et Gerande etaient penches sur lui. A ce moment supreme, l'avenir prit a ses yeux la forme du present. Il vit sa fille, seule, sans appui.

"Mon fils, dit-il a Aubert, je te donne ma fille," et il etendit la main vers ses deux enfants, qui furent unis ainsi a ce lit de mort.

Mais, aussitot, maitre Zacharius se souleva par un mouvement de rage. Les paroles du petit vieillard lui revinrent au cerveau.

"Je ne veux pas mourir! s'ecria-t-il. Je ne peux pas mourir! Moi, maitre

Zacharius, je ne dois pas mourir.... Mes livres!... mes comptes!..."

Et, ce disant, il s'elanca hors de son lit vers un livre ou se trouvaient inscrits les noms de ses pratiques ainsi que l'objet qu'il leur avait vendu. Ce livre, il le feuilleta avec avidite, et son doigt decharne se fixa sur l'un des feuillets.

"La! dit-il, la!... Cette vieille horloge de fer, vendue a ce Pittonaccio! C'est la seule qui ne m'ait pas encore ete rapportee! Elle existe! elle marche! elle vit toujours! Ah! je la veux! je la retrouverai! je la soignerai si bien que la mort n'aura plus prise sur moi."

Et il s'evanouit.

Aubert et Gerande s'agenouillerent pres du lit du vieillard et prierent ensemble.

V

L'HEURE DE LA MORT

Quelques jours s'ecoulerent encore, et maitre Zacharius, cet homme presque mort, se releva de son lit et revint a la vie par une surexcitation surnaturelle. Il vivait d'orgueil. Mais Gerande ne s'y trompa pas: le corps et l'ame de son pere etaient a jamais perdus.

On vit alors le vieillard occupe a rassembler ses dernieres ressources, sans prendre souci des siens. Il depensait une energie incroyable, marchant, furetant et marmottant de mystereuses paroles.

Un matin, Gerande descendit a son atelier. Maitre Zacharius n'y etait pas.

Pendant toute cette journee, elle l'attendit. Maitre Zacharius ne revint pas.

Gerande pleura toutes les larmes de ses yeux, mais son pere ne reparut pas.

Aubert parcourut la ville et acquit la triste certitude que le vieillard l'avait quittee.

"Retrouvons mon pere! s'ecria Gerande, quand le jeune ouvrier lui rapporta ces douloureuses nouvelles.

--Ou peut-il etre?" se demanda Aubert.

Une inspiration illumina soudain son esprit. Les dernieres paroles de maitre Zacharius lui revinrent a la memoire. Le vieil horloger ne vivait plus que dans cette vieille horloge de fer qu'on ne lui avait pas rendue! Maitre Zacharius devait s'etre mis a sa recherche.

Aubert communiqua sa pensee a Gerande.

"Voyons le livre de mon pere," lui repondit-elle.

Tous deux descendirent a l'atelier. Le livre etait ouvert sur l'etabli. Toutes les montres ou horloges faites par le vieil horloger, et qui lui etaient revenues par suite de leur derangement, etaient effacees toutes, excepte une!

"Vendu au seigneur Pittonaccio une horloge en fer, a sonnerie et a personnages mouvants, deposee en son chateau d'Andernatt."

C'etait cette horloge "morale" dont la vieille Scholastique avait parle avec tant d'eloges.

"Mon pere est la! s'ecria Gerande.

--Courons-y, repondit Aubert. Nous pouvons le sauver encore!...

--Non pas pour cette vie, murmura Gerande, mais au moins pour l'autre!

--A la grace de Dieu, Gerande! Le chateau d'Andernatt est situe dans les gorges des Dents-du-Midi, a une vingtaine d'heures de Geneve. Partons!"

Ce soir-la meme, Aubert et Gerande, suivis de leur vieille servante, cheminaient a pied sur la route qui cotoie le lac de Geneve. Ils firent cinq lieues dans la nuit, ne s'etant arretes ni a Bessinge, ni a Ermance, ou s'eleve le celebre chateau des Mayor. Ils traverserent a gue et non sans peine le torrent de la Dranse. En tous lieux ils s'inquietaient de maitre Zacharius, et eurent bientot la certitude qu'ils marchaient sur ses traces.

Le lendemain, a la chute du jour, apres avoir passe Thonon, ils atteignirent Evian, d'ou l'on voit la cote de la Suisse se developper aux regards sur une etendue de douze lieues. Mais les deux fiances n'aperceurent meme pas ces sites enchanteurs. Ils allaient, pousses par une force surnaturelle. Aubert, appuye sur un baton noueux, offrait son bras tantot a Gerande et tantot a la vieille Scholastique, et il puisait dans son coeur une supreme energie pour soutenir ses compagnes. Tous trois parlaient de leurs douleurs, de leurs esperances, et suivaient ainsi cette belle route a fleur d'eau, sur ce plateau retreci qui relie les bords du lac aux hautes montagnes du Chalais. Bientot ils atteignirent Bouveret, a l'endroit ou le Rhone entre dans le lac de Geneve.

A partir de cette ville, ils abandonnerent le lac, et leur fatigue s'accrut au milieu de ces contrees montagneuses. Vionnaz, Chesset, Collombay, villages a demi perdus, demeurerent bientot derriere eux. Cependant, leurs genoux flechirent, leurs pieds se dechirerent a ces cretes aigues qui herissaient le sol comme des broussailles de granit. Aucune trace de maitre Zacharius!

Il fallait le retrouver pourtant, et les deux fiances ne demanderent le repos ni aux chaumieres isolees, ni au chateau de Monthey, qui, avec ses dependances, forma l'apanage de Marguerite de Savoie. Enfin, vers la fin de cette journee, ils atteignirent, presque mourants de fatigue, l'ermitage de Notre-Dame du Sex, qui est situe a la base de la Dent-du-Midi, a six cents pieds au-dessus du Rhone.

L'ermite les recut tous trois a la tombee de la nuit. Ils n'auraient pu faire un pas de plus, et la ils durent prendre quelque repos.

L'ermite ne leur donna aucune nouvelle de maitre Zacharius. A peine pouvait-on esperer le retrouver vivant au milieu de ces mornes solitudes. La nuit etait profonde, l'ouragan sifflait dans la montagne, et les avalanches se precipitaient du sommet des rocs ebranles.

Les deux fiances, accroupis devant le foyer de l'ermite, lui racontèrent leur douloureuse histoire. Leurs manteaux, impregnes de neige, sechaient dans quelque coin, et, au dehors, le chien de l'ermitage poussait de lugubres aboiements, qui se melaient aux hurlements de la rafale.

"L'orgueil, dit l'ermite a ses hotes, a perdu un ange cree pour le bien.

C'est la pierre d'achoppement où se heurtent les destinées de l'homme. A l'orgueil, ce principe de tous vices, on ne peut opposer aucuns raisonnements, puisque, par sa nature même, l'orgueilleux se refuse à les entendre.... Il n'y a donc plus qu'à prier pour votre père!"

Tous quatre s'agenouillaient, quand les aboiements du chien redoublèrent, et l'on heurta à la porte de l'ermitage.

"Ouvrez, au nom du diable!"

La porte céda sous de violents efforts, et il apparut un homme échevelé, hagard, à peine vêtu.

"Mon père!" s'écria Gerande.

C'était maître Zacharius.

"Où suis-je? fit-il. Dans l'éternité!... Le temps est fini ... les heures ne sonnent plus ... les aiguilles s'arrêtent!"

--Mon père! reprit Gerande avec une si déchirante émotion, que le vieillard sembla revenir au monde des vivants.

--Toi ici, ma Gerande! s'écria-t-il, et toi, Aubert!... Ah! mes chers fiancés, vous venez vous marier à notre vieille église!

--Mon père, dit Gerande en le saisissant par le bras, revenez à votre maison de Genève, revenez avec nous!"

Le vieillard échappa à l'étreinte de sa fille et se jeta vers la porte, sur le seuil de laquelle la neige s'entassait à gros flocons.

"N'abandonnez pas vos enfants! s'écria Aubert.

--Pourquoi, répondit tristement le vieil horloger, pourquoi retourner à ces lieux que ma vie a déjà quittés et où une partie de moi-même est enterrée à jamais!

--Votre âme n'est pas morte! dit l'ermite d'une voix grave.

--Mon âme!... Oh! non!... ses rouages sont bons!... Je la sens battre à temps égaux ...

--Votre âme est immatérielle! Votre âme est immortelle! reprit l'ermite avec force.

--Oui ... comme ma gloire!... Mais elle est enfermée au château d'Andernatt, et je veux la revoir!"

L'ermite se signa. Scholastique était presque inanimée. Aubert soutenait Gerande dans ses bras.

"Le château d'Andernatt est habité par un démon, dit l'ermite, un démon qui ne salue pas la croix de mon ermitage!"

--Mon père, n'y va pas!

--Je veux mon âme! mon âme est à moi....

--Retenez-le! retenez mon père!" s'écria Gerande.

Mais le vieillard avait franchi le seuil et s'était élancé à travers la nuit en criant:

"A moi! à moi, mon âme!..."

Gerande, Aubert et Scholastique se precipiterent sur ses pas. Ils marcherent par d'impraticables sentiers, sur lesquels maitre Zacharius allait comme l'ouragan, pousse par une force irresistible. La neige tourbillonnait autour d'eux et melait ses flocons blancs a l'ecume des torrents debordes.

En passant devant la chapelle elevee en memoire du massacre de la legion thebaine, Gerande, Aubert et Scholastique se signerent precipitamment. Maitre Zacharius ne se decouvrit pas.

Enfin le village d'Evionnaz apparut au milieu de cette region inculte. Le coeur le plus endurci se fut emu a voir cette bourgade perdue au milieu de ces horribles solitudes. Le vieillard passa outre. Il se dirigea vers la gauche, et il s'enfonca au plus profond des gorges de ces Dents-du-Midi qui mordent le ciel de leurs pics aigus.

Bientot une ruine, vieille et sombre comme les rocs de sa base, se dressa devant lui.

"C'est la! la!..." s'ecria-t-il en precipitant de nouveau sa course effrenee.

Le chateau d'Andernatt, a cette epoque, n'etait deja plus que ruines. Une tour epaisse, usee, dechiquetee, le dominait et semblait menacer de sa chute les vieux pignons qui se dressaient a ses pieds. Ces vastes amoncellements de pierres faisaient horreur a voir. On pressentait, au milieu des encombrements, quelques sombres salles aux plafonds effondres, et d'immondes receptacles a viperes.

Une poterne etroite et basse, s'ouvrant sur un fosse rempli de decombres, donnait acces dans le chateau d'Andernatt. Quels habitants avaient passe par la? on ne sait. Sans doute, quelque margrave, moitie brigand, moitie seigneur, sejourna dans cette habitation. Au margrave succederent les bandits ou les faux monnayeurs, qui furent pendus sur le theatre de leur crime. Et la legende disait que, par les nuits d'hiver, Satan venait conduire ses sarabandes traditionnelles sur le penchant des gorges profondes ou s'engloutissait l'ombre de ces ruines!

Maitre Zacharius ne fut point epouvante de leur aspect sinistre. Il parvint a la poterne. Personne ne l'empecha de passer. Une grande et tenebreuse cour s'offrit a ses yeux. Personne ne l'empecha de la traverser. Il gravit une sorte de plan incline qui conduisait a l'un de ces longs corridors, dont les arceaux semblent ecraser le jour sous leurs pesantes retombees. Personne ne s'opposa a son passage. Gerande, Aubert, Scholastique le suivaient toujours.

Maitre Zacharius, comme s'il eut ete guide par une main invisible, semblait sur de sa route et marchait d'un pas rapide. Il arriva a une vieille porte vermoulue qui s'ebbranla sous ses coups, tandis que les chauves-souris traquaient d'obliques cercles autour de sa tete.

Une salle immense, mieux conservee que les autres, se presenta a lui. De hauts panneaux sculptes en revetaient les murs, sur lesquels des larves, des goules, des tarasques semblaient s'agiter confusement. Quelques fenetres, longues et etroites, pareilles a des meurtrieres, frissonnaient sous les decharges de la tempete.

Maitre Zacharius, arrive au milieu de cette salle, poussa un cri de joie.

Sur un support en fer accole a la muraille reposait cette horloge ou residait maintenant sa vie tout entiere. Ce chef-d'oeuvre sans egal representait une vieille eglise romane, avec ses contreforts en fer forge et son lourd clocher, ou se trouvait une sonnerie complete pour

l'antienne du jour, l'angelus, la messe, les vepres, complies et salut. Au-dessus de la porte de l'église, qui s'ouvrait à l'heure des offices, était creusée une rosace, au centre de laquelle se mouvaient deux aiguilles, et dont l'archivolte reproduisait les douze heures du cadran sculptées en relief. Entre la porte et la rosace, ainsi que l'avait raconté la vieille Scholastique, une maxime relative à l'emploi de chaque instant de la journée apparaissait dans un cadre de cuivre. Maître Zacharius avait autrefois réglé cette succession de devises avec une sollicitude toute chrétienne; les heures de prière, de travail, de repas, de récréation et de repos se suivaient selon la discipline religieuse, et devaient infailliblement faire le salut d'un observateur scrupuleux de leurs recommandations.

Maître Zacharius, ivre de joie, allait s'emparer de cette horloge, quand un effroyable rire éclata derrière lui.

Il se retourna, et, à la lueur d'une lampe fumeuse, il reconnut le petit vieillard de Genève.

"Vous ici!" s'écria-t-il.

Gerande eut peur. Elle se pressa contre son fiancé.

"Bonjour, maître Zacharius, fit le monstre.

--Qui êtes-vous?

--Le seigneur Pittonaccio, pour vous servir! Vous êtes venu me donner votre fille! Vous vous êtes souvenu de mes paroles: Gerande n'épousera pas Aubert."

Le jeune ouvrier s'élança sur Pittonaccio, qui lui échappa comme une ombre.

"Arrête, Aubert! dit maître Zacharius.

--Bonne nuit, fit Pittonaccio, qui disparut.

--Mon père, s'écria Gerande, fuyons ces lieux maudits!... Mon père!..."

Maître Zacharius n'était plus là. Il poursuivait à travers les étages effondrés le fantôme de Pittonaccio. Scholastique, Aubert et Gerande demeurèrent, anéantis, dans cette salle immense. La jeune fille était tombée sur un fauteuil de pierre; la vieille servante s'agenouilla près d'elle et pria. Aubert demeura debout à veiller sur sa fiancée. De pâles lueurs serpentaient dans l'ombre, et le silence n'était interrompu que par le travail de ces petits animaux qui rongent les bois antiques et dont le bruit marque les temps de "l'horloge de la mort".

Aux premiers rayons du jour, ils s'aventurèrent tous trois par les escaliers sans fin qui circulaient sous cet amas de pierres. Pendant deux heures, ils errèrent ainsi sans rencontrer âme qui vive, et n'entendant qu'un écho lointain répondre à leurs cris. Tantôt ils se trouvaient enfouis à cent pieds sous terre, tantôt ils dominaient de haut ces montagnes sauvages.

Le hasard les ramena enfin à la vaste salle qui les avait abrités pendant cette nuit d'angoisses. Elle n'était plus vide. Maître Zacharius et Pittonaccio y causaient ensemble, l'un debout et raide comme un cadavre, l'autre accroupi sur une table de marbre.

Maître Zacharius, ayant aperçu Gerande, vint la prendre par la main et la conduisit vers Pittonaccio en disant:

"Voilà ton maître et seigneur, ma fille! Gerande, voilà ton époux!"

Gerande frissonna de la tete aux pieds.

"Jamais! s'ecria Aubert, car elle est ma fiancee.

--Jamais!" repondit Gerande comme un echo plaintif.

Pittonaccio se prit a rire.

"Vous voulez donc ma mort? s'ecria le vieillard. La, dans cette horloge, la derniere qui marche encore de toutes celles qui sont sorties de mes mains, la est renfermee ma vie, et cet homme m'a dit: "Quand j'aurai ta fille, cette horloge t'appartiendra." Et cet homme ne veut pas la remonter! Il peut la briser et me precipiter dans le neant! Ah! ma fille! tu ne m'aimerais donc plus!

--Mon pere! murmura Gerande en reprenant ses sens.

--Si tu savais combien j'ai souffert loin de ce principe de mon existence! reprit le vieillard. Peut-etre ne soignait-on pas cette horloge! Peut-etre laissait-on ses ressorts s'user, ses rouages s'embarrasser! Mais maintenant, de mes propres mains, je vais soutenir cette sante si chere, car il ne faut pas que je meure, moi, le grand horloger de Geneve! Regarde, ma fille, comme ces aiguilles avancent d'un pas sur! Tiens, voici cinq heures qui vont sonner! Ecoute bien, et regarde la belle maxime qui va s'offrir a tes yeux."

Cinq heures tinterent au clocher de l'horloge avec un bruit qui resonna douloureusement dans l'ame de Gerande, et ces mots parurent en lettres rouges:

Il faut manger les fruits de l'arbre de science.

Aubert et Gerande se regarderent avec stupefaction. Ce n'etaient plus les orthodoxes devises de l'horloger catholique! Il fallait que le souffle de Satan eut passe par la. Mais Zacharius n'y prenait plus garde, et il reprit:

"Entends-tu, ma Gerande? Je vis, je vis encore! Ecoute ma respiration!... Vois le sang circuler dans mes veines!... Non! tu ne voudrais pas tuer ton pere, et tu accepteras cet homme pour epoux, afin que je devienne immortel et que j'atteigne enfin a la puissance de Dieu!"

A ces mots impies, la vieille Scholastique se signa, et Pittonaccio poussa un rugissement de joie.

"Et puis, Gerande, tu seras heureuse avec lui! Vois cet homme, c'est le Temps! Ton existence sera reglee avec une precision absolue! Gerande! puisque je t'ai donne la vie, rends la vie a ton pere!

--Gerande, murmura Aubert, je suis ton fiance!

--C'est mon pere! repondit Gerande en s'affaissant sur elle-meme.

--Elle est a toi! dit maitre Zacharius. Pittonaccio, tu tiendras ta promesse!

--Voici la clef de cette horloge," repondit l'horrible personnage.

Maitre Zacharius s'empara de cette longue clef, qui ressemblait a une couleuvre deroulee, et il courut a l'horloge, qu'il se mit a monter avec une rapidite fantastique. Le grincement du ressort faisait mal aux nerfs. Le vieil horloger tournait, tournait toujours, sans que son bras s'arretat, et il semblait que ce mouvement de rotation fut independant

de sa volonte. Il tourna ainsi de plus en plus vite et avec des contorsions etranges, jusqu'a ce qu'il tombat de lassitude.

"La voila montee pour un siecle!" s'ecria-t-il.

Aubert sortit de la salle comme fou. Apres de longs detours, il trouva l'issue de cette demeure maudite et s'elanca dans la campagne. Il revint a l'ermitage de Notre-Dame du Sex, et il parla au saint homme avec des paroles si desesperrees, que celui-ci consentit a l'accompagner au chateau d'Andernatt.

Si, pendant ces heures d'angoisses, Gerande n'avait pas pleure, c'est que les larmes s'etaient epuisees dans ses yeux.

Maitre Zacharius n'avait pas quitte cette immense salle. Il venait a chaque minute ecouter les battements reguliers de la vieille horloge.

Cependant, dix heures avaient sonne, et, a la grande epouvante de Scholastique, ces mots etaient apparus sur le cadre d'argent:

L'homme peut devenir l'egal de Dieu.

Non-seulement le vieillard n'etait plus choque par ces maximes impies, mais il les lisait avec delire et se complaisait a ces pensees d'orgueil, tandis que Pittonaccio tournait autour de lui.

L'acte de mariage devait se signer a minuit. Gerande, presque inanimee, ne voyait et n'entendait plus. Le silence n'etait interrompu que par les paroles du vieillard et les ricanements de Pittonaccio.

Onze heures sonnerent. Maitre Zacharius tressaillit, et d'une voix eclatante lut ce blaspheme:

L'homme doit etre l'esclave de la science, et pour elle sacrifier parents et famille.

"Oui, s'ecria-t-il, il n'y a que la science en ce monde!"

Les aiguilles serpentaient sur ce cadran de fer avec des sifflements de vipere, et le mouvement de l'horloge battait a coups precipites.

Maitre Zacharius ne parlait plus! Il etait tombe a terre, il ralais, et de sa poitrine oppressee il ne sortait que ces paroles entrecoupees:

"La vie! la science!"

Cette scene avait alors deux nouveaux temoins: l'ermite et Aubert. Maitre Zacharius etait couche sur le sol. Gerande, pres de lui, plus morte que vive, priait....

Soudain, on entendit le bruit sec qui precede la sonnerie des heures.

Maitre Zacharius se redressa.

"Minuit," s'ecria-t-il.

L'ermite etendit la main vers la vieille horloge ... et minuit ne sonna pas.

Maitre Zacharius poussa alors un cri qui dut etre entendu de l'enfer, lorsque ces mots apparurent:

Qui tentera de se faire l'egal de Dieu sera damne pour l'eternite!

La vieille horloge eclata avec un bruit de foudre, et le ressort,

s'echappant, sauta a travers la salle avec mille contorsions fantastiques. Le vieillard se releva, courut apres, cherchant en vain a le saisir et s'ecriant:

"Mon ame! mon ame!"

Le ressort bondissait devant lui, d'un cote, de l'autre, sans qu'il parvint a l'atteindre!

Enfin Pittonaccio le saisit, et, proferant un horrible blaspheme, il s'engloutit sous terre.

Maitre Zacharius tomba a la renverse. Il etait mort.

* * * * *

Le corps de l'horloger fut inhume au milieu des pics d'Andernatt. Puis, Aubert et Gerande revinrent a Geneve, et, pendant les longues annees que Dieu leur accorda, ils s'efforcerent de racheter par la priere l'ame du reprouve de la science.

[Illustration]

UN

DRAME DANS LES AIRS

[Illustration]

Au mois de septembre 185., j'arrivais a Francfort-sur-le-Mein. Mon passage dans les principales villes d'Allemagne avait ete brillamment marque par des ascensions aerostatiques; mais, jusqu'a ce jour, aucun habitant de la Confederation ne m'avait accompagne dans ma nacelle, et les belles experiences faites a Paris par MM. Green, Eugene Godard et Poitevin n'avaient encore pu decider les graves Allemands a tenter les routes aeriennes.

Cependant, a peine se fut repandue a Francfort la nouvelle de mon ascension prochaine, que trois notables demanderent la faveur de partir avec moi. Deux jours apres, nous devions nous enlever de la place de la Comedie. Je m'occupai donc immediatement de preparer mon ballon. Il etait en soie preparee a la gutta-percha, substance inattaquable aux acides et aux gaz, qui est d'une impermeabilite absolue, et son volume--trois mille metres cubes--lui permettait de s'elever aux plus grandes hauteurs.

Le jour de l'enlevement etait celui de la grande foire de septembre, qui attire tant de monde a Francfort. Le gaz d'eclairage, d'une qualite parfaite et d'une grande force ascensionnelle, m'avait ete fourni dans des conditions excellentes, et, vers onze heures du matin, le ballon etait rempli, mais seulement aux trois quarts, precaution indispensable, car, a mesure qu'on s'eleve, les couches atmospheriques diminuent de densite, et le fluide, enferme sous les bandes de l'aerostat, acquerant plus d'elasticite, en pourrait faire eclater les parois. Mes calculs m'avaient exactement fourni la quantite de gaz necessaire pour emporter mes compagnons et moi.

Nous devions partir a midi. C'etait un coup d'oeil magnifique que le spectacle de cette foule impatiente qui se pressait autour de l'enceinte reservee, inondait la place entiere, se degorgeait dans les rues environnantes, et tapissait les maisons de la place du rez-de-chaussee aux pignons d'ardoises. Les grands vents des jours passes avaient fait

silence. Une chaleur accablante tombait du ciel sans nuages. Pas un souffle n'animait l'atmosphère. Par un temps pareil, on pouvait redescendre à l'endroit même qu'on avait quitté.

J'emportais trois cents livres de lest, réparties dans des sacs; la nacelle, entièrement ronde, de quatre pieds de diamètre sur trois de profondeur, était commodément installée; le filet de chanvre qui la soutenait s'étendait symétriquement sur l'hémisphère supérieur de l'aérostat; la boussole était en place, le baromètre suspendu au cercle qui réunissait les cordages de support, et l'ancre soigneusement parée. Nous pouvions partir.

Parmi les personnes qui se pressaient autour de l'enceinte, je remarquai un jeune homme à la figure pâle, aux traits agités. Sa vue me frappa. C'était un spectateur assidu de mes ascensions, que j'avais déjà rencontré dans plusieurs villes d'Allemagne. D'un air inquiet, il contemplait avidement la curieuse machine qui demeurait immobile à quelques pieds du sol, et il restait silencieux entre tous ses voisins.

Midi sonna. C'était l'instant. Mes compagnons de voyage ne paraissaient pas.

J'envoyai au domicile de chacun d'eux, et j'appris que l'un était parti pour Hambourg, l'autre pour Vienne et le troisième pour Londres. Le cœur leur avait failli au moment d'entreprendre une de ces excursions qui, grâce à l'habileté des aéronautes actuels, sont dépourvues de tout danger. Comme ils faisaient, en quelque sorte, partie du programme de la fête, la crainte les avait pris qu'on ne les obligeât à l'exécuter fidèlement, et ils avaient fui loin du théâtre à l'instant où la toile se levait. Leur courage était évidemment en raison inverse du carré de leur vitesse ... à déguerpir.

La foule, à demi déçue, témoigna beaucoup de mauvaise humeur. Je n'hésitai pas à partir seul. Afin de rétablir l'équilibre entre la pesanteur spécifique du ballon et le poids qui aurait dû être enlevé, je remplaçai mes compagnons par de nouveaux sacs de sable, et je montai dans la nacelle. Les douze hommes qui retenaient l'aérostat par douze cordes fixées au cercle équatorial les laisserent un peu filer entre leurs doigts, et le ballon fut soulevé à quelques pieds du sol. Il n'y avait pas un souffle de vent, et l'atmosphère, d'une pesanteur de plomb, semblait infranchissable.

"Tout est-il prêt?" criai-je.

Les hommes se disposèrent. Un dernier coup d'œil m'apprit que je pouvais partir.

"Attention!"

Il se fit quelque remuement dans la foule, qui me parut envahir l'enceinte réservée.

"Lâchez tout!"

Le ballon s'éleva lentement, mais j'éprouvai une commotion qui me renversa au fond de la nacelle.

Quand je me relevai, je me trouvai face à face avec un voyageur imprévu, le jeune homme pâle.

"Monsieur, je vous salue bien! me dit-il avec le plus grand flegme.

--De quel droit...?

--Suis-je ici?... Du droit que me donne l'impossibilité ou vous êtes de

me renvoyer!"

J'etais abasourdi! Cet aplomb me decontenançait, et je n'avais rien a repondre.

Je regardais cet intrus, mais il ne prenait aucune garde a mon etonnement.

"Mon poids derange votre equilibre, monsieur? dit-il. Vous permettez..."

Et, sans attendre mon assentiment, il delesta le ballon de deux sacs qu'il jeta dans l'espace.

"Monsieur, dis-je alors en prenant le seul parti possible, vous etes venu..., bien! vous resterez ... bien!... mais a moi seul appartient la conduite de l'aerostat ...

--Monsieur, repondit-il, votre urbanite est toute francaise. Elle est du meme pays que moi! Je vous serre moralement la main que vous me refusez. Prenez vos mesures et agissez comme bon vous semble! J'attendrai que vous ayez termine.

--Pour...?

--Pour causer avec vous."

Le barometre etait tombe a vingt-six pouces. Nous etions a peu pres a six cents metres de hauteur, au-dessus de la ville; mais rien ne trahissait le deplacement horizontal du ballon, car c'est la masse d'air dans laquelle il est enferme qui marche avec lui. Une sorte de chaleur trouble baignait les objets etales sous nos pieds et pretait a leurs contours une indecision regrettable.

J'examinai de nouveau mon compagnon.

C'etait un homme d'une trentaine d'annees, simplement vetu. La rude arete de ses traits devoilait une energie indomptable, et il paraissait fort musculeux. Tout entier a l'etonnement que lui procurait cette ascension silencieuse, il demeurait immobile, cherchant a distinguer les objets qui se confondaient dans un vague ensemble.

"Facheuse brume!" dit-il au bout de quelques instants

Je ne repondis pas.

"Vous m'en voulez! reprit-il. Bah! Je ne pouvais payer mon voyage, il fallait bien monter par surprise.

--Personne ne vous prie de descendre, monsieur!

--Eh! ne savez-vous donc pas que pareille chose est arrivee aux comtes de Laurencin et de Dampierre, lorsqu'ils s'eleverent a Lyon, le 15 janvier 1784. Un jeune negociant, nomme Fontaine, escalada la galerie, au risque de faire chavirer la machine!... Il accomplit le voyage, et personne n'en mourut!

--Une fois a terre, nous nous expliquerons, repondis-je, pique du ton leger avec lequel il me parlait.

--Bah! ne songeons pas au retour!

--Croyez-vous donc que je tarderai a descendre?

--Descendre! dit-il avec surprise ... Descendre!--Commençons par monter d'abord."

Et avant que je pusse l'empocher, deux sacs de sable, avaient été jetés par-dessus la nacelle, sans même avoir été vidés!

"Monsieur! m'écriai-je avec colère.

--Je connais votre habileté, répondit posément l'inconnu, et vos belles ascensions ont fait du bruit. Mais si l'expérience est sœur de la pratique, elle est quelque peu cousine de la théorie, et j'ai fait de longues études sur l'art aérostatique. Cela m'a porté au cerveau!" ajouta-t-il tristement en tombant dans une muette contemplation.

Le ballon, après s'être élevé de nouveau, était demeuré stationnaire.

L'inconnu consulta le baromètre et dit:

"Nous voici à huit cents mètres! Les hommes ressemblent à des insectes! Voyez! Je crois que c'est de cette hauteur qu'il faut toujours les considérer, pour juger sainement de leurs proportions! La place de la Comédie est transformée en une immense fourmilière. Regardez la foule qui s'entasse sur les quais et le Zeil qui diminue. Nous sommes au-dessus de l'église du Dom. Le Mein n'est déjà plus qu'une ligne blanchâtre qui coupe la ville, et ce pont, le Mein-Brücke, semble un fil jeté entre les deux rives du fleuve."

L'atmosphère s'était un peu refroidie.

"Il n'est rien que je ne fasse pour vous, mon hôte, me dit mon compagnon. Si vous avez froid, j'ôterai mes habits et je vous les prêterai.

--Merci! répondis-je sèchement.

--Bah! Nécessité fait loi. Donnez-moi la main, je suis votre compatriote, vous vous instruirez dans ma compagnie, et ma conversation vous dédommagera de l'ennui que je vous ai causé!"

Je m'assis, sans répondre, à l'extrémité opposée de la nacelle. Le jeune homme avait tiré de sa houppe un volumineux cahier. C'était un travail sur l'aérostation.

"Je possède, dit-il, la plus curieuse collection de gravures et caricatures qui ont été faites à propos de nos manies aériennes. A-t-on admiré et bafoué à la fois cette précieuse découverte! Nous n'en sommes heureusement plus à l'époque où les Montgolfier cherchaient à faire des nuages factices avec de la vapeur d'eau, et à fabriquer un gaz affectant des propriétés électriques, qu'ils produisaient par la combustion de la paille mouillée et de la laine hachée.

--Voulez-vous donc diminuer le mérite des inventeurs? répondis-je, car j'avais pris mon parti de l'aventure. N'était-ce pas beau d'avoir prouvé par l'expérience la possibilité de s'élever dans les airs?

--Eh! monsieur, qui nie la gloire des premiers navigateurs aériens? Il fallait un courage immense pour s'élever au moyen de ces enveloppes si frêles, qui ne contenaient que de l'air échauffé! Mais, je vous le demande, la science aérostatique a-t-elle donc fait un grand pas depuis les ascensions de Blanchard, c'est-à-dire depuis près d'un siècle? Voyez, monsieur!"

L'inconnu tira une gravure de son recueil.

"Voici, me dit-il, le premier voyage aérien entrepris par Pilâtre des Rosiers et le marquis d'Arlandes, quatre mois après la découverte des ballons. Louis XVI refusait son consentement à ce voyage, et deux

condamnés à mort devaient tenter les premiers les routes aériennes. Pilâtre des Rosiers s'indigna de cette injustice, et, à force d'intrigues, il obtint de partir. On n'avait pas encore inventé cette nacelle qui rend les manœuvres faciles, et une galerie circulaire regnait autour de la partie inférieure et rétrécie de la montgolfière. Les deux aéronautes durent donc se tenir sans remuer chacun à l'extrémité de cette galerie, car la paille mouillée qui l'encombrait leur interdisait tout mouvement. Un rechaud avec du feu était suspendu au-dessous de l'orifice du ballon; lorsque les voyageurs voulaient s'élever, ils jetaient de la paille sur ce brasier, au risque d'incendier la machine, et l'air plus échauffé donnait au ballon une nouvelle force ascensionnelle. Les deux hardis navigateurs partirent, le 21 novembre 1783, des jardins de la Muette, que le dauphin avait mis à leur disposition. L'aérostat s'éleva majestueusement, longea l'île des Cygnes, passa la Seine à la barrière de la Conférence, et, se dirigeant entre le dôme des Invalides et l'École militaire, il s'approcha de Saint-Sulpice. Alors les aéronautes forcerent le feu, franchirent le boulevard et descendirent au-delà de la barrière d'Enfer. En touchant le sol, le ballon s'affaissa et ensevelit quelques instants sous ses plis Pilâtre des Rosiers!

--Fâcheux presage! dis-je, intéressé par ces détails, qui me touchaient de près.

--Presage de la catastrophe qui devait, plus tard, coûter la vie à l'infortuné! répondit l'inconnu avec tristesse. Vous n'avez jamais rien éprouvé de semblable?

--Jamais

--Bah! les malheurs arrivent bien sans presage!" ajouta mon compagnon.

Et il demeura silencieux.

Cependant, nous avançons dans le sud, et déjà Francfort avait fui sous nos pieds.

"Peut-être aurons-nous de l'orage, dit le jeune homme.

--Nous descendrons auparavant, répondis-je.

--Par exemple! Il vaut mieux monter! Nous lui échapperons plus sûrement."

Et deux nouveaux sacs de sable s'en allèrent dans l'espace.

Le ballon s'enleva avec rapidité et s'arrêta à douze cents mètres. Un froid assez vif se fit sentir, et cependant les rayons du soleil, qui tombaient sur l'enveloppe, dilataient le gaz intérieur et lui donnaient une plus grande force ascensionnelle.

"Ne craignez rien, me dit l'inconnu. Nous avons trois mille cinq cents toises d'air respirable. Au surplus, ne vous préoccupez pas de ce que je fais."

Je voulus me lever, mais une main vigoureuse me cloua sur mon banc.

"Votre nom? demandai-je.

--Mon nom? Que vous importe?

--Je vous demande votre nom!

--Je me nomme Erostrate ou Empédocle, à votre choix."

Cette reponse n'etait rien moins que rassurante.

L'inconnu, d'ailleurs, parlait avec un sang-froid si singulier, que je me demandai, non sans inquietude, a qui j'avais affaire.

"Monsieur, continua-t-il, on n'a rien imagine de nouveau depuis le physicien Charles. Quatre mois apres la decouverte des aerostats, cet habile homme avait invente la soupape, qui laisse echapper le gaz quand le ballon est trop plein, ou que l'on veut descendre; la nacelle, qui facilite les manoeuvres de la machine; le filet, qui contient l'enveloppe du ballon et repartit la charge sur toute sa surface; le lest, qui permet de monter et de choisir le lieu d'atterrissage; l'enduit de caoutchouc, qui rend le tissu impermeable; le barometre, qui indique la hauteur atteinte. Enfin, Charles employait l'hydrogene, qui, quatorze fois moins lourd que l'air, laisse parvenir aux couches atmospheriques les plus hautes et n'expose pas aux dangers d'une combustion aerienne. Le 1er decembre 1783, trois cent mille spectateurs s'ecrasaient autour des Tuileries. Charles s'enleva, et les soldats lui presenterent les armes. Il fit neuf lieues en l'air, conduisant son ballon avec une habilete que n'ont pas depassee les aeronauts actuels. Le roi le dota d'une pension de deux mille livres, car alors on encourageait les inventions nouvelles!"

L'inconnu me parut alors en proie a une certaine agitation.

"Moi, monsieur, reprit-il, j'ai etudie et je me suis convaincu que les premiers aeronauts dirigeaient leurs ballons. Sans parler de Blanchard, dont les assertions peuvent etre douteuses, Guyton-Morveaux, a l'aide de rames et de gouvernail, imprima a sa machine des mouvements sensibles et une direction marquee. Dernierement, a Paris, un horloger, M. Julien, a fait a l'Hippodrome de convaincantes experiences, car, grace a un mecanisme particulier, son appareil aerien, de forme oblongue, s'est manifestement dirige contre le vent. M. Petin a imagine de juxtaposer quatre ballons a hydrogene, et au moyen de voiles disposees horizontalement et repliees en partie, il espere obtenir une rupture d'equilibre qui, inclinant l'appareil, lui imprimera une marche oblique. On parle bien des moteurs destines a surmonter la resistance des courants, l'helice par exemple; mais l'helice, se mouvant dans un milieu mobile, ne donnera aucun resultat. Moi, monsieur, moi j'ai decouvert le seul moyen de diriger les ballons, et pas une academie n'est venue a mon secours, pas une ville n'a rempli mes listes de souscription, pas un gouvernement n'a voulu m'entendre! C'est infame!"

L'inconnu se debattait en gesticulant, et la nacelle eprouvait de violentes oscillations. J'eus beaucoup de peine a le contenir.

Cependant, le ballon avait rencontre un courant plus rapide, et nous avancions dans le sud, a quinze cents metres de hauteur.

"Voici Darmstadt, me dit mon compagnon, en se penchant par-dessus la nacelle. Apercevez-vous son chateau? Pas distinctement, n'est-ce pas! Que voulez vous? Cette chaleur d'orage fait osciller la forme des objets, et il faut un oeil habile pour reconnaitre les localites!"

--Vous etes certain que c'est Darmstadt? demandai-je.

--Sans doute, et nous sommes a six lieues de Francfort.

--Alors il faut descendre!

--Descendre! Vous ne pretendez pas descendre sur les clochers, dit l'inconnu en ricanant.

--Non, mais aux environs de la ville.

--Eh bien! evitons les clochers!"

En parlant ainsi, mon compagnon saisit des sacs de lest. Je me precipitai sur lui; mais d'une main il me terrassa, et le ballon delesté atteignit deux mille metres.

"Restez calme, dit-il, et n'oubliez pas que Brioschi, Biot, Gay-Lussac, Bixio et Barral sont allés à de plus grandes hauteurs faire leurs expériences scientifiques.

--Monsieur, il faut descendre, repris-je en essayant de le prendre par la douceur. L'orage se forme autour de nous. Il ne serait pas prudent...

--Bah! Nous monterons plus haut que lui, et nous ne le craignons plus! s'écria mon compagnon. Quoi de plus beau que de dominer ces nuages qui écrasent la terre! N'est-ce point un honneur de naviguer ainsi sur les flots aériens? Les plus grands personnages ont voyagé comme nous. La marquise et la comtesse de Montalembert, la comtesse de Podenas, Mlle La Garde, le marquis de Montalembert sont partis du faubourg Saint-Antoine pour ces rivages inconnus, et le duc de Chartres a déployé beaucoup d'adresse et de présence d'esprit dans son ascension du 15 juillet 1781. A Lyon, les comtes de Laurencin et de Dampierre; à Nantes, M. de Luynes; à Bordeaux, d'Arbelet des Granges; en Italie, le chevalier Andreani; de nos jours, le duc de Brunswick ont laissé dans les airs la trace de leur gloire. Pour égaler ces grands personnages, il faut aller plus haut qu'eux dans les profondeurs célestes! Se rapprocher de l'infini, c'est le comprendre!"

La rarefaction de l'air dilatait considérablement l'hydrogène du ballon, et je voyais sa partie inférieure, laissée vide à dessein, se gonfler et rendre indispensable l'ouverture de la soupape; mais mon compagnon ne semblait pas décidé à me laisser manoeuvrer à ma guise. Je résolus donc de tirer en secret la corde de la soupape, pendant qu'il parlait avec animation, car je craignais de deviner à qui j'avais affaire! C'eût été trop horrible! Il était environ une heure moins un quart. Nous avions quitté Francfort depuis quarante minutes, et du côté du sud arrivaient contre le vent d'épais nuages prêts à se heurter contre nous.

"Avez-vous perdu tout espoir de faire triompher vos combinaisons? demandai-je avec un intérêt ... fort intéressé.

--Tout espoir! répondit sourdement l'inconnu. Blessé par les refus, les caricatures, ces coups de pied d'âne, m'ont achevé! C'est l'éternel supplice réservé aux novateurs! Voyez ces caricatures de toutes les époques, dont mon portefeuille est rempli!"

Pendant que mon compagnon feuilletait ses papiers, j'avais saisi la corde de la soupape, sans qu'il s'en fut aperçu. Il était à craindre, cependant, qu'il ne remarquât ce sifflement, semblable à une chute d'eau, que produit le gaz en fuyant.

"Que de plaisanteries faites sur l'abbé Miolan! dit-il. Il devait s'enlever avec Janninet et Bredin. Pendant l'opération, le feu prit à leur montgolfière, et une populace ignorante la mit en pièces! Puis la caricature des animaux curieux les appela Miaulant, Jean Minet et Gredin."

Je tirai la corde de la soupape, et le baromètre commença à remonter. Il était temps! Quelques roulements lointains grondaient dans le sud.

"Voyez cette autre gravure, reprit l'inconnu, sans soupçonner mes manoeuvres. C'est un immense ballon enlevant un navire, des châteaux forts, des maisons, etc. Les caricaturistes ne pensaient pas que leurs niaiseries deviendraient un jour des vérités! Il est complet, ce grand vaisseau; à gauche, son gouvernail, avec le logement des pilotes; à la

proue, maisons de plaisance, orgue gigantesque et canon pour appeler l'attention des habitants de la terre ou de la lune; au-dessus de la poupe, l'observatoire et le ballon-chaloupe; au cercle equatorial, le logement de l'armee; a gauche, le fanal, puis les galeries superieures pour les promenades, les voiles, les ailerons; au-dessous, les cafes et le magasin general des vivres. Admirez cette magnifique annonce: "Invente pour le bonheur du genre humain, ce globe partira incessamment pour les echelles du Levant, et a son retour il annoncera ses voyages tant pour les deux poles que pour les extremités de l'occident. Il ne faut se mettre en peine de rien; tout est prevu, tout ira bien. Il y aura un tarif exact pour tous les lieux de passage, mais les prix seront les memes pour les contrees les plus eloignees de notre hemisphere; savoir: mille louis pour un des dits voyages quelconques. Et l'on peut dire que cette somme est bien modique, eu egard a la celerite, a la commodite et aux agrements dont on jouira dans ledit aerostat, agrements que l'on ne rencontre pas ici-bas, attendu que dans ce ballon chacun y trouvera les choses de son imagination. Cela est si vrai, que, dans le meme lieu, les uns seront au bal, les autres en station; les uns feront chere exquisite et les autres jeuneront; quiconque voudra s'entretenir avec des gens d'esprit trouvera a qui parler; quiconque sera bete ne manquera pas d'egal. Ainsi, le plaisir sera l'ame de la societe aerienne!" Toutes ces inventions ont fait rire ... Mais avant peu, si mes jours n'etaient comptes, on verrait que ces projets en l'air sont des realites!"

Nous descendions visiblement. Il ne s'en apercevait pas!

"Voyez encore cette espece de jeu de ballons, reprit-il, en etalant devant moi quelques-unes de ces gravures dont il avait une importante collection! Ce jeu contient toute l'histoire de l'art aerostatique. Il est a l'usage des esprits eleves, et se joue avec des des et des jetons du prix desquels on convient, et que l'on paye ou que l'on recoit, selon la case ou l'on arrive.

--Mais, repris-je, vous paraissez avoir profondement etudie la science de l'aerostation?

--Oui, monsieur! oui! Depuis Phaeton, depuis Icare, depuis Architas, j'ai tout recherche, tout compulse, tout appris! Par moi, l'art aerostatique rendrait d'immenses services au monde, si Dieu me pretait vie! Mais cela ne sera pas!

--Pourquoi?

--Parce que je me nomme Empedocle ou Erostrate!"

Cependant, le ballon heureusement se rapprochait de terre; mais, quand on tombe, le danger est aussi grave a cent pieds qu'a cinq mille!

"Vous rappelez-vous la bataille de Fleuras? reprit mon compagnon, dont la face s'animait de plus en plus. C'est a cette bataille que Coutelle, par l'ordre du gouvernement, organisa une compagnie d'aerostiers! Au siege de Maubeuge, le general Jourdan retira de tels services de ce nouveau mode d'observation, que deux fois par jour, et avec le general lui-meme, Coutelle s'elevait dans les airs. La correspondance entre l'aeronaute et les aerostiers qui retenaient le ballon s'operait au moyen de petits drapeaux blancs, rouges et jaunes. Souvent des coups de carabine et de canon furent tires sur l'appareil a l'instant ou il s'elevait, mais sans resultat. Lorsque Jourdan se prepara a investir Charleroi, Coutelle se rendit pres de cette place, s'enleva de la plaine de Jumet, et resta sept ou huit heures en observation avec le general Morlot, ce qui contribua sans doute a nous donner la victoire de Fleuras. Et, en effet, le general Jourdan proclama hautement les secours qu'il avait retires des observations aeronautiques. Eh bien! malgre les services rendus a cette occasion et pendant la campagne de Belgique,

l'annee qui avait vu commencer la carriere militaire des ballons la vit aussi terminer! Et l'ecole de Meudon, fondee par le gouvernement, fut fermee par Bonaparte a son retour d'Egypte! Et cependant, qu'attendre de l'enfant qui vient de naitre? avait dit Franklin. L'enfant etait ne viable, il ne fallait pas l'etouffer!"

L'inconnu courba son front sur ses mains, se prit a reflechir quelques instants. Puis, sans relever la tete, il me dit:

"Malgre ma defense, monsieur, vous avez ouvert la soupape?"

Je lachai la corde.

"Heureusement, reprit-il, nous avons encore trois cent livres de lest!

--Quels sont vos projets? dis-je alors.

--Vous n'avez jamais traverse les mers?" me demanda-t-il.

Je me sentis palir.

"Il est facheux, ajouta-t-il, que nous soyons pousses vers la mer Adriatique! Ce n'est qu'un ruisseau! Mais plus haut, nous trouverons peut-etre d'autres courants?"

Et, sans me regarder, il delesta le ballon de quelques sacs de sable. Puis, d'une voix menacante:

"Je vous ai laisse ouvrir la soupape, dit-il, parce que la dilatation du gaz menacait de crever le ballon! Mais n'y revenez pas!"

Et il reprit en ces termes:

"Vous connaissez la traversee de Douvres a Calais faite par Blanchard et Jefferies! C'est magnifique! Le 7 janvier 1788, par un vent de nord-ouest, leur ballon fut gonfle de gaz sur la cote de Douvres. Une erreur d'equilibre, a peine furent-ils enleves, les forca a jeter leur lest pour ne pas retomber, et ils n'en garderent que trente livres. C'etait trop peu, car le vent ne fraichissant pas, ils n'avancaient que fort lentement vers les cotes de France. De plus, la permeabilite du tissu faisait peu a peu degonfler l'aerostat, et au bout d'une heure et demie les voyageurs s'aperchurent qu'ils descendaient.

"--Que faire? dit Jefferies.

"--Nous ne sommes qu'aux trois quarts du chemin, repondit Blanchard, et peu eleves! En montant, nous rencontrerons peut-etre des vents plus favorables.

"--Jetons le reste du sable!"

"Le ballon reprit un peu de force ascensionnelle, mais il ne tarda pas a redescendre. Vers la moitie du voyage, les aeronautes se debarrasserent de livres et d'outils. Un quart d'heure apres, Blanchard dit a Jefferies:

"--Le barometre?"

"--Il monte! Nous sommes perdus, et cependant voila les cotes de France!"

"Un grand bruit se fit entendre.

"--Le ballon est dechire? dit Jefferies. "--Non! la perte du gaz a degonfle la partie inferieure du ballon! Mais nous descendons toujours!"

Nous sommes perdus! En bas toutes les choses inutiles!"

"Les provisions de bouche, les rames et le gouvernail furent jetes a la mer. Les aeronautes n'etaient plus qu'a cent metres de hauteur.

"--Nous remontons, dit le docteur.

"--Non, c'est l'elan cause par la diminution du poids! Et pas un navire en vue, pas une barque a l'horizon! A la mer nos vetements!"

"Les malheureux se depouillerent, mais le ballon descendait toujours!

"--Blanchard, dit Jefferies, vous deviez faire seul ce voyage; vous avez consenti a me prendre; je me devouerai! Je vais me jeter a l'eau, et le ballon soulage remontera!

"--Non, non! c'est affreux!"

"Le ballon se degonflait de plus en plus, et sa concavite, faisant parachute, resserrait le gaz contre les parois et en augmentait la fuite!

"--Adieu, mon ami! dit le docteur. Dieu vous conserve!"

"Il allait s'elancer, quand Blanchard le retint.

"--Il nous reste une ressource! dit-il. Nous pouvons couper les cordages qui retiennent la nacelle et nous accrocher au filet! Peut-etre le ballon se relevera-t-il. Tenons-nous prêts! Mais ... le barometre descend! Nous remontons! Le vent fraichit! Nous sommes sauves!"

"Les voyageurs apercoivent Calais! Leur joie tient du delire! Quelques instants plus tard, ils s'abattaient dans la foret de Guines."

"Je ne doute pas, ajouta l'inconnu, qu'en pareille circonstance, vous ne prissiez exemple sur le docteur Jefferies!"

Les nuages se deroulaient sous nos yeux en masses eblouissantes. Le ballon jetait de grandes ombres sur cet entassement de nuees et s'enveloppait comme d'une aureole. Le tonnerre mugissait au-dessous de la nacelle. Tout cela etait effrayant!

"Descendons! m'ecriai-je.

--Descendre, quand le soleil est la, qui nous attend! En bas les sacs!"

Et le ballon fut deleste de plus de cinquante livres!

A trois mille cinq cents metres, nous demeurames stationnaires. L'inconnu parlait sans cesse. J'etais dans une prostration complete, tandis qu'il semblait, lui, vivre en son element.

"Avec un bon vent, nous irons loin! s'ecria-t-il. Dans les Antilles, il y a des courants d'air qui font cent lieues a l'heure! Lors du couronnement de Napoleon, Garnerin lanca au ballon illumine de verres de couleurs, a onze heures du soir. Le vent soufflait du nord-nord-ouest. Le lendemain au point du jour, les habitants de Rome saluaient son passage au-dessus du dome de Saint-Pierre! Nous irons plus loin ... et plus haut!"

J'entendais a peine! Tout bourdonnait autour de moi! Une trouee se fit dans les nuages.

"Voyez cette ville, dit l'inconnu! C'est Spire!"

Je me penchai en dehors de la nacelle, et j'aperçus un petit entassement noirâtre. C'était Spire. Le Rhin, si large, ressemblait à un ruban déroulé. Au-dessus de notre tête, le ciel était d'un azur foncé. Les oiseaux nous avaient abandonnés depuis longtemps, car dans cet air raréfié leur vol eût été impossible. Nous étions seuls dans l'espace, et moi en présence de l'inconnu!

"Il est inutile que vous sachiez où je vous mène, dit-il alors, et il lança la boussole dans les nuages. Ah! c'est une belle chose qu'une chute! Vous savez que l'on compte peu de victimes de l'aérostation depuis Pilâtre des Rosiers jusqu'au lieutenant Gale, et que c'est toujours à l'imprudence que sont dus les malheurs. Pilâtre des Rosiers partit avec Romain, de Boulogne, le 13 juin 1785. À son ballon à gaz il avait suspendu une montgolfière à air chaud, afin de s'affranchir, sans doute, de la nécessité de perdre du gaz ou de jeter du lest. C'était mettre un rechaud sous un tonneau de poudre! Les imprudents arrivèrent à quatre cents mètres et furent pris par les vents opposés, qui les rejetèrent en pleine mer. Pour descendre, Pilâtre voulut ouvrir la soupape de l'aérostat, mais la corde de cette soupape se trouva engagée dans le ballon et le déchira tellement qu'il se vida en un instant. Il tomba sur la montgolfière, la fit tourner et entraîna les infortunes, qui se brisèrent en quelques secondes. C'est effroyable, n'est-ce pas?"

Je ne pus répondre que ces mots:

"Par pitié! descendons!"

Les nuages nous pressaient de toutes parts, et d'effroyables détonations, qui se repercutaient dans la cavité de l'aérostat, se croisaient autour de nous.

"Vous m'impatientez! s'écria l'inconnu, et vous ne saurez plus si nous montons ou si nous descendons!"

Et le baromètre alla rejoindre la boussole avec quelques sacs de terre. Nous devions être à cinq mille mètres de hauteur. Quelques glaçons s'attachaient déjà aux parois de la nacelle, et une sorte de neige fine me pénétrait jusqu'aux os. Et cependant un effroyable orage éclatait sous nos pieds, mais nous étions plus haut que lui.

"N'ayez pas peur, me dit l'inconnu. Il n'y a que les imprudents qui deviennent des victimes. Olivari, qui périt à Orléans, s'enlevait dans une montgolfière en papier; sa nacelle, suspendue au-dessous du rechaud et lestée de matières combustibles, devint la proie des flammes; Olivari tomba et se tua! Mosment s'enlevait à Lille, sur un plateau léger; une oscillation lui fit perdre l'équilibre; Mosment tomba et se tua! Bittorf, à Mannheim, vit son ballon de papier s'enflammer dans les airs; Bittorf tomba et se tua! Harris s'éleva dans un ballon mal construit, dont la soupape trop grande ne put se refermer; Harris tomba et se tua! Sadler, privé de lest par son long séjour dans l'air, fut entraîné sur la ville de Boston et heurta contre les cheminées; Sadler tomba et se tua! Coking descendit avec un parachute convexe qu'il prétendait perfectionner; Coking tomba et se tua! Eh bien, je les aime, ces victimes de leur imprudence, et je mourrai comme elles! Plus haut! plus haut!"

Tous les fantômes de cette nécrologie me passaient devant les yeux! La rarefaction de l'air et les rayons du soleil augmentaient la dilatation du gaz, et le ballon montait toujours! Je tentai machinalement d'ouvrir la soupape, mais l'inconnu en coupa la corde à quelques pieds au-dessus de ma tête ... J'étais perdu!

"Avez-vous vu tomber Mme Blanchard? me dit-il. Je l'ai vue, moi! oui, moi! J'étais au Tivoli le 6 juillet 1819. Mme Blanchard s'élevait dans un ballon de petite taille, pour épargner les frais de remplissage, et

elle etait obligee de le gonfler entierement. Aussi, le gaz fusait-il par l'appendice inferieur, laissant sur sa route une veritable trainee d'hydrogene. Elle emportait, suspendue au-dessous de sa nacelle par un fil de fer, une sorte d'aureole d'artifice qu'elle devait enflammer. Maintes fois, elle avait repete cette experience. Ce jour-la, elle enlevait de plus un petit parachute leste par un artifice termine en boule a pluie d'argent. Elle devait lancer cet appareil, apres l'avoir enflamme avec une lance a feu toute preparee a cet effet. Elle partit. La nuit etait sombre. Au moment d'allumer son artifice, elle eut l'imprudence de faire passer la lance a feu sous la colonne d'hydrogene qui fusait hors du ballon. J'avais les yeux fixes sur elle. Tout a coup, une lueur inattendue eclaire les tenebres. Je crus a une surprise de l'habile aeronaute. La lueur grandit, disparut soudain et reparut au sommet de l'aerostat sous la forme d'un immense jet de gaz enflamme. Cette clarte sinistre se projetait sur le boulevard et sur tout le quartier Montmartre. Alors, je vis la malheureuse se lever, essayer deux fois de comprimer l'appendice du ballon pour eteindre le feu, puis s'asseoir dans sa nacelle et chercher a diriger sa descente, car elle ne tombait pas. La combustion du gaz dura plusieurs minutes. Le ballon, s'amoindrissant de plus en plus, descendait toujours, mais ce n'etait pas une chute! Le vent soufflait du nord-ouest et le rejeta sur Paris. Alors, aux environs de la maison n deg. 16, rue de Provence, il y avait d'immenses jardins. L'aeronaute pouvait y tomber sans danger. Mais, fatalite! Le ballon et la nacelle portent sur le toit de la maison! Le choc fut leger. "A moi!" crie l'infortunee. J'arrivais dans la rue a ce moment. La nacelle glissa sur le toit, rencontra un crampon de fer. A cette secousse, Mme Blanchard fut lancee hors de sa nacelle et precipitee sur le pave. Mme Blanchard se tua!"

Ces histoires me glaçaient d'horreur! L'inconnu etait debout, tete nue, cheveux herisses, yeux hagards!

Plus d'illusion possible! Je voyais enfin l'horrible verite! J'avais affaire a un fou!

Il jeta le reste du lest, et nous dumes etre emportes au moins a neuf mille metres de hauteur! Le sang me sortait par le nez et par la bouche!

"Qu'y a-t-il de plus beau que les martyrs de la science? s'ecriait alors l'insense. Ils sont canonises par la posterite!"

Mais je n'entendais plus. Le fou regarda autour de lui et s'agenouilla a mon oreille:

"Et la catastrophe de Zambecarri, l'avez-vous oubliee? Ecoutez. Le 7 octobre 1804, le temps parut se lever un peu. Les jours precedents, le vent et la pluie n'avaient pas cesse, mais l'ascension annoncee par Zambecarri ne pouvait se remettre. Ses ennemis le bafouaient deja. Il fallait partir pour sauver de la rusee publique la science et lui. C'etait a Bologne. Personne ne l'aida au remplissage de son ballon.

"Ce fut a minuit qu'il s'enleva, accompagne d'Andreoli et de Grossetti. Le ballon monta lentement, car il avait ete troue par la pluie, et le gaz fusait. Les trois intrepides voyageurs ne pouvaient observer l'etat du barometre qu'a l'aide d'une lanterne sourde. Zambecarri n'avait pas mange depuis vingt-quatre heures. Grossetti etait aussi a jeun.

"--Mes amis, dit Zambecarri, le froid me saisit, je suis epuise. Je vais mourir!"

"Il tomba inanime dans la galerie. Il en fut de meme de Grossetti. Andreoli seul restait eveille. Apres de longs efforts, il parvint a secouer Zambecarri de son engourdissement.

"--Qu'y a-t-il de nouveau? Ou allons-nous? D'ou vient le vent? Quelle

heure est-il?

"--Il est deux heures!

"--Ou est la boussole?

"--Renversee!

"--Grand Dieu! la bougie de la lanterne s'eteint!

"--Elle ne peut plus bruler dans cet air rarefie," dit Zambecarri!

"La lune n'etait pas levee, et l'atmosphere etait plongee dans une tenebreuse horreur.

"--J'ai froid, j'ai froid! Andreoli. Que faire?"

"Les malheureux descendirent lentement a travers une couche de nuages blanchatres.

"--Chut! dit Andreoli. Entends-tu?

"--Quoi? repondit Zambecarri.

"--Un bruit singulier!

"--Tu te trompes!

"--Non!"

"Voyez-vous ces voyageurs au milieu de la nuit, ecoutant ce bruit incomprehensible! Vont-ils se heurter contre une tour? Vont-ils etre precipites sur des toits?"

"--Entends-tu? On dirait le bruit de la mer!

"--Impossible!

"--C'est le mugissement des vagues!

"--C'est vrai!

"--De la lumiere! de la lumiere!"

"Apres cinq tentatives infructueuses, Andreoli en obtint. Il etait trois heures. Le bruit des vagues se fit entendre avec violence. Ils touchaient presque a la surface de la mer!

"--Nous sommes perdus! cria Zambecarri, et il se saisit d'un gros sac de lest.

"--A nous!" cria Andreoli.

"La nacelle touchait l'eau, et les flots leur couvraient la poitrine!

"--A la mer les instruments, les vetements, l'argent!"

"Les aeronautes se depouillerent entierement. Le ballon de lest s'enleva avec une rapidite effroyable. Zambecarri fut pris d'un vomissement considerable. Grossetti saigna abondamment. Les malheureux ne pouvaient parler, tant leur respiration etait courte. Le froid les saisit, et en un moment ils furent couverts d'une couche de glace. La lune leur parut rouge comme du sang.

"Apres avoir parcouru ces hautes regions pendant une demi-heure, la

machine retomba dans la mer. Il était quatre heures du matin. Les naufrages avaient la moitié du corps dans l'eau, et le ballon, faisant voile, les traîna pendant plusieurs heures.

"Au point du jour, ils se trouverent vis-à-vis de Pesaro, à quatre milles de la côte. Ils y allaient aborder, quand un coup de vent les rejeta en pleine mer.

"Ils étaient perdus! Les barques épouvantées fuyaient à leur approche!... Heureusement, un navigateur plus instruit les accosta, les hissa à bord, et ils débarquèrent à Ferrada.

"Voyage effrayant, n'est-ce pas? Mais Zambecarri était un homme énergique et brave. À peine remis de ses souffrances, il recommença ses ascensions. Pendant l'une d'elles, il se heurta contre un arbre, sa lampe à esprit-de-vin se répandit sur ses vêtements; il fut couvert de feu, et sa machine commençait à s'embraser, quand il put redescendre à demi brûlé!

"Enfin, le 21 septembre 1812, il fit une autre ascension à Bologne. Son ballon s'accrocha à un arbre, et sa lampe y mit encore le feu. Zambecarri tomba et se tua!

"Et en présence de ces faits, nous hésiterions encore! Non! Plus nous irons haut, plus la mort sera glorieuse!"

Le ballon entièrement délesté de tous les objets qu'il contenait, nous fumes emportés à des hauteurs inappréciables! L'aérostat vibrait dans l'atmosphère. Le moindre bruit faisait éclater les voûtes célestes. Notre globe, le seul objet qui frappât ma vue dans l'immensité, semblait prêt à s'aneantir, et, au-dessus de nous, les hauteurs du ciel étoilé se perdaient dans les ténèbres profondes!

Je vis l'individu se dresser devant moi!

"Voici l'heure! me dit-il. Il faut mourir! Nous sommes rejetés par les hommes! Ils nous méprisent! Ecrasons-les!"

--Grace! fis-je.

--Coupons ces cordes! Que cette nacelle soit abandonnée dans l'espace! La force attractive changera de direction, et nous aborderons au soleil!"

Le désespoir me galvanisa. Je me précipitai sur le fou, nous nous primes corps à corps, et une lutte effroyable se passa! Mais je fus terrassé, et tandis qu'il me maintenait sous son genou, le fou coupait les cordes de la nacelle.

"Une!... fit-il.

--Mon Dieu!...

--Deux!... trois!..."

Je fis un effort surhumain, je me redressai et repoussai violemment l'insensé!

"Quatre!" dit-il.

La nacelle tomba, mais, instinctivement, je me cramponnai aux cordages et je me hissai dans les mailles du filet.

Le fou avait disparu dans l'espace!

Le ballon fut enlevé à une hauteur incommensurable! Un horrible craquement se fit entendre!... Le gaz, trop dilaté, avait crevé l'enveloppe! Je fermai les yeux ...

Quelques instants après, une chaleur humide me ranima. J'étais au milieu de nuages en feu. Le ballon tournoyait avec un vertige effrayant. Pris par le vent, il faisait cent lieues à l'heure dans sa course horizontale, et les éclairs se croisaient autour de lui.

Cependant, ma chute n'était pas très-rapide. Quand je rouvris les yeux, j'aperçus la campagne. J'étais à deux milles de la mer, et l'ouragan m'y poussait avec force, quand une secousse brusque me fit lâcher prise. Mes mains s'ouvrirent, une corde glissa rapidement entre mes doigts, et je me trouvai à terre!

C'était la corde de l'ancre, qui, balayant la surface du sol, s'était prise dans une crevasse, et mon ballon, délesté une dernière fois, alla se perdre au-delà des mers.

Quand je revins à moi, j'étais couché chez un paysan, à Harderwick, petite ville de la Gueldre, à quinze lieues d'Amsterdam, sur les bords du Zuyderzee.

Un miracle m'avait sauvé la vie, mais mon voyage n'avait été qu'une série d'imprudences, faites par un fou, auxquelles je n'avais pu parer!

Que ce terrible récit, en instruisant ceux qui me lisent, ne décourage donc pas les explorateurs des routes de l'air!

[Illustration]

UN HIVERNAGE DANS LES GLACES

[Illustration]

I

LE PAVILLON NOIR

Le cure de la vieille église de Dunkerque se réveilla à cinq heures, le 12 mai 18... pour dire, suivant son habitude, la première basse messe à laquelle assistaient quelques pieux pêcheurs.

Vêtu de ses habits sacerdotaux, il allait se rendre à l'autel, quand un homme entra dans la sacristie, joyeux et effaré à la fois. C'était un marin d'une soixantaine d'années, mais encore vigoureux et solide, avec une bonne et honnête figure.

"Monsieur le cure, s'écria-t-il, halte là! s'il vous plaît.

--Qu'est-ce qui vous prend donc si matin, Jean Cornbutte? répliqua le cure.

--Ce qui me prend?... Une fameuse envie de vous sauter au cou, tout de même!

--Eh bien, après la messe à laquelle vous allez assister....

--La messe! répondit en riant le vieux marin. Vous croyez que vous allez dire votre messe maintenant, et que je vous laisserai faire?

--Et pourquoi ne dirais-je pas ma messe? demanda le cure.
Expliquez-vous! Le troisieme son a tinte ...

--Qu'il ait tinte ou non, repliqua Jean Cornbutte, il en tintera bien d'autres aujourd'hui, monsieur le cure, car vous m'avez promis de benir de vos propres mains le mariage de mon fils Louis et de ma niece Marie!

--Il est donc arrive? s'ecria joyeusement le cure.

--Il ne s'en faut guere, reprit Cornbutte en se frottant les mains. La vigie nous a signale, au lever du soleil, notre brick, que vous avez baptise vous-meme du beau nom de _la Jeune-Hardie!_

--Je vous en felicite du fond du coeur, mon vieux Cornbutte, dit le cure en se depouillant de la chasuble et de l'etole. Je connais vos conventions. Le vicaire va me remplacer, et je me tiendrai a votre disposition pour l'arrivee de votre cher fils.

--Et je vous promets qu'il ne vous fera pas jeuner trop longtemps! repondit le marin. Les bans ont deja ete publies par vous-meme, et vous n'aurez plus qu'a l'absoudre des peches qu'on peut commettre entre le ciel et l'eau, dans les mers du Nord. Une fameuse idee que j'ai eue la, de vouloir que la noce se fit le jour meme de l'arrivee, et que mon fils Louis ne quittat son brick que pour se rendre a l'eglise!

--Allez donc tout disposer, Cornbutte.

--J'y cours, monsieur le cure. A bientot!

Le marin revint a grands pas a sa maison, situee sur le quai du port marchand, et d'ou l'on apercevait la mer du Nord, ce dont il se montrait si fier.

Jean Cornbutte avait amasse quelque bien dans son etat. Apres avoir longtemps commande les navires d'un riche armateur du Havre, il se fixa dans sa ville natale, ou il fit construire, pour son propre compte, le brick _la Jeune-Hardie_. Plusieurs voyages dans le Nord reussirent, et le navire trouva toujours a vendre a bon prix ses chargements de bois, de fer et de goudron. Jean Cornbutte en ceda alors le commandement a son fils Louis, brave marin de trente ans, qui, au dire de tous les capitaines caboteurs, etait bien le plus vaillant matelot de Dunkerque.

Louis Cornbutte etait parti, ayant un grand attachement pour Marie, la niece de son pere, qui trouvait bien longs les jours de l'absence. Marie avait vingt ans a peine. C'etait une belle Flamande, avec quelques gouttes de sang hollandais dans les veines. Sa mere l'avait confiee, en mourant, a son frere Jean Cornbutte. Aussi, ce brave marin l'aimait comme sa propre fille, et voyait dans l'union projetee une source de vrai et durable bonheur.

L'arrivee du brick, signale au large des passes, terminait une importante operation commerciale dont Jean Cornbutte attendait gros profit. _La Jeune-Hardie_, partie depuis trois mois, revenait en dernier lieu de Bodoe, sur la cote occidentale de la Norwege, et elle avait opere rapidement son voyage.

En rentrant au logis, Jean Cornbutte trouva toute la maison sur pied. Marie, le front radieux, revetait ses habillements de mariee.

"Pourvu que le brick n'arrive pas avant nous! disait-elle.

--Hate-toi, petite, repondit Jean Cornbutte, car les vents viennent du nord, et _la Jeune-Hardie_ file bien, quand elle file grand large!

--Nos amis sont-ils prevenus, mon oncle? demanda Marie.

--Ils sont prevenus!

--Et le notaire, et le cure?

--Sois tranquille! Il n'y aura que toi a nous faire attendre!"

En ce moment entra le compere Clerbaut.

"Eh bien! mon vieux Cornbutte, s'ecria-t-il, voila de la chance! Ton navire arrive precisement a l'epoque ou le gouvernement vient de mettre en adjudication de grandes fournitures de bois pour la marine.

--Qu'est-ce que ca me fait? repondit Jean Cornbutte. Il s'agit bien du gouvernement!

--Sans doute, monsieur Clerbaut, dit Marie, il n'y a qu'une chose qui nous occupe: c'est le retour de Louis.

--Je ne disconviens pas que..., repondit le compere. Mais enfin ces fournitures....

--Et vous serez de la noce, repliqua Jean Cornbutte, qui interrompit le negociant et lui serra la main de facon a la briser.

--Ces fournitures de bois....

--Et avec tous nos amis de terre et nos amis de mer, Clerbaut. J'ai deja prevenu mon monde, et j'inviterai tout l'equipage du brick!

--Et nous irons l'attendre sur l'estacade? demanda Marie.

--Je te crois bien, repondit Jean Cornbutte. Nous defilerons tous deux par deux, violons en tete!"

Les invites de Jean Cornbutte arriverent sans tarder. Bien qu'il fut de grand matin, pas un ne manqua a l'appel. Tous feliciterent a l'envi le brave marin qu'ils aimaient. Pendant ce temps, Marie, agenouillee, transformait devant Dieu ses prieres en remerciements. Elle rentra bientot, belle et paree, dans la salle commune, et elle eut la joue embrassee par toutes les commeres, la main vigoureusement serree par tous les hommes; puis, Jean Cornbutte donna le signal du depart.

Ce fut un spectacle curieux de voir cette joyeuse troupe prendre le chemin de la mer au lever du soleil. La nouvelle de l'arrivee du brick avait circule dans le port, et bien des tetes en bonnets de nuit apparurent aux fenetres et aux portes entrebaillees. De chaque cote arrivait un honnete compliment ou un salut flatteur.

La noce atteignit l'estacade au milieu d'un concert de louanges et de benedictions. Le temps s'etait fait magnifique, et le soleil semblait se mettre de la partie. Un joli vent du nord faisait ecumer les lames, et quelques chaloupes de pecheurs, orientees au plus pres pour sortir du port, rayaient la mer de leur rapide sillage entre les estacades.

Les deux jetees de Dunkerque qui prolongent le quai du port, s'avancent loin dans la mer. Les gens de la noce occupaient toute la largeur de la jeteo du nord, et ils atteignirent bientot une petite maisonnette situee a son extremite, ou veillait le maitre du port.

Le brick de Jean Cornbutte etait devenu de plus en plus visible. Le vent fraichissait, et la Jeune-Hardie courait grand largue sous ses huniers, sa misaine, sa brigantine, ses perroquets et ses cacatois. La joie devait evidemment regner a bord comme a terre. Jean Cornbutte, une

longue-vue a la main, repondait gaillardement aux questions de ses amis.

"Voila bien mon beau brick! s'ecriait-il, propre et range comme s'il appareillait de Dunkerque! Pas une avarie! Pas un cordage de moins!

--Voyez-vous votre fils le capitaine? lui demandait-on.

--Non, pas encore. Ah! c'est qu'il est a son affaire!

--Pourquoi ne hisse-t-il pas son pavillon? demanda Clerbaut.

--Je ne sais guere, mon vieil ami, mais il a une raison sans doute.

--Votre longue-vue, mon oncle, dit Marie en lui arrachant l'instrument des mains, je veux etre la premiere a l'apercevoir!

--Mais c'est mon fils, mademoiselle!

--Voila trente ans qu'il est votre fils, repondit en riant la jeune fille, et il n'y que deux ans qu'il est mon fiance!"

La Jeune-Hardie etait entierement visible. Deja l'equipage faisait ses preparatifs de mouillage. Les voiles hautes avaient ete carguees. On pouvait reconnaitre les matelots qui s'elancaient dans les agres. Mais ni Marie, ni Jean Cornbutte n'avaient encore pu saluer de la main le capitaine du brick.

"Ma foi, voici le second, Andre Vasling! s'ecria Clerbaut.

--Voici Fidele Misonne, le charpentier, repondit un des assistants.

--Et notre ami Penellan!" dit un autre, en faisant un signe au marin ainsi nomme.

La Jeune-Hardie ne se trouvait plus qu'a trois encablures du port, lorsqu'un pavillon noir monta a la corne de brigantine ... Il y avait deuil a bord!

Un sentiment de terreur courut dans tous les esprits et dans le coeur de la jeune fiancee.

Le brick arrivait tristement au port, et un silence glacial regnait sur son pont. Bientot il eut depasse l'extremite de l'estacade. Marie, Jean Cornbutte et tous les amis se precipiterent vers le quai qu'il allait accoster, et, en un instant, ils se trouverent a bord.

"Mon fils!" dit Jean Cornbutte, qui ne put articuler que ces mots.

Les marins du brick, la tete decouverte, lui montrerent le pavillon de deuil.

Marie poussa un cri de detresse et tomba dans les bras du vieux Cornbutte.

Andre Vasling avait ramene la Jeune-Hardie; mais Louis Cornbutte, le fiance de Marie, n'etait plus a son bord.

II

LE PROJET DE JEAN CORNBUTTE

Des que la jeune fille, confiee aux soins de charitables amis, eut quitte le brick, le second, Andre Vasling, apprit a Jean Cornbutte l'affreux evenement qui le privait de revoir son fils, et que le journal du bord rapportait en ces termes:

"A la hauteur du Maelstrom, 26 avril, le navire s'etant mis a la cape par un gros temps et des vents de sud-ouest, apercut des signaux de detresse que lui faisait une goelette sous le vent. Cette goelette, dematee de son mat de misaine, courait vers le gouffre, a sec de toiles. Le capitaine Louis Cornbutte, voyant ce navire marcher a une perte imminente, resolut d'aller a bord. Malgre les representations de son equipage, il fit mettre la chaloupe a la mer, y descendit avec le matelot Cortrois et Pierre Nouquet le timonier. L'equipage les suivit des yeux, jusqu'au moment ou ils disparurent au milieu de la brume. La nuit arriva. La mer devint de plus en plus mauvaise. La Jeune-Hardie, attiree par les courants qui avoisinent ces parages, risquait d'aller s'engloutir dans le Maelstrom. Elle fut obligee de fuir vent arriere. En vain croisa-t-elle pendant quelques jours sur le lieu du sinistre: la chaloupe du brick, la goelette, le capitaine Louis et les deux matelots ne reparurent pas. Andre Vasling assembla alors l'equipage, prit le commandement du navire et fit voile vers Dunkerque."

Jean Cornbutte, apres avoir lu ce recit, sec comme un simple fait de bord, pleura longtemps, et s'il eut quelque consolation, elle vint de cette pensee que son fils etait mort en voulant secourir ses semblables. Puis, le pauvre pere quitta ce brick, dont la vue lui faisait mal, et il rentra dans sa maison desolee.

Cette triste nouvelle se repandit aussitot dans tout Dunkerque. Les nombreux amis du vieux marin vinrent lui apporter leurs vives et sincereres condoleances. Puis, les matelots de la Jeune-Hardie donnerent les details les plus complets sur cet evenement, et Andre Vasling dut raconter a Marie, dans tous ses details, le devouement de son fiance.

Jean Cornbutte reflechit, apres avoir pleure, et le lendemain meme du mouillage, voyant entrer Andre Vasling chez lui, il lui dit:

"Etes-vous bien sur, Andre, que mon fils ait peri?"

--Helas! oui, monsieur Jean! repondit Andre Vasling.

--Et avez-vous bien fait toutes les recherches voulues pour le retrouver?"

--Toutes, sans contredit, monsieur Cornbutte! Mais il n'est malheureusement que trop certain que ses deux matelots et lui ont ete engloutis dans le gouffre du Maelstrom.

--Vous plairait-il, Andre, de garder le commandement en second du navire?"

--Cela dependra du capitaine, monsieur Cornbutte.

--Le capitaine, ce sera moi, Andre, repondit le vieux marin. Je vais rapidement decharger mon navire, composer mon equipage et courir a la recherche de mon fils!

--Votre fils est mort! repondit Andre Vasling en insistant.

--C'est possible, Andre, repliqua vivement Jean Cornbutte, mais il est possible aussi qu'il se soit sauve. Je veux fouiller tous les ports de la Norvege, ou il a pu etre pousse, et, quand j'aurai la certitude de ne plus jamais le revoir, alors, seulement, je reviendrai mourir ici!"

Andre Vasling, comprenant que cette decision etait inebranchable,

n'insista plus et se retira.

Jean Cornbutte instruisit aussitot sa niece de son projet, et il vit briller quelques lueurs d'esperance a travers ses larmes. Il n'etait pas encore venu a l'esprit de la jeune fille que la mort de son fiance put etre problematique; mais a peine ce nouvel espoir fut-il jete dans son coeur, qu'elle s'y abandonna sans reserve.

Le vieux marin decida que la Jeune-Hardie reprendrait aussitot la mer. Ce brick, solidement construit, n'avait aucune avarie a reparer. Jean Cornbutte fit publier que s'il plaisait a ses matelots de s'y rembarquer, rien ne serait change a la composition de l'equipage. Il remplacerait seulement son fils dans le commandement du navire.

Pas un des compagnons de Louis Cornbutte ne manqua a l'appel, et il y avait la de hardis marins, Alain Turquette, le charpentier Fidele Misonne, le Breton Penellan, qui remplacait Pierre Nouquet comme timonier de la Jeune-Hardie, et puis Gradlin, Aupic, Gervique, matelots courageux et eprouves.

Jean Cornbutte proposa de nouveau a Andre Vasling de reprendre son rang a bord. Le second du brick etait un manoeuvrier habile, qui avait fait ses preuves en ramenant la Jeune-Hardie a bon port. Cependant, on ne sait pour quel motif, Andre Vasling fit quelques difficultes, et demanda a reflechir.

"Comme vous voudrez, Andre Vasling, repondit Cornbutte. Souvenez-vous seulement que, si vous acceptez, vous serez le bienvenu parmi nous."

Jean Cornbutte avait un homme devoue dans le Breton Penellan, qui fut longtemps son compagnon de voyage. La petite Marie passait autrefois les longues soirees d'hiver dans les bras du timonier, pendant que celui-ci demeurait a terre. Aussi avait-il conserve pour elle une amitie de pere, que la jeune fille lui rendait en amour filial. Penellan pressa de tout son pouvoir l'armement du brick, d'autant plus que, selon lui, Andre Vasling n'avait peut-etre pas fait toutes les recherches possibles pour retrouver les naufrages, bien qu'il fut excuse par la responsabilite qui pesait sur lui comme capitaine.

Huit jours ne s'etaient pas ecoules que la Jeune-Hardie se trouvait prete a reprendre la mer. Au lieu de marchandises, elle fut completement approvisionnee de viandes salees, de biscuits, de barils de farine, de pommes de terre, de porc, de vin, d'eau-de-vie, de cafe, de the, de tabac.

Le depart fut fixe au 22 mai. La veille au soir, Andre Vasling, qui n'avait pas encore rendu reponse a Jean Cornbutte, se rendit a son logis. Il etait encore indecis et ne savait quel parti prendre.

Jean Cornbutte n'etait pas chez lui, bien que la porte de sa maison fut ouverte. Andre Vasling penetra dans la salle commune attenante a la chambre de la jeune fille, et, la, le bruit d'une conversation animee frappa son oreille. Il ecouta attentivement et reconnut les voix de Penellan et de Marie.

Sans doute la discussion se prolongeait deja depuis quelque temps, car la jeune fille semblait opposer une inebriable fermete aux observations du marin breton.

"Quel age a mon oncle Cornbutte? disait Marie.

--Quelque chose comme soixante ans, repondait Penellan.

--Eh bien! ne va-t-il pas affronter des dangers pour retrouver son fils?

--Notre capitaine est un homme solide encore, repliquait le marin. Il a un corps de bois de chene et des muscles durs comme une barre de rechange! Aussi, je ne suis point effraye de lui voir reprendre la mer!

--Mon bon Penellan, reprit Marie, on est forte quand on aime! D'ailleurs, j'ai pleine confiance dans l'appui du Ciel. Vous me comprenez et vous me viendrez en aide!

--Non! disait Penellan. C'est impossible, Marie! Qui sait ou nous deriverons, et quels maux il nous faudra souffrir! Combien ai-je vu d'hommes vigoureux laisser leur vie dans ces mers!

--Penellan, reprit la jeune fille, il n'en sera ni plus ni moins, et si vous me refusez, je croirai que vous ne m'aimez plus!"

Andre Vasling avait compris la resolution de la jeune fille. Il reflechit un instant, et son parti fut pris.

"Jean Cornbutte, dit-il, en s'avancant vers le vieux marin qui entrait, je suis des vôtres. Les causes qui m'empechaient d'embarquer ont disparu, et vous pouvez compter sur mon devouement.

--Je n'avais jamais doute de vous, Andre Vasling, repondit Jean Cornbutte en lui prenant la main. Marie! mon enfant!" dit-il a voix haute.

Marie et Penellan parurent aussitot.

"Nous appareillerons demain au point du jour avec la maree tombante, dit le vieux marin. Ma pauvre Marie, voici la derniere soiree que nous passerons ensemble!

--Mon oncle, s'ecria Marie en tombant dans les bras de Jean Cornbutte.

--Marie! Dieu aidant, je te ramenerai ton fiancee!

--Oui, nous retrouverons Louis! ajouta Andre Vasling.

--Vous etes donc des notres? demanda vivement Penellan.

--Oui, Penellan, Andre Vasling sera mon second, repondit Jean Cornbutte.

--Oh! oh! fit le Breton d'un air singulier.

--Et ses conseils nous seront utiles, car il est habile et entreprenant.

--Mais vous-meme, capitaine, repondit Andre Vasling, vous nous en remontrerez a tous, car il y a encore en vous autant de vigueur que de savoir.

--Eh bien, mes amis, a demain. Rendez-vous a bord et prenez les dernieres dispositions. Au revoir, Andre, au revoir, Penellan!"

Le second et le matelot sortirent ensemble. Jean Cornbutte et Marie demeurèrent en presence l'un de l'autre. Bien des larmes furent repandues pendant cette triste soiree. Jean Cornbutte, voyant Marie si desolee, resolut de brusquer la separation en quittant le lendemain la maison sans la prevenir. Aussi, ce soir-la meme, lui donna-t-il son dernier baiser, et a trois heures du matin il fut sur pied.

Ce depart avait attire sur l'estacade tous les amis du vieux marin. Le cure, qui devait benir l'union de Marie et de Louis, vint donner une derniere benediction au navire. De rudes poignees de main furent silencieusement echangees, et Jean Cornbutte monta a bord.

L'equipage etait au complet. Andre Vasling donna les derniers ordres. Les voiles furent larguees, et le brick s'eloigna rapidement par une bonne brise de nord-ouest, tandis que le cure, debout au milieu des spectateurs agenouilles, remettait ce navire entre les mains de Dieu.

Ou va ce navire? Il suit la route perilleuse sur laquelle se sont perdus tant de naufrages! Il n'a pas de destination certaine! Il doit s'attendre a tous les perils, et savoir les braver sans hesitation! Dieu seul sait ou il lui sera donne d'aborder! Dieu le conduise!

III

LUEUR D'ESPOIR

A cette epoque de l'annee, la saison etait favorable, et l'equipage put esperer arriver promptement sur le lieu du naufrage.

Le plan de Jean Cornbutte se trouvait naturellement trace. Il comptait relacher aux iles Feroe, ou le vent du nord pouvait avoir porte les naufrages; puis, s'il acquerait la certitude qu'ils n'avaient ete recueillis dans aucun port de ces parages, il devait porter ses recherches au dela de la mer du Nord, fouiller toute la cote occidentale de la Norwege, jusqu'a Bodoe, le lieu le plus rapproche du naufrage, et au dela, s'il le fallait.

Andre Vasling pensait, contrairement a l'avis du capitaine, que les cotes de l'Islande devaient plutot etre explorees; mais Penellan fit observer que, lors de la catastrophe, la bourrasque venait de l'ouest; ce qui, tout en donnant l'espoir que les malheureux n'avaient pas ete entraines vers le gouffre du Maelstrom, permettait de supposer qu'ils s'etaient jetes a la cote de Norwege.

Il fut donc resolu que l'on suivrait ce littoral d'aussi pres que possible, afin de reconnaitre quelques traces de leur passage.

Le lendemain du depart, Jean Cornbutte, la tete penchee sur une carte, etait abime dans ses reflexions, quand une petite main s'appuya sur son epaule, et une douce voix lui dit a l'oreille:

"Ayez bon courage, mon oncle!"

Il se retourna et demeura stupefait. Marie l'entourait de ses bras.

"Marie! ma fille a bord! s'ecria-t-il.

--La femme peut bien aller chercher son mari, quand le pere s'embarque pour sauver son enfant!

--Malheureuse Marie! Comment supporteras-tu nos fatigues? Sais-tu bien que ta presence peut nuire a nos recherches?

--Non, mon oncle, car je suis forte!

--Qui sait ou nous serons entraines, Marie! Vois cette carte! Nous approchons de ces parages si dangereux, meme pour nous autres marins, endurcis a toutes les fatigues de la mer! Et toi, faible enfant!

--Mais, mon oncle, je suis d'une famille de marins! Je suis faite aux recits de combats et de tempetes! Je suis pres de vous et de mon vieil ami Penellan!

--Penellan! C'est lui qui t'a cachee a bord!

--Oui, mon oncle, mais seulement quand il a vu que j'etais decidee a le faire sans son aide.

--Penellan!" cria Jean Cornbutte.

Penellan entra.

"Penellan, il n'y a pas a revenir sur ce qui est fait, mais souviens-toi que tu es responsable de l'existence de Marie!

--Soyez tranquille, capitaine, repondit Penellan. La petite a force et courage, et elle nous servira d'ange gardien. Et puis, capitaine, vous connaissez mon idee: tout est pour le mieux dans ce monde."

La jeune fille fut installee dans une cabine, que les matelots disposerent pour elle en peu d'instant et qu'ils rendirent aussi confortable que possible.

Huit jours plus tard, la Jeune-Hardie relachait aux Feroe, mais les plus minutieuses explorations demeurereent sans fruit. Aucun naufrage, aucun debris de navire n'avait ete recueilli sur les cotes. La nouvelle meme de l'evenement y etait entierement inconnue. Le brick reprit donc son voyage, apres dix jours de relache, vers le 10 juin. L'etat de la mer etait bon, les vents fermes. Le navire fut rapidement pousse vers les cotes de Norvege, qu'il explora sans plus de resultat.

Jean Cornbutte resolut de se rendre a Bodoe. Peut-etre apprendrait-il la le nom du navire naufrage au secours duquel s'etaient precipites Louis Cornbutte et ses deux matelots.

Le 30 juin, le brick jetait l'ancre dans ce port

La, les autorites remirent a Jean Cornbutte une bouteille trouvee a la cote, et qui renfermait un document ainsi concu:

"Ce 26 avril, a bord du Frooeern, apres avoir ete accostes par la chaloupe de la Jeune-Hardie, nous sommes entraines par les courants vers les glaces! Dieu ait pitie de nous!"

Le premier mouvement de Jean Cornbutte fut de remercier le Ciel. Il se croyait sur les traces de son fils! Ce Frooeern etait une goelette norwegienne dont on n'avait plus de nouvelles, mais qui avait ete evidemment entrainee dans le Nord.

Il n'y avait pas a perdre un jour. La Jeune-Hardie fut aussitot mise en etat d'affronter les perils des mers polaires. Fidele Misonne le charpentier la visita scrupuleusement et s'assura que sa construction solide pourrait resister au choc des glacons.

Par les soins de Penellan, qui avait deja fait la peche de la baleine dans les mers arctiques, des couvertures de laine, des vetements fourres, de nombreux mocassins en peau de phoque et le bois necessaire a la fabrication de traîneaux destines a courir sur les plaines de glaces, furent embarques a bord. On augmenta, sur une grande proportion, les approvisionnements d'esprit-de-vin et de charbon de terre, car il etait possible que l'on fut force d'hiverner sur quelque point de la cote groenlandaise. On se procura egalement, a grand prix et a grand'peine, une certaine quantite de citrons, destines a prevenir ou guerir le scorbut, cette terrible maladie qui decime les equipages dans les regions glacees. Toutes les provisions de viandes salees, de biscuits, d'eau-de-vie, augmentees dans une prudente mesure, commencerent a remplir une partie de la cale du brick, car la cambuse n'y pouvait plus suffire. On se munit egalement d'une grande quantite de pemmican, preparation

indienne qui concentre, beaucoup d'elements nutritifs sous un petit volume.

D'apres les ordres de Jean Cornbutte, on embarqua a bord de _la Jeune-Hardie_ des scies, destinees a couper les champs de glaces, ainsi que des piques et des coins propres a les separer. Le capitaine se reserva de prendre, sur la cote groenlandaise, les chiens necessaires au tirage des traineaux.

Tout l'equipage fut employe a ces preparatifs et deploya une grande activite. Les matelots Aupic, Gervique et Gradlin suivaient avec empressement les conseils du timonier Penellan, qui, des ce moment, les engagea a ne point s'habituer aux vetements de laine, quoique la temperature fut deja basse sous ces latitudes, situees au-dessus du cercle polaire.

Penellan observait, sans en rien dire, les moindres actions d'Andre Vasling. Cet homme, Hollandais d'origine, venait on ne sait d'ou, et, bon marin du reste, il avait fait deux voyages a bord de _la Jeune-Hardie_. Penellan ne pouvait encore lui rien reprocher, si ce n'est d'etre trop empressé aupres de Marie, mais il le surveillait de pres.

Grace a l'activite de l'equipage, le brick fut arme vers le 16 juillet, quinze jours apres son arrivee a Bodoë. C'etait alors l'epoque favorable pour tenter des explorations dans les mers arctiques. Le degel s'operait depuis deux mois, et les recherches pouvaient etre poussees plus avant. _La Jeune-Hardie_ appareilla donc et se dirigea sur le cap Brewster, situe sur la cote orientale du Groenland, par le soixante-dixieme degre de latitude.

IV

DANS LES PASSES

Vers le 23 juillet, un reflet, eleve au-dessus de la mer, annonca les premiers bancs de glaces qui, sortant alors du detroit de Davis, se precipitaient dans l'Ocean. A partir de ce moment, une surveillance tres-active fut recommandee aux vigies, car il importait de ne point se heurter a ces masses enormes.

L'equipage fut divise en deux quarts: le premier fut compose de Fidele Misonne, de Gradlin et de Gervique; le second, d'Andre Vasling, d'Aupic et de Penellan. Ces quarts ne devaient durer que deux heures, car sous ces froides regions la force de l'homme est diminuee de moitie. Bien que _la Jeune-Hardie_ ne fut encore que par le soixante-troisieme degre de latitude, le thermometre marquait deja neuf degres centigrades au-dessous de zero.

La pluie et la neige tombaient souvent en abondance. Pendant les eclaircies, quand le vent ne soufflait pas trop violemment, Marie demeurait sur le pont, et ses yeux s'accoutumaient a ces rudes scenes des mers polaires.

Le 1er aout, elle se promenait a l'arriere du brick et causait avec son oncle, Andre Vasling et Penellan. _La Jeune-Hardie_ entrait alors dans une passe large de trois milles, a travers laquelle des trains de glacons brises descendaient rapidement vers le sud.

"Quand apercevrons-nous la terre? demanda la jeune fille.

--Dans trois ou quatre jours au plus tard, repondit Jean Cornbutte.

--Mais y trouverons-nous de nouveaux indices du passage de mon pauvre Louis?

--Peut-etre, ma fille, mais je crains bien que nous ne soyons encore loin du terme de notre voyage. Il est a craindre que le Frooeern n'ait ete entraine plus au nord!

--Cela doit etre, ajouta Andre Vasling, car cette bourrasque qui nous a separes du navire norvegien a dure trois jours, et en trois jours un navire fait bien de la route, quand il est desempare au point de ne pouvoir resister au vent!

--Permettez-moi de vous dire, monsieur Vasling, riposta Penellan, que c'etait au mois d'avril, que le degel n'etait pas commence alors, et que, par consequent, le Frooeern a du etre arrete promptement par les glaces ...

--Et sans doute brise en mille pieces, repondit le second, puisque son equipage ne pouvait plus manoeuvrer!

--Mais ces plaines de glaces, repondit Penellan, lui offraient un moyen facile de gagner la terre, dont il ne pouvait etre eloigne.

--Esperons, dit Jean Cornbutte en interrompant une discussion qui se renouvelait journallement entre le second et le timonier. Je crois que nous verrons la terre avant peu.

--La voila! s'ecria Marie. Voyez ces montagnes!

--Non, mon enfant, repondit Jean Cornbutte. Ce sont des montagnes de glaces, les premieres que nous rencontrons. Elles nous broieraient comme du verre, si nous nous laissions prendre entre elles. Penellan et Vasling, veillez a la manoeuvre."

Ces masses flottantes, dont plus de cinquante apparaissaient alors a l'horizon, se rapprocherent peu a peu du brick. Penellan prit le gouvernail, et Jean Cornbutte, monte sur les barres du petit perroquet, indiqua la route a suivre.

Vers le soir, le brick fut tout a fait engage dans ces ecueils mouvants, dont la force d'ecrasement est irresistible. Il s'agissait alors de traverser cette flotte de montagnes, car la prudence commandait de se porter en avant. Une autre difficulte s'ajoutait a ces perils: on ne pouvait constater utilement la direction du navire, tous les points environnants se deplacant sans cesse et n'offrant aucune perspective stable. L'obscurite s'augmenta bientot avec le brouillard. Marie descendit dans sa cabine, et, sur l'ordre du capitaine, les huit hommes de l'equipage durent rester sur le pont. Ils etaient armes de longues gaffes garnies de pointes de fer, pour preserver le navire du choc des glaces.

La Jeune-Hardie entra bientot dans une passe si etroite, que souvent l'extremite de ses vergues fut froissee par les montagnes en derive, et que ses bouts-dehors durent etre rentres. On fut meme oblige d'orienter la grande vergue a toucher les haubans. Heureusement, cette mesure ne fit rien perdre au brick de sa vitesse, car le vent ne pouvait atteindre que les voiles superieures, et celles-ci suffirent a le pousser rapidement. Grace a la finesse de sa coque, il s'enfonca dans ces vallees qu'emplissaient des tourbillons de pluie, tandis que les glacons s'entrechoquaient avec de sinistres craquements.

Jean Cornbutte redescendit sur le pont. Ses regards ne pouvaient percer les tenebres environnantes. Il devint necessaire de carguer les voiles

hautes, car le navire menacait de toucher, et, dans ce cas, il eut été perdu.

"Maudit voyage! grommelait Andre Vasling au milieu des matelots de l'avant, qui, la gaffe en main, évitaient les chocs les plus menaçants.

--Le fait est que si nous en échappons, nous devons une belle chandelle à Notre-Dame des Glaces! répondit Aupic.

--Qui sait ce qu'il y a de montagnes flottantes à traverser encore? ajouta le second.

--Et qui se doute de ce que nous trouverons derrière? reprit le matelot.

--Ne cause donc pas tant, bavard, dit Gervique, et veille à ton bord. Quand nous serons passés, il sera temps de grogner! Gare à ta gaffe!"

En ce moment, un énorme bloc de glace, engagé dans l'étroite passe que suivait la Jeune-Hardie, filait rapidement à contre-bord, et il parut impossible de l'éviter, car elle barrait toute la largeur du chenal, et le brick se trouvait dans l'impossibilité de virer.

"Sens-tu la barre? demanda Jean Cornbutte à Penellan.

--Non, capitaine! Le navire ne gouverne plus!

--Ohe! garçons, cria le capitaine à son équipage, n'ayez pas peur, et arc-boutez solidement vos gaffes contre le plat-bord!"

Le bloc avait soixante pieds de haut à peu près, et s'il se jetait sur le brick, le brick était broyé. Il y eut un indéfinissable moment d'angoisse, et l'équipage reflua vers l'arrière, abandonnant son poste, malgré les ordres du capitaine.

Mais au moment où ce bloc n'était plus qu'à une demi-encablure de la Jeune Hardie, un bruit sourd se fit entendre, et une véritable trombe d'eau tomba d'abord sur l'avant du navire, qui s'éleva ensuite sur le dos d'une vague énorme.

Un cri de terreur fut jeté par tous les matelots; mais quand leurs regards se portèrent vers l'avant, le bloc avait disparu, la passe était libre, et au delà, une immense plaine d'eau, éclairée par les derniers rayons du jour, assurait une facile navigation.

"Tout est pour le mieux! s'écria Penellan. Orientons nos huniers et notre misaine!"

Un phénomène, très-commun dans ces parages, venait de se produire. Lorsque ces masses flottantes se détachent les unes des autres à l'époque du dégel, elles voguent dans un équilibre parfait; mais en arrivant dans l'Océan, où l'eau est relativement plus chaude, elles ne tardent pas à se miner à leur base, qui se fond peu à peu et qui d'ailleurs est ébranlée par le choc des autres glaçons. Il vient donc un moment où le centre de gravité de ces masses se trouve déplacé, et alors elles culbutent entièrement. Seulement, si ce bloc se fut retourné deux minutes plus tard, il se précipitait sur le brick et l'effondrait dans sa chute.

V

L'ILE LIVERPOOL

Le brick voguait alors dans une mer presque entièrement libre. A l'horizon seulement, une lueur blanchâtre, sans mouvement cette fois, indiquait la présence de plaines immobiles.

Jean Cornbutte se dirigeait toujours sur le cap Brewster, et s'approchait déjà des régions où la température est excessivement froide, car les rayons du soleil n'y arrivent que très-affaiblis par leur obliquité.

Le 3 août, le brick se retrouva en présence de glaces immobiles et unies entre elles. Les passes n'avaient souvent qu'une encablure de largeur, et la Jeune-Hardie était forcée de faire mille détours qui la présentaient parfois debout au vent.

Penellan s'occupait avec un soin paternel de Marie, et, malgré le froid, il l'obligeait à venir tous les jours passer deux ou trois heures sur le pont, car l'exercice devenait une des conditions indispensables de la santé.

Le courage de Marie, d'ailleurs, ne faiblissait pas. Elle reconfortait même les matelots du brick par ses paroles, et tous éprouvaient pour elle une véritable adoration. André Vasling se montrait plus empressé que jamais, et il recherchait toutes les occasions de s'entretenir avec elle; mais la jeune fille, par une sorte de pressentiment, n'accueillait ses services qu'avec une certaine froideur. On comprend aisément que l'avenir, bien plus que le présent, était l'objet des conversations d'André Vasling, et qu'il ne cachait pas le peu de probabilités qu'offrait le sauvetage des naufragés. Dans sa pensée, leur perte était maintenant un fait accompli, et la jeune fille devait dès lors remettre entre les mains de quelque autre le soin de son existence.

Cependant, Marie n'avait pas encore compris les projets d'André Vasling, car, au grand ennui de ce dernier ces conversations ne pouvaient se prolonger. Penellan trouvait toujours moyen d'intervenir et de détruire l'effet des propos d'André Vasling par les paroles d'espoir qu'il faisait entendre.

Marie, d'ailleurs, ne demeurait pas inoccupée. D'après les conseils du timonier, elle prépara ses habits d'hiver, et il fallut qu'elle changeât tout à fait son accoutrement. La coupe de ses vêtements de femme ne convenait pas sous ces latitudes froides. Elle se fit donc une espèce de pantalon fourré, dont les pieds étaient garnis de peau de phoque, et ses jupons étroits ne lui vinrent plus qu'à mi-jambe, afin de pas être en contact avec ces couches de neige, dont l'hiver allait couvrir les plaines de glace. Une mante en fourrure, étroitement fermée à la taille et garnie d'un capuchon, lui protégea le haut du corps.

Dans l'intervalle de leurs travaux, les hommes de l'équipage se confectionnerent aussi des vêtements capables de les abriter du froid. Ils firent en grande quantité de hautes bottes en peau de phoque, qui devaient leur permettre de traverser impunément les neiges pendant leurs voyages d'exploration. Ils travaillèrent ainsi tout le temps que dura cette navigation dans les passes.

André Vasling, très-adroit tireur, abattit plusieurs fois des oiseaux aquatiques, dont les bandes innombrables voltigeaient autour du navire. Une espèce d'eiderduks et des ptarmigans fournirent à l'équipage une chair excellente, qui le reposa des viandes salées.

Enfin le brick, après mille détours, arriva en vue du cap Brewster. Une chaloupe fut mise à la mer. Jean Cornbutte et Penellan gagnèrent la côte, qui était absolument déserte.

Aussitôt, le brick se dirigea sur l'île Liverpool, découverte, en 1821,

par le capitaine Scoresby, et l'équipage poussa des acclamations, en voyant les naturels accourir sur la plage. Les communications s'établirent aussitôt, grâce à quelques mots de leur langue que possédait Penellan et à quelques phrases usuelles qu'eux-mêmes avaient apprises des baleiniers qui fréquentaient ces parages.

Ces Groenlandais étaient petits et trapus; leur taille ne dépassait pas quatre pieds dix pouces; ils avaient le teint rougeâtre, la face ronde et le front bas; leurs cheveux, plats et noirs, retombaient sur leur dos; leurs dents étaient gâtées, et ils paraissaient affectés de cette sorte de lèpre particulière aux tribus ichthyophages.

En échange de morceaux de fer et de cuivre, dont ils sont extrêmement avides, ces pauvres gens apportaient des fourrures d'ours, des peaux de veaux marins, de chiens marins, de loups de mer et de tous ces animaux généralement compris sous le nom de phoques. Jean Cornbutte obtint à très-bas prix ces objets, qui allaient devenir pour lui d'une si grande utilité.

Le capitaine fit alors comprendre aux naturels qu'il était à la recherche d'un navire naufragé, et il leur demanda s'ils n'en avaient pas quelques nouvelles. L'un d'eux traca immédiatement sur la neige une sorte de navire et indiqua qu'un bâtiment de cette espèce avait été, il y a trois mois, emporté dans la direction du nord; il indiqua aussi que le dégel et la rupture des champs de glaces les avaient empêchés d'aller à sa découverte, et, en effet, leurs pirogues fort légères, qu'ils manoeuvrent à la pagaie, ne pouvaient tenir la mer dans ces conditions.

Ces nouvelles, quoique imparfaites, ramenerent l'espérance dans le cœur des matelots, et Jean Cornbutte n'eut pas de peine à les entraîner plus avant dans la mer polaire.

Avant de quitter l'île Liverpool, le capitaine fit emplette d'un attelage de six chiens esquimaux qui se furent bientôt acclimatés à bord. Le navire leva l'ancre le 10 août au matin, et, par une forte brise, il s'enfonça dans les passes du nord.

On était alors parvenu aux plus longs jours de l'année, c'est-à-dire que, sous ces latitudes élevées, le soleil, qui ne se couchait pas, atteignait le plus haut point des spirales qu'il décrivait au-dessus de l'horizon.

Cette absence totale de nuit n'était pourtant pas très-sensible, car la brume, la pluie et la neige entouraient parfois le navire de véritables ténèbres.

Jean Cornbutte, décidé à aller aussi avant que possible, commença à prendre ses mesures d'hygiène. L'entrepont fut parfaitement clos, et chaque matin seulement on prit soin d'en renouveler l'air par des courants. Les poêles furent installées, et les tuyaux disposés de façon à donner le plus de chaleur possible. On recommanda aux hommes de l'équipage de ne porter qu'une chemise de laine par-dessus leur chemise de coton, et de fermer hermétiquement leur casaque de peau. Du reste, les feux ne furent pas encore allumés, car il importait de réserver les provisions de bois et de charbon de terre pour les grands froids.

Les boissons chaudes, telles que le café et le thé, furent distribuées régulièrement aux matelots matin et soir, et comme il était utile de se nourrir de viandes, on fit la chasse aux canards et aux sarcelles, qui abondent dans ces parages.

Jean Cornbutte installa aussi, au sommet du grand mat, "un nid de corneilles," sorte de tonneau défoncé par un bout, dans lequel se tint constamment une vigie pour observer les plaines de glace.

Deux jours apres que le brick eut perdu de vue l'ile Liverpool, la temperature se refroidit subitement sous l'influence d'un vent sec. Quelques indices de l'hiver furent apercus. La Jeune-Hardie n'avait pas un moment a perdre, car bientot la route devait lui etre absolument fermee. Elle s'avanca donc a travers les passes que laissaient entre elles des plaines ayant jusqu'a trente pieds d'epaisseur.

Le 3 septembre au matin, la Jeune-Hardie parvint a la hauteur de la baie de Gael-Hamkes. La terre se trouvait alors a trente milles sous le vent. Ce fut la premiere fois que le brick s'arreta devant un banc de glace qui ne lui offrait aucun passage et qui mesurait au moins un mille de largeur. Il fallut donc employer les scies pour couper la glace. Penellan, Aupic, Gradlin et Turquette furent preposes a la manoeuvre de ces scies, qu'on avait installees en dehors du navire. Le trace des coupures fut fait de telle sorte que le courant put emporter les glacons detaches du banc. Tout l'equipage reuni mit pres de vingt heures a ce travail. Les hommes eprouaient une peine extreme a se maintenir sur la glace; souvent ils etaient forces de se mettre dans l'eau jusqu'a mi-corps, et leurs vetements de peau de phoque ne les preservaient que tres-imparfaitement de l'humidite.

D'ailleurs, sous ces latitudes elevees, tout travail excessif est bientot suivi d'une fatigue absolue, car la respiration manque promptement, et le plus robuste est force de s'arreter souvent.

Enfin la navigation redevint libre, et le brick fut remorque au dela du banc qui l'avait si longtemps retenu.

VI

LE TREMBLEMENT DE GLACES

Pendant quelques jours encore, la Jeune-Hardie luttait contre d'insurmontables obstacles. L'equipage eut presque toujours la scie a la main, et souvent meme on fut force d'employer la poudre pour faire sauter les enormes blocs de glaces qui coupaient le chemin.

Le 12 septembre, la mer n'offrit plus qu'une plaine solide, sans issue, sans passe, qui entourait le navire de tous cotes, de sorte qu'il ne pouvait ni avancer ni reculer. La temperature se maintenait, en moyenne, a seize degres au-dessous de zero. Le moment de l'hivernage etait donc venu, et la saison d'hiver arrivait avec ses souffrances et ses dangers.

La Jeune-Hardie se trouvait alors a peu pres par le vingt et unieme degre de longitude ouest et le soixante-seizieme degre de latitude nord, a l'entree de la baie de Gael-Hamkes.

Jean Cornbutte fit ses premiers preparatifs d'hivernage. Il s'occupa d'abord de trouver une crique dont la position mit son navire a l'abri des coups de vent et des grandes debacles. La terre, qui devait etre a une dizaine de milles dans l'ouest, pouvait seule lui offrir de surs abris, qu'il resolut d'aller reconnaitre.

Le 12 septembre, il se mit en marche, accompagne d'Andre Vasing, de Penellan et des deux matelots Gradlin et Turquette. Chacun portait des provisions pour deux jours, car il n'etait pas probable que leur excursion se prolongeat au dela, et ils s'etaient munis de peaux de buffle, sur lesquelles ils devaient se coucher.

La neige, qui avait tombe en grande abondance et dont la surface n'etait pas gelee, les retarda considerablement. Ils enfoncaient souvent jusqu'a

mi-corps, et ne pouvaient, d'ailleurs, s'avancer qu'avec une extrême prudence, s'ils ne voulaient pas tomber dans les crevasses. Penellan, qui marchait en tête, sondait soigneusement chaque dépression du sol avec son bâton ferre.

Vers les cinq heures du soir, la brume commença à s'épaissir, et la petite troupe dut s'arrêter. Penellan s'occupa de chercher un glaçon qui put les abriter du vent, et, après s'être un peu restaurés, tout en regrettant de ne pas avoir quelque chaude boisson, ils étendirent leur peau de buffle sur la neige, s'en envelopperent, se serrèrent les uns près des autres, et le sommeil l'emporta bientôt sur la fatigue.

Le lendemain matin, Jean Cornbutte et ses compagnons étaient ensevelis sous une couche de neige de plus d'un pied d'épaisseur. Heureusement leurs peaux, parfaitement imperméables, les avaient préservés, et cette neige avait même contribué à conserver leur propre chaleur, qu'elle empêchait de rayonner au dehors.

Jean Cornbutte donna aussitôt le signal du départ, et, vers midi, ses compagnons et lui aperçurent enfin la côte, qu'ils eurent d'abord quelque peine à distinguer. De hauts blocs de glaces, tailles perpendiculairement, se dressaient sur le rivage; leurs sommets variés, de toutes formes et de toutes tailles, reproduisaient en grand les phénomènes de la cristallisation. Des myriades d'oiseaux aquatiques s'envolèrent à l'approche des marins, et les phoques, qui étaient étendus paresseusement sur la glace, plongèrent avec précipitation.

"Ma foi! dit Penellan, nous ne manquerons ni de fourrures ni de gibier!

--Ces animaux-là, répondit Jean Cornbutte, ont tout l'air d'avoir reçu déjà la visite des hommes, car, dans des parages entièrement inhabités, ils ne seraient pas si sauvages.

--Il n'y a que des Groenlandais qui fréquentent ces terres, répliqua André Vasling.

--Je ne vois cependant aucune trace de leur passage, ni le moindre campement, ni la moindre hutte! répondit Penellan, en gravissant un pic élevé.--Où! capitaine, s'écria-t-il, venez donc! J'aperçois une pointe de terre qui nous préservera joliment des vents du nord-est.

--Par ici, mes enfants!" dit Jean Cornbutte.

Ses compagnons le suivirent, et tous rejoignirent bientôt Penellan. Le marin avait dit vrai. Une pointe de terre assez élevée s'avancait comme un promontoire, et, en se recourbant vers la côte, elle formait une petite baie d'un mille de profondeur au plus. Quelques glaces mouvantes, brisées par cette pointe, flottaient au milieu, et la mer, abritée contre les vents les plus froids, ne se trouvait pas encore entièrement prise.

Ce lieu d'hivernage était excellent. Restait à y conduire le navire. Or, Jean Cornbutte remarqua que la plaine de glace avoisinante était d'une grande épaisseur, et il paraissait fort difficile, des lors, de creuser un canal pour conduire le brick à sa destination. Il fallait donc chercher quelque autre crique, mais ce fut en vain que Jean Cornbutte s'avança vers le nord. La côte restait droite et abrupte sur une grande longueur, et, au delà de la pointe, elle se trouvait directement exposée aux coups de vent de l'est. Cette circonstance déconcerta le capitaine, d'autant plus qu'André Vasling fit valoir combien la situation était mauvaise en s'appuyant sur des raisons péremptoires. Penellan eut beaucoup de peine à se prouver à lui-même que, dans cette conjoncture, tout fut pour le mieux.

Le brick n'avait donc plus que la chance de trouver un lieu d'hivernage

sur la partie meridionale de la cote. C'etait revenir sur ses pas, mais il n'y avait pas a hesiter. La petite troupe reprit donc le chemin du navire, et marcha rapidement, car les vivres commençaient a manquer. Jean Cornbutte chercha, tout le long de la route, quelque passe qui fut praticable, ou au moins quelque fissure qui permit de creuser un canal a travers la plaine de glace, mais en vain.

Vers le soir, les marins arriverent pres du glaçon ou ils avaient campe pendant l'autre nuit. La journee s'etait passee sans neige, et ils purent encore reconnaitre l'empreinte de leurs corps sur la glace. Tout etait donc dispose pour leur coucher, et ils s'etendirent sur leur peau de buffle.

Penellan, tres-contrarie de l'insucces de son exploration, dormait assez mal, quand, dans un moment d'insomnie, son attention fut attiree par un roulement sourd. Il preta attentivement l'oreille a ce bruit, et ce roulement lui parut tellement etrange, qu'il poussa du coude Jean Cornbutte.

"Qu'est-ce que c'est? demanda celui-ci, qui, suivant l'habitude du marin, eut l'intelligence aussi rapidement eveillee que le corps.

--Ecoutez, capitaine!" repondit Penellan.

Le bruit augmentait avec une violence sensible.

"Ce ne peut etre le tonnerre sous une latitude si elevee! dit Jean Cornbutte en se levant.

--Je crois que nous avons plutot affaire a une bande d'ours blancs! repondit Penellan.

--Diable! nous n'en avons pas encore apercu, cependant.

--Un peu plus tot, un peu plus tard, repondit Penellan, nous devons nous attendre a leur visite. Commencons donc par les bien recevoir."

Penellan, arme d'un fusil, gravit lestement le bloc qui les abritait. L'obscurite etant fort epaisse et le temps couvert, il ne put rien decouvrir; mais un incident nouveau lui prouva bientot que la cause de ce bruit ne venait pas des environs. Jean Cornbutte le rejoignit, et ils remarquerent avec effroi que ce roulement, dont l'intensite reveilla leurs compagnons, se produisait sous leurs pieds.

Un peril d'une nouvelle sorte venait les menacer. A ce bruit, qui ressembla bientot aux eclats du tonnerre, se joignit un mouvement d'ondulation tres-prononce du champ de glaces. Plusieurs matelots perdirent l'equilibre et tomberent.

"Attention! cria Penellan.

--Oui! lui repondit-on.

--Turquiette! Gradlin! Ou etes-vous?

--Me voici! repondit Turquiette, secouant la neige dont il etait couvert.

--Par ici, Vasling, cria Jean Cornbutte au second. Et Gradlin?

--Present, capitaine!... Mais nous sommes perdus! s'ecria Gradlin avec effroi.

--Eh non! fit Penellan. Nous sommes peut-etre sauves!"

A peine achevait-il ces mots, qu'un craquement effroyable se fit entendre. La plaine de glace se brisa tout entière, et les matelots durent se cramponner au bloc qui oscillait auprès d'eux. En dépit des paroles du timonier, ils se trouvaient dans une position excessivement périlleuse, car un tremblement venait de se produire. Les glaçons venaient "de lever l'ancre", suivant l'expression des marins. Ce mouvement dura près de deux minutes, et il était à craindre qu'une crevasse ne s'ouvrit sous les pieds même des malheureux matelots! Aussi attendirent-ils le jour au milieu de trances continuelles, car ils ne pouvaient, sous peine de périr, se hasarder à faire un pas, et ils demeurèrent étendus tout de leur long pour éviter d'être engloutis.

Aux premières lueurs du jour, un tableau tout différent s'offrit à leurs yeux. La vaste plaine, unie la veille, se trouvait disjointe en mille endroits, et les flots, soulevés par quelque commotion sous-marine, avaient brisé la couche épaisse qui les recouvrait.

La pensée de son brick se présenta à l'esprit de Jean Cornbutte.

"Mon pauvre navire! s'écria-t-il. Il doit être perdu!"

Le plus sombre désespoir commença à se peindre sur la figure de ses compagnons. La perte du navire entraînait inévitablement leur mort prochaine.

"Courage! mes amis, reprit Penellan. Songez donc que le tremblement de cette nuit, nous a ouvert un chemin à travers les glaces, qui permettra de conduire notre brick à la baie d'hivernage! Eh! tenez, je ne me trompe pas! _la Jeune-Hardie_, la voilà, plus rapprochée de nous d'un mille!"

Tous se précipitèrent en avant, et si imprudemment, que Turquette glissa dans une fissure et eut infailliblement péri, si Jean Cornbutte ne l'eût rattrapé par son capuchon. Il en fut quitte pour un bain un peu froid.

Effectivement, le brick flottait à deux milles au vent. Après des peines infinies, la petite troupe l'atteignit. Le brick était en bon état; mais son gouvernail, que l'on avait négligé d'enlever, avait été brisé par les glaces.

VII

LES INSTALLATIONS DE L'HIVERNAGE

Penellan avait encore une fois raison: tout était pour le mieux, et ce tremblement de glaces avait ouvert au navire une route praticable jusqu'à la baie. Les marins n'eurent plus qu'à disposer habilement des courants pour y diriger les glaçons de manière à se frayer une route.

Le 19 septembre, le brick fut enfin établi, à deux encablures de terre, dans sa baie d'hivernage, et solidement ancre sur un bon fond. Des le jour suivant, la glace s'était déjà formée autour de sa coque; bientôt elle devint assez forte pour supporter le poids d'un homme, et la communication put s'établir directement avec la terre.

Suivant l'habitude des navigateurs arctiques, le greement resta tel qu'il était; les voiles furent soigneusement repliées sur les vergues et garnies de leur étui, et le nid de corneilles demeura en place, autant pour permettre d'observer au loin que pour attirer l'attention sur le navire.

Deja le soleil s'elevait a peine au-dessus de l'horizon. Depuis le solstice de juin, les spirales qu'il avait decrites s'etaient de plus en plus abaissees, et bientot il devait disparaitre tout a fait.

L'equipage se hata de faire ses preparatifs. Penellan en fut le grand ordonnateur. La glace se fut bientot epaissie autour du navire, et il etait a craindre que sa pression ne fut dangereuse; mais Penellan attendit que, par suite du va-et-vient des glacons flottants et de leur adherence, elle eut atteint une vingtaine de pieds d'epaisseur; il la fit alors tailler en biseau autour de la coque, si bien qu'elle se rejoignit sous le navire, dont elle prit la forme; enclave dans un lit, le brick n'eut plus a craindre des lors la pression des glaces, qui ne pouvaient faire aucun mouvement.

Les marins eleverent ensuite le long des preceintes, et jusqu'a la hauteur des bastingages, une muraille de neige de cinq a six pieds d'epaisseur, qui ne tarda pas a se durcir comme un roc. Cette enveloppe ne permettait pas a la chaleur interieure de rayonner au dehors. Une tente en toile, recouverte de peaux et hermetiquement fermee, fut tendue sur toute la longueur du pont et forma une espece de promenoir pour l'equipage.

On construisit egalement a terre un magasin de neige, dans lequel on entassa les objets qui embarrassaient le navire. Les cloisons des cabines furent demontees, de maniere a ne plus former qu'une vaste chambre a l'avant comme a l'arriere. Cette piece unique etait, d'ailleurs, plus facile a rechauffer, car la glace et l'humidite trouvaient moins de coins pour s'y blottir. Il fut egalement plus aise de l'aerer convenablement, au moyen de manches en toile qui s'ouvraient au dehors.

Chacun deploya une extreme activite dans ces divers preparatifs, et, vers le 25 septembre, ils furent entierement termines. Andre Vasling ne s'etait pas montre le moins habile a ces divers aménagements. Il deploya surtout un empressement trop grand a s'occuper de la jeune fille, et si celle-ci, toute a la pensee de son pauvre Louis, ne s'en apercut pas, Jean Cornbutte comprit bientot ce qui en etait. Il en causa avec Penellan; il se rappela plusieurs circonstances qui l'eclairerent tout a fait sur les intentions de son second: Andre Vasling aimait Marie et comptait la demander a son oncle, des qu'il ne serait plus permis de douter de la mort des naufrages; on s'en retournerait alors a Dunkerque, et Andre Vasling s'accommoderait tres-bien d'epouser une fille jolie et riche, qui serait alors l'unique heritiere de Jean Cornbutte.

Seulement, dans son impatience, Andre Vasling manqua souvent d'habilete; il avait plusieurs fois declare inutiles les recherches entreprises pour retrouver les naufrages, et souvent un indice nouveau venait lui donner un dementi, que Penellan prenait du plaisir a faire ressortir. Aussi le second detestait-il cordialement le timonier, qui le lui rendait avec du retour. Ce dernier ne craignait qu'une chose, c'etait qu'Andre Vasling ne parvint a jeter quelque germe de dissension dans l'equipage, et il engagea Jean Cornbutte a ne lui repondre qu'evasivement a la premiere occasion.

Lorsque les preparatifs d'hivernage furent termines, le capitaine prit diverses mesures propres a conserver la sante de son equipage. Tous les matins, les hommes eurent ordre d'aerer les logements et d'essuyer soigneusement les parois interieures, pour les debarrasser de l'humidite de la nuit. Ils recurent, matin et soir, du the ou du cafe brulant, ce qui est un des meilleurs cordiaux a employer contre le froid; puis ils furent divises en quarts de chasseurs, qui devaient, autant que possible, procurer chaque jour une nourriture fraiche a l'ordinaire du bord.

Chacun dut prendre aussi, tous les jours, un exercice salutaire, et ne pas s'exposer sans mouvement a la temperature, car, par des froids de trente degres au-dessous de zero, il pouvait arriver que quelque partie du corps se gelat subitement. Il fallait, dans ce cas, avoir recours aux frictions de neige, qui seules pouvaient sauver la partie malade.

Penellan recommanda fortement aussi l'usage des ablutions froides, chaque matin. Il fallait un certain courage pour se plonger les mains et la figure dans la neige, que l'on faisait degeler a l'interieur. Mais Penellan donna bravement l'exemple, et Marie ne fut pas la derniere a l'imiter.

Jean Cornbutte n'oublia pas non plus les lectures et les prieres, car il s'agissait de ne pas laisser dans le coeur place au desespoir ou a l'ennui. Rien n'est plus dangereux dans ces latitudes desolees.

Le ciel, toujours sombre, remplissait l'ame de tristesse. Une neige epaisse, fouetee par des vents violents, ajoutait a l'horreur accoutumee. Le soleil allait disparaitre bientot. Si les nuages n'eussent pas ete amoncelés sur la tete des navigateurs, ils auraient pu jouir de la lumiere de la lune, qui allait devenir veritablement leur soleil pendant cette longue nuit des poles; mais, avec ces vents d'ouest, la neige ne cessa pas de tomber. Chaque matin, il fallait debayer les abords du navire et tailler de nouveau dans la glace un escalier qui permit de descendre sur la plaine. On y reussissait facilement avec les couteaux a neige; une fois les marches decoupees, on jetait un peu d'eau a leur surface, et elles se durcissaient immediatement.

Penellan fit aussi creuser un trou dans la glace, non loin du navire. Tous les jours on brisait la nouvelle croute qui se formait a sa partie superieure, et l'eau que l'on y puisait a une certaine profondeur etait moins froide qu'a la surface.

Tous ces preparatifs durerent environ trois semaines. Il fut alors question de pousser les recherches plus avant. Le navire etait emprisonne pour six ou sept mois, et le prochain degel pouvait seul lui ouvrir une nouvelle route a travers les glaces. Il fallait donc profiter de cette immobilite forcee pour diriger des explorations dans le nord.

VIII

PLAN D'EXPLORATIONS

Le 9 octobre, Jean Cornbutte tint conseil pour dresser le plan de ses operations, et, afin que la solidarite augmentat le zele et le courage de chacun, il y admit tout l'equipage. La carte en main, il exposa nettement la situation presente.

La cote orientale du Groenland s'avance perpendiculairement vers le nord. Les decouvertes des navigateurs ont donne la limite exacte de ces parages. Dans cet espace de cinq cents lieues, qui separe le Groenland du Spitzberg, aucune terre n'avait ete encore reconnue. Une seule ile, l'ile Shannon, se trouvait a une centaine de milles dans le nord de la baie de Gael-Hamkes, ou la Jeune-Hardie allait hiverner.

Si donc le navire norvegien, suivant toutes les probabilites, avait ete entraine dans cette direction, en supposant qu'il n'eut pu atteindre l'ile Shannon, c'etait la que Louis Cornbutte et les naufrages avaient du chercher asile pour l'hiver.

Cet avis prevalut, malgre l'opposition d'Andre Vasling, et il fut decide que l'on dirigerait les explorations du cote de l'ile Shannon.

Les dispositions furent immediatement commencees. On s'etait procure, sur la cote de Norvege, un traineau fait a la maniere des Esquimaux, construit en planches recourbees a l'avant et a l'arriere, et qui fut propre a glisser sur la neige et sur la glace. Il avait douze pieds de long sur quatre de large, et pouvait, en consequence, porter des provisions pour plusieurs semaines au besoin. Fidele Misonne l'eut bientot mis en etat, et il y travailla dans le magasin de neige, ou ses outils avaient ete transportes. Pour la premiere fois, on etablit un poele a charbon dans ce magasin, car tout travail y eut ete impossible sans cela. Le tuyau du poele sortait par un des murs lateraux, au moyen d'un trou perce dans la neige; mais il resultait un grave inconvenient de cette disposition, car la chaleur du tuyau faisait fondre peu a peu la neige a l'endroit ou il etait en contact avec elle, et l'ouverture s'agrandissait sensiblement. Jean Cornbutte imagina d'entourer cette portion du tuyau d'une toile metallique, dont la propriete est d'empecher la chaleur de passer. Ce qui reussit completement.

Pendant que Misonne travaillait au traineau, Penellan, aide de Marie, preparait les vetements de rechange pour la route. Les bottes de peau de phoque etaient heureusement en grand nombre. Jean Cornbutte et Andre Vasling s'occupereent des provisions; ils choisirent un petit baril d'esprit-de-vin, destine a chauffer un rechaud portatif; des reserves de the et de cafe furent prises en quantite suffisante; une petite caisse de biscuits, deux cents livres de pemmican et quelques gourdes d'eau-de-vie completerent la partie alimentaire. La chasse devait fournir chaque jour des provisions fraiches. Une certaine quantite de poudre fut divisee dans plusieurs sacs. La boussole, le sextant et la longue-vue furent mis a l'abri de tout choc.

Le 11 octobre, le soleil ne reparut pas au-dessus de l'horizon. On fut oblige d'avoir une lampe continuellement allumee dans le logement de l'equipage. Il n'y avait pas de temps a perdre, il fallait commencer les explorations, et voici pourquoi:

Au mois de janvier, le froid deviendrait tel qu'il ne serait plus possible de mettre le pied dehors, sans peril pour la vie. Pendant deux mois au moins, l'equipage serait condamne au casernement le plus complet; puis le degel commencerait ensuite et se prolongerait jusqu'a l'epoque ou le navire devrait quitter les glaces. Ce degel empecherait forcement toute exploration. D'un autre cote, si Louis Cornbutte et ses compagnons existaient encore, il n'etait pas probable qu'ils pussent resister aux rigueurs d'un hiver arctique. Il fallait donc les sauver auparavant, ou tout espoir serait perdu.

Andre Vasling savait tout cela mieux que personne. Aussi resolut-il d'apporter de nombreux obstacles a cette expedition.

Les preparatifs du voyage furent acheves vers le 20 octobre. Il s'agit alors de choisir les hommes qui en feraient partie. La jeune fille ne devait pas quitter la garde de Jean Cornbutte ou de Penellan. Or, ni l'un ni l'autre ne pouvaient manquer a la caravane.

La question fut donc de savoir si Marie pourrait supporter les fatigues d'un pareil voyage. Jusqu'ici elle avait passe par de rudes epreuves, sans trop en souffrir, car c'etait une fille de marin, habituee des son enfance aux fatigues de la mer, et vraiment Penellan ne s'effrayait pas de la voir, au milieu de ces climats affreux, luttant contre les dangers des mers polaires.

On decida donc, apres de longues discussions, que la jeune fille accompagnerait l'expedition, et qu'il lui serait, au besoin, reserve une place dans la traineau, sur lequel on construisit une petite butte en

bois, hermetiquement fermée. Quant à Marie, elle fut au comble de ses vœux, car il lui repugnait d'être éloignée de ses deux protecteurs.

L'expédition fut donc ainsi formée: Marie, Jean Cornbutte, Penellan, André Vasling, Aupic et Fidéle Misonne. Alain Turquette demeura spécialement chargé de la garde du brick, sur lequel restaient Gervique et Gradlin. De nouvelles provisions de toutes sortes furent emportées, car Jean Cornbutte, afin de pousser l'exploration aussi loin que possible, avait résolu de faire des dépôts le long de sa route, tous les sept ou huit jours de marche. Dès que le traîneau fut prêt, on le chargea immédiatement, et il fut recouvert d'une tente de peaux de buffle. Le tout formait un poids d'environ sept cents livres, qu'un attelage de cinq chiens pouvait aisément trainer sur la glace.

Le 22 octobre, suivant les prévisions du capitaine, un changement soudain se manifesta dans la température. Le ciel s'éclaircit, les étoiles jetèrent un éclat extrêmement vif, et la lune brilla au-dessus de l'horizon pour ne plus le quitter pendant une quinzaine de jours. Le thermomètre était descendu à vingt-cinq degrés au-dessous de zéro.

Le départ fut fixé au lendemain.

IX

LA MAISON DE NEIGE

Le 23 octobre, à onze heures du matin, par une belle lune, la caravane se mit en marche. Les précautions étaient prises, cette fois, de façon que le voyage put se prolonger longtemps, s'il le fallait. Jean Cornbutte suivit la côte, en remontant vers le nord. Les pas des marcheurs ne laissaient aucune trace sur cette glace résistante. Aussi Jean Cornbutte fut-il obligé de se guider au moyen de points de repère qu'il choisit au loin; tantôt il marchait sur une colline toute hérissée de pics, tantôt sur un énorme glaçon que la pression avait soulevé au-dessus de la plaine.

À la première halte, après une quinzaine de milles, Penellan fit les préparatifs d'un campement. La tente fut adossée à un bloc de glaces. Marie n'avait pas trop souffert de ce froid rigoureux, car, par bonheur, la brise s'étant calmée, il était beaucoup plus supportable; mais, plusieurs fois, la jeune fille avait dû descendre de son traîneau pour empêcher que l'engourdissement n'arrêtât chez elle la circulation du sang. D'ailleurs, sa petite hutte, tapissée de peau par les soins de Penellan, offrait tout le confortable possible.

Quand la nuit, ou plutôt quand le moment du repos arriva, cette petite hutte fut transportée sous la tente, où elle servit de chambre à coucher à la jeune fille. Le repas du soir se composa de viande fraîche, de pemmican et de thé chaud. Jean Cornbutte, pour prévenir les funestes effets du scorbut, fit distribuer à tout son monde quelques gouttes de jus de citron. Puis, tous s'endormirent à la garde de Dieu.

Après huit heures de sommeil, chacun reprit son poste de marche. Un déjeuner substantiel fut fourni aux hommes et aux chiens, puis on partit. La glace, excessivement unie, permettait à ces animaux d'enlever le traîneau avec une grande facilité. Les hommes, quelquefois, avaient de la peine à le suivre.

Mais un mal dont plusieurs marins eurent bientôt à souffrir, ce fut l'éblouissement. Des ophthalmies se déclarèrent chez Aupic et Misonne. La lumière de la lune, frappant sur ces immenses plaines blanches,

brulait la vue et causait aux yeux une cuisson insupportable.

Il se produisait aussi un effet de refraction excessivement curieux. En marchant, au moment où l'on croyait mettre le pied sur un monticule, on tombait plus bas, ce qui occasionnait souvent des chutes, heureusement sans gravité, et que Penellan tournait en plaisanteries. Néanmoins, il recommanda de ne jamais faire un pas sans sonder le sol avec le bâton ferreux dont chacun était muni.

Vers le 1^{er} novembre, dix jours après le départ, la caravane se trouvait à une cinquantaine de lieues dans le nord. La fatigue devenait extrême pour tout le monde. Jean Cornbutte éprouvait des éblouissements terribles, et sa vue s'altérait sensiblement. Aupic et Fidéle Misonne ne marchaient plus qu'en tâtonnant, car leurs yeux, bordés de rouge, semblaient brûlés par la réflexion blanche. Marie avait été préservée de ces accidents par suite de son séjour dans la hutte, qu'elle habitait le plus possible. Penellan, soutenu par un indomptable courage, résistait à toutes ces fatigues. Celui qui, au surplus, se portait le mieux et sur lequel ces douleurs, ce froid, cet éblouissement ne semblaient avoir aucune prise, c'était André Vasling. Son corps de fer était fait à toutes ces fatigues; il voyait alors avec plaisir le découragement gagner les plus robustes, et il prévoyait déjà le moment prochain où il faudrait revenir en arrière.

Or, le 1^{er} novembre, par suite des fatigues, il devint indispensable de s'arrêter pendant un jour ou deux.

Dès que le lieu du campement fut choisi, on procéda à son installation. On résolut de construire une maison de neige, que l'on appuierait contre une des roches du promontoire. Fidéle Misonne en traça immédiatement les fondements, qui mesuraient quinze pieds de long sur cinq de large. Penellan, Aupic, Misonne, à l'aide de leurs couteaux, découpèrent de vastes blocs de glace qu'ils apportèrent au lieu désigné, et ils les dressèrent, comme des maçons eussent fait de murailles en pierre. Bientôt la paroi du fond fut élevée à cinq pieds de hauteur avec une épaisseur à peu près égale, car les matériaux ne manquaient pas, et il importait que l'ouvrage fut assez solide pour durer quelques jours. Les quatre murailles furent terminées en huit heures à peu près; une porte avait été ménagée du côté du sud, et la toile de la tente, qui fut posée sur ces quatre murailles, retomba du côté de la porte, qu'elle masqua. Il ne s'agissait plus que de recouvrir le tout de larges blocs, destinés à former le toit de cette construction éphémère.

Après trois heures d'un travail pénible, la maison fut achevée, et chacun s'y retira, en proie à la fatigue et au découragement. Jean Cornbutte souffrait au point de ne pouvoir faire un seul pas, et André Vasling exploita si bien sa douleur qu'il lui arracha la promesse de ne pas porter ses recherches plus avant dans ces affreuses solitudes.

Penellan ne savait plus à quel saint se vouer. Il trouvait indigne et lâche d'abandonner ses compagnons sur des présomptions sans portée. Aussi cherchait-il à les détruire, mais ce fut en vain.

Cependant, quoique le retour eût été décidé, le repos était devenu si nécessaire que, pendant trois jours, on ne fit aucun préparatif de départ.

Le 4 novembre, Jean Cornbutte commença à faire enterrer sur un point de la côte les provisions qui ne lui étaient pas nécessaires. Une marque indiqua le dépôt, pour le cas improbable ou de nouvelles explorations l'entraîneraient de ce côté. Tous les quatre jours de marche, il avait laissé de semblables dépôts le long de sa route,--ce qui lui assurait des vivres pour le retour, sans qu'il eût la peine de les transporter sur son traîneau.

Le depart fut fixe a dix Heures du matin, le 5 novembre. La tristesse la plus profonde s'etait emparee de la petite troupe. Marie avait peine a retenir ses larmes, en voyant son oncle tout decourage. Tant de souffrances inutiles! tant de travaux perdus! Penellan, lui, devenait d'une humeur massacrate; il donnait tout le monde au diable et ne cessait, a chaque occasion, de se facher contre la faiblesse et la lachete de ses compagnons, plus timides et plus fatigues, disait-il, que Marie, laquelle aurait ete au bout du monde sans se plaindre.

Andre Vasling ne pouvait pas dissimuler le plaisir que lui causait cette determination. Il se montra plus empressé que jamais pres de la jeune fille, a laquelle il fit meme esperer que de nouvelles recherches seraient entreprises apres l'hiver, sachant bien qu'elles seraient alors trop tardives!

X

ENTERRES VIVANTS

La veille du depart, au moment du souper, Penellan etait occupe a briser des caisses vides pour en fourrer les debris dans le poele, quand il fut suffoque tout a coup par une fumee epaisse. Au meme moment, la maison de neige fut comme ebranlee par un tremblement de terre. Chacun poussa un cri de terreur, et Penellan se precipita au dehors.

Il faisait une obscurite complete. Une tempete effroyable, car ce n'etait pas un degel, eclatait dans ces parages. Des tourbillons de neige s'abattaient avec une violence extreme, et le froid etait tellement excessif que le timonier sentit ses mains se geler rapidement. Il fut oblige de rentrer, apres s'etre vivement frotte avec de la neige.

"Voici la tempete, dit-il. Fasse le Ciel que notre maison resiste, car si l'ouragan la detruisait, nous serions perdus!"

En meme temps que les rafales se dechainaient dans l'air, un bruit effroyable se produisait sous le sol glace; les glacons, brises a la pointe du promontoire, se heurtaient avec fracas et se precipitaient les uns sur les autres; le vent soufflait avec une telle force, qu'il semblait parfois que la maison entiere se deplacait; des lueurs phosphorescentes, inexplicables sous ces latitudes, couraient a travers le tourbillon des neiges.

"Marie, Marie! s'ecria Penellan, en saisissant les mains de la jeune fille.

--Nous voila mal pris! dit Fidele Misonne.

--Et je ne sais si nous en rechapperons! repliqua Aupic.

--Quittons cette maison de neige! dit Andre Vasling.

--C'est impossible! repondit Penellan. Le froid est epouvantable au dehors, tandis que nous pourrions peut-etre le braver en demeurant ici!

--Donnez-moi le thermometre," dit Andre Vasling.

Aupic lui passa l'instrument, qui marquait dix degres au-dessous de zero, a l'interieur, bien que le feu fut allume. Andre Vasling souleva la toile qui retombait devant l'ouverture et le glissa au dehors avec precipitation, car il eut ete meurtri par des eclats de glace que le vent soulevait et qui se projetaient en une veritable grele.

"Eh bien, monsieur Vasling, dit Penellan, voulez-vous encore sortir?... Vous voyez bien que c'est ici que nous sommes le plus en surete!

--Oui, ajouta Jean Cornbutte, et nous devons employer tous nos efforts a consolider interieurement cette maison.

--Mais il est un danger, plus terrible encore, qui nous menace! dit Andre Vasling.

--Lequel? demanda Jean Cornbutte.

--C'est que le vent brise la glace sur laquelle nous reposons, comme il a brise les glacons du promontoire, et que nous soyons entraines ou submerges!

--Cela me parait difficile, repondit Penellan, car il gele de maniere a glacer toutes les surfaces liquides!... Voyons quelle est la temperature."

Il souleva la toile de maniere a ne passer que le bras, et eut quelque peine a retrouver le thermometre, au milieu de la neige; mais enfin il parvint a le saisir, et, l'approchant de la lampe, il dit:

"Trente-deux degres au-dessous de zero! C'est le plus grand froid que nous ayons eprouve jusqu'ici!

--Encore dix degres, ajouta Andre Vasling, et le mercure gellera!"

Un morne silence suivit cette reflexion.

Vers huit heures du matin, Penellan essaya une seconde fois de sortir, pour juger de la situation. Il fallait, d'ailleurs, donner une issue a la fume, que le vent avait plusieurs fois repoussee dans l'interieur de la hutte. Le marin ferma tres-hermetiquement ses vetements, assura son capuchon sur sa tete au moyen d'un mouchoir, et souleva la toile.

L'ouverture etait entierement obstruee par une neige resistente. Penellan prit son baton ferre et parvint a l'enfoncer dans cette masse compacte; mais la terreur glaça son sang, quand il sentit que l'extremite de son baton n'etait pas libre et s'arretait sur un corps dur!

"Cornbutte! dit-il au capitaine, qui s'etait approche de lui, nous sommes enterres sous cette neige!

--Que dis-tu? s'ecria Jean Cornbutte.

--Je dis que la neige s'est amoncelee et glacee autour de nous et sur nous, que nous sommes ensevelis vivants!

--Essayons de repousser cette masse de neige," repondit le capitaine.

Les deux amis s'arcbuterent contre l'obstacle qui obstruait la porte, mais il ne purent le deplacer. La neige formait un glacon qui avait plus de cinq pieds d'epaisseur et ne faisait qu'un avec la maison.

Jean Cornbutte ne put retenir un cri, qui reveilla Misonne et Andre Vasling. Un juron eclata entre les dents de ce dernier, dont les traits se contracterent.

En ce moment, une fume plus epaisse que jamais reflua a l'interieur, car elle ne pouvait trouver aucune issue.

"Malediction! s'ecria Misonne. Le tuyau du poele est bouche par la

glace!"

Penellan reprit son baton et demonta le poele, apres avoir jete de la neige sur les tisons pour les eteindre, ce qui produisit une fumee telle, que l'on pouvait a peine apercevoir la lueur de la lampe; puis il essaya, avec son baton, de debarrasser l'orifice, mais il ne rencontra partout qu'un roc de glace!

Il ne fallait plus attendre qu'une fin affreuse, precedee d'une agonie terrible! La fumee, s'introduisant dans la gorge des malheureux, y causait une douleur insoutenable, et l'air meme ne devait pas tarder a leur manquer!

Marie se leva alors, et sa presence, qui desesperait Jean Cornbutte, rendit quelque courage a Penellan. Le timonier se dit que cette pauvre enfant ne pouvait etre destinee a une mort aussi horrible!

"Eh bien! dit la jeune fille, vous avez donc fait trop de feu? La chambre est pleine de fumee!

--Oui ... oui ... repondit le timonier en balbutiant.

--On le voit bien, reprit Marie, car il ne fait pas froid, et il y a longtemps meme que nous n'avons eprouve autant de chaleur!"

Personne n'osa lui apprendre la verite.

"Voyons, Marie, dit Penellan, en brusquant les choses, aide-nous a preparer le dejeuner. Il fait trop froid pour sortir. Voici le rechaud, voici l'esprit-de-vin, voici le cafe.--Allons, vous autres, un peu de pemmican d'abord, puisque ce maudit temps nous empeche de chasser!"

Ces paroles ranimerent ses compagnons.

"Mangeons d'abord, ajouta Penellan, et nous verrons ensuite a sortir d'ici!"

Penellan joignit l'exemple au conseil et devora sa portion. Ses compagnons l'imiterent et burent ensuite une tasse de cafe brulant, ce qui leur remit un peu de courage au coeur; puis, Jean Cornbutte decida, avec une grande energie, que l'on allait tenter immediatement les moyens de sauvetage.

Ce fut alors qu'Andre Vasing fit cette reflexion:

"Si la tempete dure encore, ce qui est probable, il faut que nous soyons ensevelis a dix pieds sous la glace, car on n'entend plus aucun bruit au dehors!"

Penellan regarda Marie, qui comprit la verite, mais ne trembla pas.

Penellan fit d'abord rougir a la flamme de l'esprit-de-vin le bout de son baton ferre, qu'il introduisit successivement dans les quatre murailles de glace, mais il ne trouva d'issue dans aucune. Jean Cornbutte resolut alors de creuser une ouverture dans la porte meme. La glace etait tellement dure que les coutelas l'entamaient difficilement. Les morceaux que l'on parvenait a extraire encombrerent bientot la hutte. Au bout de deux heures de ce travail penible, la galerie creusee n'avait pas trois pieds de profondeur.

Il fallut donc imaginer un moyen plus rapide et qui fut moins susceptible d'ebrouer la maison, car plus on avançait, plus la glace, devenant dure, necessitait de violents efforts pour etre entamee. Penellan eut l'idee de se servir du rechaud a esprit-de-vin pour fondre la glace dans la direction voulue. C'etait un moyen hasardeux, car si

l'emprisonnement venait a se prolonger, cet esprit-de-vin, dont les marins n'avaient qu'une petite quantite, leur ferait defaut au moment de preparer le repas. Neanmoins, ce projet obtint l'assentiment de tous, et il fut mis a execution. On creusa prealablement un trou de trois pieds de profondeur sur un pied de diametre pour recueillir l'eau qui proviendrait de la fonte de la glace, et l'on n'eut pas a se repentir de cette precaution, car l'eau suinta bientot sous l'action du feu, que Penellan promenait a travers la masse de neige.

L'ouverture se creusa peu a peu, mais on ne pouvait continuer longtemps un tel genre de travail, car l'eau, se repandant sur les vetements, les percait de part en part. Penellan fut oblige de cesser au bout d'un quart d'heure et de retirer le rechaud pour se secher lui-meme. Misonne ne tarda pas a prendre sa place, et il n'y mit pas moins de courage.

Au bout de deux heures de travail, bien que la galerie eut deja cinq pieds de profondeur, le baton ferre ne put encore trouver d'issue au dehors.

"Il n'est pas possible, dit Jean Cornbutte, que la neige soit tombee avec une telle abondance! Il faut qu'elle ait ete amoncellee par le vent sur ce point. Peut-etre aurions-nous du songer a nous echapper par un autre endroit?"

--Je ne sais, repondit Penellan; mais, ne fut-ce que pour ne pas decourager nos compagnons, nous devons continuer a percer le mur dans le meme sens. Il est impossible que nous ne trouvions pas une issue!

--L'esprit-de-vin ne manquera-t-il pas? demanda le capitaine.

--J'espere que non, repondit Penellan, mais a la condition, cependant, que nous nous privions de cafe ou de boissons chaudes! D'ailleurs, ce n'est pas la ce qui m'inquiete le plus.

--Qu'est-ce donc, Penellan? demanda Jean Cornbutte.

--C'est que notre lampe va s'eteindre, faute d'huile, et que nous arrivons a la fin de nos vivres!--Enfin! a la grace de Dieu!"

Puis, Penellan alla remplacer Andre Vasling, qui travaillait avec energie a la delivrance commune.

"Monsieur Vasling, lui dit-il, je vais prendre votre place, mais veuillez bien, je vous en prie, a toute menace d'eboulement, pour que nous ayons le temps de la parer!"

Le moment du repos etait arrive, et, lorsque Penellan eut encore creuse la galerie d'un pied, il revint se coucher pres de ses compagnons.

XI

UN NUAGE DE FUMEE

Le lendemain, quand les marins se reveillerent, une obscurite complete les enveloppait. La lampe s'etait eteinte. Jean Cornbutte reveilla Penellan pour lui demander le briquet, que celui-ci lui passa. Penellan se leva pour allumer le rechaud; mais, en se levant, sa tete heurta contre le plafond de glace. Il fut epouvante, car, la veille, il pouvait encore se tenir debout. Le rechaud, allume, a la lueur indecise de l'esprit-de-vin, il s'apercut que le plafond avait baisse d'un pied.

Penellan se remit au travail avec rage.

En ce moment, la jeune fille, aux lueurs que projetait le rechaud sur la figure du timonier, comprit que le desespoir et la volonte luttaien sur sa rude physionomie Elle vint a lui, lui prit les mains, les serra avec tendresse. Penellan sentit le courage lui revenir.

"Elle ne peut pas mourir ainsi!" s'ecria-t-il.

Il reprit son rechaud et se mit de nouveau a ramper dans l'etrote ouverture. La, d'une main vigoureuse, il enfonca son baton ferre et ne sentit pas de resistance. Etait-il donc arrive aux couches molles de la neige? Il retira son baton, et un rayon brillant se precipita dans la maison de glace.

"A moi, mes amis!" s'ecria-t-il!

Et, des pieds et des mains, il repoussa la neige, mais la surface exterieure n'etait pas degelee, ainsi qu'il l'avait cru. Avec le rayon de lumiere, un froid violent penetra dans la cabane et en saisit toutes les parties humides, qui se solidifierent en un moment. Son coutelas aidant, Penellan agrandit l'ouverture et put enfin respirer au grand air. Il tomba a genoux pour remercier Dieu et fut bientot rejoint par la jeune fille et ses compagnons.

Une lune magnifique eclairait l'atmosphere, dont les marins ne purent supporter le froid rigoureux. Ils rentrerent, mais, auparavant, Penellan regarda autour de lui. Le promontoire n'etait plus la, et la hutte se trouvait au milieu d'une immense plaine de glace. Penellan voulut se diriger du cote du traineau, ou etaient les provisions: le traineau avait disparu!

La temperature l'obligea de rentrer. Il ne parla de rien a ses compagnons. Il fallait avant tout secher les vetements, ce qui fut fait avec le rechaud a esprit-de-vin. Le thermometre, mis un instant a l'air, descendit a trente degres au-dessous de zero.

Au bout d'une heure, Andre Vasling et Penellan resolerent d'affronter l'atmosphere exterieure. Ils s'envelopperent dans leurs vetements encore humides et sortirent par l'ouverture, dont les parois avaient deja acquis la durete du roc.

"Nous avons ete entraines dans le nord-est, dit Andre Vasling, en s'orientant sur les etoiles, qui brillaient d'un eclat extraordinaire.

--Il n'y aurait pas de mal, repondit Penellan, si notre traineau nous eut accompagnes!

--Le traineau n'est plus la? s'ecria Andre Vasling. Mais nous sommes perdus, alors!

--Cherchons," repondit Penellan.

Ils tournerent autour de la hutte, qui formait un bloc de plus de quinze pieds de hauteur. Une immense quantite de neige etait tombee pendant toute la duree de la tempete, et le vent l'avait accumulee contre la seule elevation que presentat la plaine. Le bloc entier avait ete entraine par le vent, au milieu des glacons brises, a plus de vingt-cinq milles au nord-est, et les prisonniers avaient subi le sort de leur prison flottante. Le traineau, supporte par un autre glacon, avait derive d'un autre cote, sans doute, car on n'en apercevait aucune trace, et les chiens avaient du succomber dans cette effroyable tempete.

Andre Vasling et Penellan sentirent se glisser Je desespoir dans leur ame. Ils n'osaient rentrer dans la maison de neige! Ils n'osaient

annoncer cette fatale nouvelle a leurs compagnons d'infortune! Ils gravirent le bloc de glace meme dans lequel se trouvait creusee la hutte et n'aperçurent rien que cette immensite blanche qui les entourait de toutes parts. Deja le froid raidissait leurs membres, et l'humidite de leurs vetements se transformait en glaçons qui pendaient autour d'eux.

Au moment ou Penellan allait descendre le monticule, il jeta un coup d'oeil sur Andre Vasling. Il le vit tout a coup regarder avidement d'un cote, puis tressaillir et palir.

"Qu'avez-vous, monsieur Vasling? lui demanda-t-il.

--Ce n'est rien! repondit celui-ci. Descendons, et avisons a quitter au plus vite ces parages, que nous n'aurions jamais du fouler!"

Mais, au lieu d'obeir, Penellan remonta et porta ses yeux du cote qui avait attire l'attention du second. Un effet bien different se produisit en lui, car il poussa un cri de joie et s'ecria:

"Dieu soit beni!"

Une legere fume s'elevait dans le nord-est. Il n'y avait pas a s'y tromper. La respiraient des etres animes. Les cris de joie de Penellan attirerent ses compagnons, et tous purent se convaincre par leurs yeux que le timonier ne se trompait pas.

Aussitot, sans s'inquieter du manque de vivres, sans songer a la rigueur de la temperature, enveloppes dans leurs capuchons, tous s'avancerent a grands pas vers l'endroit signale.

La fume s'elevait, dans le nord-est, et la petite troupe prit precipitamment cette direction. Le but a atteindre se trouvait a cinq ou six milles environ, et il devenait fort difficile de se diriger a coup sur. La fume avait disparu, et aucune elevation ne pouvait servir de point de repere, car la plaine de glace etait entierement unie.

Il importait, cependant, de ne pas devier de la ligne droite.

"Puisque nous ne pouvons nous guider sur des objets eloignes, dit Jean Cornbutte, voici le moyen a employer: Penellan va marcher en avant, Vasling a vingt pas derriere lui, moi a vingt pas derriere Vasling. Je pourrai juger alors si Penellan ne s'ecarte pas de la ligne droite."

La marche durait ainsi depuis une demi-heure, quand Penellan s'arreta soudain, pretant l'oreille.

Le groupe de marins le rejoignit:

"N'avez-vous rien entendu? leur demanda-t-il.

--Rien, repondit Misonne.

--C'est singulier! fit Penellan. Il m'a semble que des cris venaient de ce cote.

--Des cris? repondit la jeune fille. Nous serions donc bien pres de notre but!

--Ce n'est pas une raison; repondit Andre Vasling. Sous ces latitudes elevees et par ces grands froids, le son porte a des distances extraordinaires.

--Quoi qu'il en soit, dit Jean Cornbutte, marchons, sous peine d'etre geles!

--Non! fit Penellan. Ecoutez!"

Quelques sons faibles, mais perceptibles cependant, se faisaient entendre. Ces cris paraissaient des cris de douleur et d'angoisse. Ils se renouvelèrent deux fois. On eut dit que quelqu'un appelait au secours. Puis tout retomba dans le silence.

"Je ne me suis pas trompé, dit Penellan. En avant!"

Et il se mit à courir dans la direction de ces cris. Il fit ainsi deux milles environ, et sa stupefaction fut grande, quand il aperçut un homme couché sur la glace. Il s'approcha de lui, le souleva et leva les bras au ciel avec désespoir.

André Vasling, qui le suivait de près avec le reste des matelots, accourut et s'écria:

"C'est un des naufrages? C'est notre matelot Cortois!"

--Il est mort, répliqua Penellan, mort de froid!"

Jean Cornbutte et Marie arrivèrent auprès du cadavre, que la glace avait déjà raidi. Le désespoir se peignit sur toutes les figures. Le mort était l'un des compagnons de Louis Cornbutte!

"En avant!" s'écria Penellan.

Ils marchèrent encore pendant une demi-heure, sans mot dire, et ils aperçurent une élévation du sol, qui devait être certainement la terre.

"C'est l'île Shannon," dit Jean Cornbutte.

Au bout d'un mille, ils aperçurent distinctement une fumée qui s'échappait d'une hutte de neige fermée par une porte en bois. Ils poussèrent des cris. Deux hommes s'élançèrent hors de la hutte, et, parmi eux, Penellan reconnut Pierre Nouquet.

"Pierre!" s'écria-t-il.

Celui-ci demeurait là comme un homme hébété, n'ayant pas conscience de ce qui se passait autour de lui. André Vasling regardait avec une inquiétude mêlée d'une joie cruelle les compagnons de Pierre Nouquet, car il ne reconnaissait pas Louis Cornbutte parmi eux.

"Pierre! C'est moi! s'écria Penellan! Ce sont tous tes amis!"

Pierre Nouquet revint à lui et tomba dans les bras de son vieux compagnon.

"Et mon fils! Et Louis!" cria Jean Cornbutte avec l'accent du plus profond désespoir.

XII

RETOUR AU NAVIRE

A ce moment, un homme, presque mourant, sortant de la hutte, se traîna sur la glace.

C'était Louis Cornbutte.

"Mon fils!

--Mon fiancee!"

Ces deux cris partirent en meme temps, et Louis Cornbutte tomba evanoui entre les bras de son pere et de la jeune fille, qui l'entraînerent dans la hutte, ou leurs soins le ranimerent.

"Mon pere! Marie! s'ecria Louis Cornbutte. Je vous aurai donc revus avant de mourir!

--Tu ne mourras pas! repondit Penellan, car tous tes amis sont pres de toi!"

Il fallait que Andre Vasling eut bien de la haine pour ne pas tendre la main a Louis Cornbutte; mais il ne la lui tendit pas.

Pierre Nouquet ne se sentait pas de joie. Il embrassait tout le monde; puis il jeta du bois dans le poele, et bientot une temperature supportable s'etablit dans la cabane.

La, il y avait encore deux hommes que ni Jean Cornbutte ni Penellan ne connaissaient.

C'etaient Jocki et Herming, les deux seuls matelots norwegiens qui restassent de l'equipage du _Frooeern_.

"Mes amis, nous sommes donc sauves! dit Louis Cornbutte. Mon pere! Marie! vous vous etes exposes a tant de perils!

--Nous ne le regrettons pas, mon Louis, repondit Jean Cornbutte. Ton brick, _la Jeune-Hardie_, est solidement ancre dans les glaces a soixante lieues d'ici. Nous le rejoindrons tous ensemble.

--Quand Cortois rentrera, dit Pierre Nouquet, il sera fameusement content tout de meme!"

Un triste silence suivit cette reflexion, et Penellan apprit a Pierre Nouquet et a Louis Cornbutte la mort de leur compagnon, que le froid avait tue.

"Mes amis, dit Penellan, nous attendrons ici que le froid diminue. Vous avez des vivres et du bois?

--Oui, et nous brulerons ce qui nous reste du _Frooeern_!"

Le _Frooeern_ avait ete entraine, en effet, a quarante milles de l'endroit ou Louis Cornbutte hivernait. La, il fut brise par les glacons qui flottaient au degel, et les naufrages furent emportes, avec une partie des debris dont etait construite leur cabane, sur le rivage meridional de l'ile Shannon.

Les naufrages se trouvaient alors au nombre de cinq, Louis Cornbutte, Cortois, Pierre Nouquet, Jocki et Herming. Quant au reste de l'equipage norwegien, il avait ete submerge avec la chaloupe au moment du naufrage.

Des que Louis Cornbutte, entraine dans les glaces, vit celles-ci se refermer autour de lui, il prit toutes les precautions pour passer l'hiver. C'etait un homme energique, d'une grande activite comme d'un grand courage; mais, en depot de sa fermete, il avait ete vaincu par ce climat horrible, et quand son pere le retrouva, il ne s'attendait plus qu'a mourir. Il n'avait, d'ailleurs, pas a lutter seulement contre les elements, mais contre le mauvais vouloir des deux matelots norwegiens, qui lui devaient la vie, cependant. C'etaient deux sortes de sauvages, a peu, pres inaccessibles aux sentiments les plus naturels. Aussi, quand

Louis Cornbutte eut occasion d'entretenir Penellan, il lui recommanda de s'en defier particulièrement. En retour, Penellan le mit au courant de la conduite d'Andre Vasling. Louis Cornbutte ne put y croire, mais Penellan lui prouva que, depuis sa disparition, Andre Vasling avait toujours agi de maniere a s'assurer la main de la jeune fille.

Toute cette journee fut employee au repos et au plaisir de se revoir. Fidele Misonne et Pierre Nouquet tuerent quelques oiseaux de mer, pres de la maison, dont il n'etait pas prudent de s'ecarter. Ces vivres frais et le feu qui fut active rendirent de la force aux plus malades. Louis Cornbutte lui-meme eprouva un mieux sensible. C'etait le premier moment de plaisir qu'eprouvaient ces braves gens. Aussi le feterent-ils avec entrain, dans cette miserable cabane, a six cents lieues dans les mers du Nord, par un froid de trente degres au-dessous de zero!

Cette temperature dura jusqu'a la fin de la lune, et ce ne fut que vers le 17 novembre, huit jours apres leur reunion, que Jean Cornbutte et ses compagnons purent songer au depart. Ils n'avaient plus que la lueur des etoiles pour se guider, mais le froid etait moins vif, et il tomba meme peu de neige.

Avant de quitter ce lieu, on creusa une tombe au pauvre Cortois. Triste ceremonie, qui affecta vivement ses compagnons! C'etait le premier d'entre eux qui ne devait pas revoir son pays.

Misonne avait construit avec les planches de la cabane une sorte de traineau destine au transport des provisions, et les matelots le trainerent tour a tour. Jean Cornbutte dirigea la marche par les chemins deja parcourus. Les campements s'organisaient, a l'heure du repos, avec une grande promptitude. Jean Cornbutte esperait retrouver ses depots de provisions, qui devenaient presque indispensables avec ce surcroit de quatre personnes. Aussi chercha-t-il a ne pas s'ecarter de sa route.

Par un bonheur providentiel, il fut remis en possession de son traineau, qui s'etait echoue pres du promontoire ou tous avaient couru tant de dangers. Les chiens, apres avoir mange leurs courroies pour satisfaire leur faim, s'etaient attaques aux provisions du traineau. C'etait ce qui les avait retenus, et ce furent eux-memes qui guiderent la troupe vers le traineau, ou les vivres etaient encore en grande quantite.

La petite troupe reprit sa route vers la baie d'hivernage. Les chiens furent attelles au traineau, et aucun incident ne signala l'expedition.

On constata seulement qu'Aupic, Andre Vasling et les Norwegiens se tenaient a l'ecart et ne se melaient pas a leurs compagnons; mais, sans le savoir, ils etaient surveilles de pres. Neanmoins, ce germe de dissension jeta plus d'une fois la terreur dans l'ame de Louis Cornbutte et de Penellan.

Vers le 7 decembre, vingt jours apres leur reunion, ils apercurent la baie ou hivernait la Jeune-Hardie. Quel fut leur etonnement en apercevant le brick juche a pres de quatre metres en l'air sur des blocs de glace! Ils coururent, fort inquietes de leurs compagnons, et ils furent recus avec des cris de joie par Gervique; Turquette et Gradlin, Tous etaient en bonne sante, et cependant ils avaient couru, eux aussi, les plus grands dangers.

La tempete s'etait fait ressentir dans toute la mer polaire. Les glaces avaient ete brisees et deplacees, et, glissant les unes sous les autres, elles avaient saisi le lit sur lequel reposait le navire. Leur pesanteur specifique tendant a les ramener au-dessus de l'eau, elles avaient acquis une puissance incalculable, et le brick s'etait trouve soudain eleve hors des limites de la mer.

Les premiers moments furent donnees a la joie du retour. Les marins de

l'exploration se rejouissaient de trouver toutes les choses en bon état, ce qui leur assurait un hiver rude, sans doute, mais enfin supportable. L'exhaussement du navire ne l'avait pas ébranlé, et il était parfaitement solide. Lorsque la saison du dégel serait venue, il n'y aurait plus qu'à le faire glisser sur un plan incliné, à le lancer, en un mot, dans la mer redevenue libre.

Mais une mauvaise nouvelle assombrit le visage de Jean Cornbutte et de ses compagnons. Pendant la terrible bourrasque, le magasin de neige construit sur la côte avait été entièrement brisé; les vivres qu'il renfermait étaient dispersés, et il n'avait pas été possible d'en sauver la moindre partie. Dès que ce malheur leur fut appris, Jean et Louis Cornbutte visiterent la cale et la cambuse du brick, pour savoir à quoi s'en tenir sur ce qui restait de provisions.

Le dégel ne devait arriver qu'avec le mois de mai.

Le brick ne pouvait quitter la baie d'hivernage avant cette époque. C'était donc cinq mois d'hiver qu'il fallait passer au milieu des glaces, pendant lesquels quatorze personnes devaient être nourries. Calculs et comptes faits, Jean Cornbutte comprit qu'il atteindrait tout au plus le moment du départ, en mettant tout le monde à la demi-ration. La chasse devint donc obligatoire pour procurer de la nourriture en plus grande abondance.

De crainte que ce malheur ne se renouvelât, on résolut de ne plus déposer de provisions à terre. Tout demeura à bord du brick, et on disposa également des lits pour les nouveaux arrivants dans le logement commun des matelots. Turquette, Gervique et Gradlin, pendant l'absence de leurs compagnons, avaient creusé un escalier dans la glace qui permettait d'arriver sans peine au pont du navire.

XIII

LES DEUX RIVAUX

André Vasling s'était pris d'amitié pour les deux matelots norvégiens. Aupic faisait aussi partie de leur bande, qui se tenait généralement à l'écart, désapprouvant hautement toutes les nouvelles mesures; mais Louis Cornbutte, auquel son père avait remis le commandement du brick, redevenu maître à son bord, n'entendait pas raison sur ce chapitre-là, et, malgré les conseils de Marie, qui l'engageait à user de douceur, il fit savoir qu'il voulait être obéi en tous points.

Néanmoins, les deux Norvégiens parvinrent, deux jours après, à s'emparer d'une caisse de viande salée. Louis Cornbutte exigea qu'elle lui fut rendue sur-le-champ, mais Aupic prit fait et cause pour eux, et André Vasling fit même entendre que les mesures touchant la nourriture ne pouvaient durer plus longtemps.

Il n'y avait pas à prouver à ces malheureux que l'on agissait dans l'intérêt commun, car ils le savaient et ils ne cherchaient qu'un prétexte pour se révolter. Penellan s'avança vers les deux Norvégiens, qui tirèrent leurs coutelas; mais, secondé par Misonne et Turquette, il parvint à les leur arracher des mains, et il reprit la caisse de viande salée. André Vasling et Aupic, voyant que l'affaire tournait contre eux, ne s'en mêlèrent aucunement. Néanmoins, Louis Cornbutte prit le second en particulier et lui dit.

"André Vasling, vous êtes un misérable. Je connais toute votre conduite, et je sais à quoi tendent vos menées; mais comme le salut de tout

l'equipage m'est confie, si quelqu'un de vous songe a conspirer sa perte, je le poignarde de ma main!

--Louis Cornbutte, repondit le second, il vous est loisible de faire de l'autorite, mais rappelez-vous que l'obeissance hierarchique n'existe plus ici, et que seul le plus fort fait la loi!"

La jeune fille n'avait jamais tremble devant les dangers des mers polaires, mais elle eut peur de cette haine dont elle etait la cause, et l'energie de Louis Cornbutte put a peine la rassurer.

Malgre cette declaration de guerre, les repas se prirent aux memes heures et en commun. La chasse fournit encore quelques ptarmigans et quelques lievres blancs; mais avec les grands froids qui approchaient, cette ressource allait encore manquer. Ces froids commencerent au solstice, le 22 decembre, jour auquel le thermometre tomba a trente-cinq degres au-dessous de zero. Les hiverneurs eprouverent des douleurs dans les oreilles, dans le nez, dans toutes les extremités du corps; ils furent pris d'une torpeur mortelle, melee de maux de tete, et leur respiration devint de plus en plus difficile.

Dans cet etat, ils n'avaient plus le courage de sortir pour chasser, ou pour prendre quelque exercice. Ils demeuraient accroupis autour du poele, qui ne leur donnait qu'une chaleur insuffisante, et des qu'ils s'en eloignaient un peu, ils sentaient leur sang se refroidir subitement.

Jean Cornbutte vit sa sante gravement compromise, et il ne pouvait deja plus quitter son logement. Des symptomes prochains de scorbut se manifesterent en lui, et ses jambes se couvrirent de taches blanchatres. La jeune fille se portait bien et s'occupait de soigner les malades avec l'empressement d'une soeur de charite. Aussi tous ces braves marins la benissaient-ils du fond du coeur.

Le 1er janvier fut l'un des plus tristes jours de l'hivernage. Le vent etait violent, et le froid insupportable. On ne pouvait sortir sans s'exposer a etre gele. Les plus courageux devaient se borner a se promener sur le pont abrite par la tente. Jean Cornbutte, Gervique et Gradlin ne quitterent pas leur lit. Les deux Norwegiens, Aupic et Andre Vasling, dont la sante se soutenait, jetaient des regards farouches sur leurs compagnons, qu'ils voyaient deperir.

Louis Cornbutte emmena Penellan sur le pont et lui demanda ou en etaient les provisions de combustible. "Le charbon est epuise depuis longtemps, repondit Penellan, et nous allons bruler nos derniers morceaux de bois!

--Si nous n'arrivons pas a combattre ce froid, dit Louis Cornbutte, nous sommes perdus!

--Il nous reste un moyen, repliqua Penellan, c'est de bruler ce que nous pourrions de notre brick, depuis les bastingages jusqu'a la flottaison, et meme, au besoin, nous pouvons le demolir en entier et reconstruire un plus petit navire.

--C'est un moyen extreme, repondit Louis Cornbutte, et qu'il sera toujours temps d'employer quand nos hommes seront valides, car, dit-il a voix basse, nos forces diminuent, et celles de nos ennemis semblent augmenter. C'est meme assez extraordinaire!

--C'est vrai, fit Penellan, et sans la precaution que nous avons de veiller nuit et jour, je ne sais ce qui nous arriverait.

--Prenons nos haches, dit Louis Cornbutte, et faisons notre recolte de bois."

Malgré le froid, tous deux monterent sur les bastingages de l'avant, et ils abattirent tout le bois qui n'était pas d'une indispensable utilité pour le navire. Puis ils revinrent avec cette provision nouvelle. Le poêle fut bourré de nouveau, et un homme resta de garde pour l'empêcher de s'éteindre.

Cependant Louis Cornbutte et ses amis furent bientôt sur les dents. Ils ne pouvaient confier aucun détail de la vie commune à leurs ennemis. Chargés de tous les soins domestiques, ils sentirent bientôt leurs forces s'épuiser. Le scorbut se déclara chez Jean Cornbutte, qui souffrit d'intolérables douleurs. Gervique et Gradlin commencèrent à être pris également. Sans la provision de jus de citron, dont ils étaient abondamment fournis, ces malheureux auraient promptement succombé à leurs souffrances. Aussi ne leur épargna-t-on pas ce remède souverain.

Mais un jour, le 15 janvier, lorsque Louis Cornbutte descendit à la cambuse pour renouveler ses provisions de citrons, il demeura stupefait en voyant que les barils ou ils étaient renfermés avaient disparu. Il remonta près de Penellan et lui fit part de ce nouveau malheur. Un vol avait été commis, et les auteurs étaient faciles à reconnaître. Louis Cornbutte comprit alors pourquoi la santé de ses ennemis se soutenait! Les siens n'étaient plus en force maintenant pour leur arracher ces provisions, d'où dépendaient sa vie et celle de ses compagnons, et il demeura plongé, pour la première fois, dans un morne désespoir!

XIV

DETRESSE

Le 20 janvier, la plupart de ces infortunes ne se sentirent pas la force de quitter leur lit. Chacun d'eux, indépendamment de ses couvertures de laine, avait une peau de buffle qui le protégeait contre le froid; mais, dès qu'il essayait de mettre le bras à l'air, il éprouvait une douleur telle qu'il lui fallait le rentrer aussitôt.

Cependant, Louis Cornbutte ayant allumé le poêle, Penellan, Misonne, André Vasling sortirent de leur lit et vinrent s'accroupir autour du feu. Penellan prépara du café brûlant, et leur rendit quelque force, ainsi qu'à Marie, qui vint partager leur repas.

Louis Cornbutte s'approcha alors du lit de son père qui était presque sans mouvement et dont les jambes étaient brisées par la maladie. Le vieux marin murmurait quelques mots sans suite, qui déchiraient le cœur de son fils.

"Louis! disait-il, je vais mourir!... Oh! que je souffre!... Sauve-moi!"

Louis Cornbutte prit une résolution décisive. Il revint vers le second et lui dit, en se contenant à peine:

"Savez-vous où sont les citrons, Vasling?"

--Dans la cambuse, je suppose, reprit le second sans se déranger.

--Vous savez bien qu'ils n'y sont plus, puisque vous les avez volés!

--Vous êtes le maître, Louis Cornbutte, répondit ironiquement André Vasling, et il vous est permis de tout dire et de tout faire!

--Par pitié, Vasling, mon père se meurt! Vous pouvez le sauver!

Repondez!

--Je n'ai rien a repondre, repondit Andre Vasling.

--Miserable! s'ecria Penellan en se jetant sur le second, son coutelas a la main.

--A moi, les miens!" s'ecria Andre Vasling en reculant.

Aupic et les deux matelots norvegiens sauterent a bas de leur lit et se rangerent derriere lui. Misonne, Turquiette, Penellan et Louis se preparent a se defendre. Pierre Nouquet et Gradlin, quoique bien souffrants, se leverent pour les seconder.

"Vous etes encore trop forts pour nous! dit alors Andre Vasling Nous ne voulons nous battre qu'a coup sur!"

Les marins etaient si affaiblis, qu'ils n'oserent pas se precipiter sur ces quatre miserables, car, en cas d'echec, ils eussent ete perdus.

"Andre Vasling, dit Louis Cornbutte d'une voix sombre, si mon pere meurt, tu l'auras tue, et moi je te tuerai comme un chien!"

Andre Vasling et ses complices se retirerent a l'autre bout du logement et ne repondirent pas.

Il fallut alors renouveler la provision de bois, et, malgre le froid, Louis Cornbutte monta sur le pont et se mit a couper une partie des bastingages du brick, mais il fut force de rentrer au bout d'un quart d'heure, car il risquait de tomber foudroye par le froid. En passant, il jeta un coup d'oeil sur le thermometre exterieur et vit le mercure gele. Le froid avait donc depasse quarante-deux degres au-dessous de zero. Le temps etait sec et clair, et le vent soufflait du nord.

Le 26, le vent changea, il vint du nord-est, et le thermometre marqua exterieurement trente-cinq degres. Jean Cornbutte etait a l'agonie, et son fils avait cherche vainement quelque remede a ses douleurs. Ce jour-la, cependant, se jetant a l'improviste sur Andre Vasling, il parvint a lui arracher un citron que celui-ci s'appretait a sucer. Andre Vasling ne fit pas un pas pour le reprendre. Il semblait qu'il attendit l'occasion d'accomplir ses odieux projets.

Le jus de ce citron rendit quelque force a Jean Cornbutte, mais il aurait fallu continuer ce remede. La jeune fille alla supplier a genoux Andre Vasling, qui ne lui repondit pas, et Penellan entendit bientot le miserable dire a ses compagnons:

"Le vieux est moribond! Gervique, Gradlin et Pierre Nouquet ne valent guere mieux! Les autres perdent leur force de jour en jour! Le moment approche ou leur vie nous appartiendra!"

Il fut alors resolu entre Louis Cornbutte et ses compagnons de ne plus attendre et de profiter du peu de force qui leur restait. Ils resolurent d'agir dans la nuit suivante et de tuer ces miserables pour n'etre pas tues par eux.

La temperature s'etait elevee un peu. Louis Cornbutte se hasarda a sortir avec son fusil pour rapporter quelque gibier.

Il s'ecarta d'environ trois milles du navire, et, souvent trompe par des effets de mirage ou de refraction, il s'eloigna plus loin qu'il ne voulait. C'etait imprudent, car des traces recentes d'animaux ferores se montraient sur le sol. Louis Cornbutte ne voulut cependant pas revenir sans rapporter quelque viande fraiche, et il continua sa route; mais il eprouvait alors un sentiment singulier, qui lui tournait la tete.

C'était ce qu'on appelle "le vertige du blanc".

En effet, la réflexion des monticules de glaces et de la plaine le saisissait de la tête aux pieds, et il lui semblait que cette couleur le pénétrait et lui causait un affaiblissement irrésistible. Son œil en était impregné, son regard devint. Il crut qu'il allait devenir fou de blancheur. Sans se rendre compte de cet effet terrible, il continua sa marche et ne tarda pas à faire lever un ptarmigan, qu'il poursuivit avec ardeur. L'oiseau tomba bientôt, et pour aller le prendre, Louis Cornbutte, sautant d'un glaçon sur la plaine, tomba lourdement, car il avait fait un saut de dix pieds, lorsque la réfraction lui faisait croire qu'il n'en avait que deux à franchir. Le vertige le saisit alors, et, sans savoir pourquoi, il se mit à appeler au secours pendant quelques minutes, bien qu'il ne se fut rien brisé dans sa chute. Le froid commençant à l'envahir, il revint au sentiment de sa conservation et se releva péniblement.

Soudain, sans qu'il put s'en rendre compte, une odeur de graisse brûlée saisit son odorat. Comme il était sous le vent du navire, il supposa que cette odeur venait de là, et il ne comprit pas dans quel but on brûlait cette graisse, car c'était fort dangereux, puisque cette émanation pouvait attirer des bandes d'ours blancs.

Louis Cornbutte reprit donc le chemin du brick, en proie à une préoccupation qui, dans son esprit surexcité, dégénéra bientôt en terreur. Il lui sembla que des masses colossales se mouvaient à l'horizon, et il se demanda s'il n'y avait pas encore quelque tremblement de glaces. Plusieurs de ces masses s'interposèrent entre le navire et lui, et il lui parut qu'elles s'élevaient sur les flancs du brick. Il s'arrêta pour les considérer plus attentivement, et sa terreur fut extrême, quand il reconnut une bande d'ours gigantesques.

Ces animaux avaient été attirés par cette odeur de graisse qui avait surpris Louis Cornbutte. Celui-ci s'abrita derrière un monticule, et il en compta trois qui ne tardèrent pas à escalader les blocs de glace sur lesquels reposait la Jeune-Hardie.

Rien ne parut lui faire supposer que ce danger fut connu à l'intérieur du navire, et une terrible angoisse lui serra le cœur. Comment s'opposer à ces ennemis redoutables? André Vasling et ses compagnons se réuniraient-ils à tous les hommes du bord dans ce danger commun? Penellan et les autres, à demi privés de nourriture, engourdis par le froid, pourraient-ils résister à ces bêtes redoutables, qu'excitait une faim inassouvie? Ne seraient-ils pas surpris, d'ailleurs, par une attaque imprévue?

Louis Cornbutte fit en un instant ces réflexions. Les ours avaient gravi les glaçons et montaient à l'assaut du navire. Louis Cornbutte put alors quitter le bloc qui le protégeait, il s'approcha en rampant sur la glace, et bientôt il put voir les énormes animaux déchirer la tente avec leurs griffes et sauter sur le pont. Louis Cornbutte pensa à tirer un coup de fusil pour avertir ses compagnons; mais si ceux-ci montaient sans être armés, ils seraient inévitablement mis en pièces, et rien n'indiquait qu'ils eussent connaissance de ce nouveau danger!

XV

LES OURS BLANCS.

Après le départ de Louis Cornbutte, Penellan avait soigneusement fermé la porte du logement, qui s'ouvrait au bas de l'escalier du pont. Il

revint pres du poele, qu'il se chargea de garder, pendant que ses compagnons regagnaient leur lit pour y trouver un peu de chaleur.

Il etait alors six heures du soir, et Penellan se mit a preparer le souper. Il descendit a la cambuse pour chercher de la viande salee, qu'il voulait faire amollir dans l'eau bouillante. Quand il remonta, il trouva sa place prise par Andre Vasling, qui avait mis des morceaux de graisse a cuire dans la bassine.

"J'etais la avant vous, dit brusquement Penellan a Andre Vasling. Pourquoi avez-vous pris ma place?"

--Par la raison qui vous fait la reclamer, repondit Andre Vasling, parce que j'ai besoin de faire cuire mon souper!

--Vous enlevez cela tout de suite, repliqua Penellan, ou nous verrons!

--Nous ne verrons rien, repondit Andre Vasling, et ce souper cuira malgre vous!

--Vous n'y goutez donc pas!" s'ecria Penellan, en s'elancant sur Andre Vasling, qui saisit son coutelas, en s'ecriant:

"A moi, les Norwegiens! a moi, Aupic!"

Ceux-ci, en un clin d'oeil, furent sur pied, armes de pistolets et de poignards. Le coup etait prepare.

Penellan se precipita sur Andre Vasling, qui s'etait sans doute donne le role de le combattre tout seul, car ses compagnons coururent aux lits de Misonne, de Turquette et de Pierre Nouquet. Ce dernier, sans defense, accable par la maladie, etait livre a la ferocite d'Herming. Le charpentier, lui, saisit une hache, et, quittant son lit, il se jeta a la rencontre d'Aupic. Turquette et le Norwegien Jocki luttaiient avec acharnement. Gervique et Gradlin, en proie a d'atroces souffrances, n'avaient meme pas conscience de ce qui se passait aupres d'eux.

Pierre Nouquet recut bientot un coup de poignard dans le cote, et Herming revint sur Penellan, qui se battait avec rage. Andre Vasling l'avait saisi a bras-le-corps.

Mais des le commencement de la lutte, la bassine avait ete renversee sur le fourneau, et la graisse, se repandant sur les charbons ardents, impregnait l'atmosphere d'une odeur infecte. Marie se leva en poussant des cris de desespoir, et se precipita vers le lit ou ralais le vieux Jean Cornbutte.

Andre Vasling, moins vigoureux que Penellan, sentit bientot ses bras repousses par ceux du timonier. Ils etaient trop pres l'un de l'autre pour pouvoir faire usage de leurs armes. Le second, apercevant Herming, s'ecria:

"A moi! Herming!"

--A moi! Misonne!" cria Penellan a son tour.

Mais Misonne se roulait a terre avec Aupic, qui cherchait a le percer de son coutelas. La hache du charpentier etait une arme peu favorable a sa defense, car il ne pouvait la manoeuvrer, et il avait toutes les peines du monde a parer les coups de poignard qu'Aupic lui portait.

Cependant, le sang coulait au milieu des rugissements et des cris. Turquette, terrasse par Jocki, homme d'une force peu commune, avait recu un coup de poignard a l'epaule, et il cherchait en vain a saisir un pistolet passe a la ceinture du Norwegien. Celui-ci l'etregnait comme

dans un etau, et aucun mouvement ne lui etait possible.

Au cri d'Andre Vasling, que Penellan acculait contre la porte d'entree, Herming accourut. Au moment ou il allait porter un coup de coutelas dans le dos du Breton, celui-ci d'un pied vigoureux l'etendit a terre. L'effort qu'il fit permit a Andre Vasling de degager son bras droit des etreintes de Penellan; mais la porte d'entree, sur laquelle ils pesaient de tout leur poids, se defonca subitement, et Andre Vasling tomba a la renverse.

Soudain, un rugissement terrible eclata, et un ours gigantesque apparut sur les marches de l'escalier. Andre Vasling l'apercut le premier. Il n'etait pas a quatre pieds de lui. Au meme moment, une detonation se fit entendre, et l'ours, blesse ou effraye, rebroussa chemin. Andre Vasling, qui etait parvenu a se relever, se mit a sa poursuite, abandonnant Penellan.

Le timonier replaca alors la porte defoncee et regarda autour de lui. Misonne et Turquette, etroitement garrottes par leurs ennemis, avaient ete jetes dans un coin et faisaient de vains efforts pour rompre leurs liens. Penellan se precipita a leur secours, mais il fut renverse par les deux Norwegiens et Aupic. Ses forces epuisees ne lui permirent pas de resister a ces trois hommes, qui l'attacherent de facon a lui interdire tout mouvement. Puis, aux cris du second, ceux-ci s'elancerent sur le pont, croyant avoir affaire a Louis Cornbutte.

La, Andre Vasling se debattait contre un ours, auquel il avait porte deja deux coups de poignard. L'animal, frappant l'air de ses pattes formidables, cherchait a atteindre Andre Vasling. Celui-ci, peu a peu accule contre le bastingage, etait perdu, quand une seconde detonation retentit. L'ours tomba. Andre Vasling leva la tete et apercut Louis Cornbutte dans les enfileures du mat de misaine, le fusil a la main. Louis Cornbutte avait vise l'ours au coeur, et l'ours etait mort.

La haine domina la reconnaissance dans le coeur de Vasling; mais, avant de la satisfaire, il regarda autour de lui. Aupic avait eu la tete brisee d'un coup de patte, et gisait sans vie sur le pont. Jocki, une hache a la main, parait, non sans peine, les coups que lui portait ce second ours, qui venait de tuer Aupic. L'animal avait recu deux coups de poignard, et cependant il se battait avec acharnement. Un troisieme ours se dirigeait vers l'avant du navire.

Andre Vasling ne s'en occupa donc pas, et, suivi d'Herming, il vint au secours de Jocki; mais Jocki, saisi entre les pattes de l'ours, fut broye, et quand l'animal tomba sous les coups d'Andre Vasling et d'Herming, qui dechargerent sur lui leurs pistolets, il ne tenait plus qu'un cadavre entre ses pattes.

"Nous ne sommes plus que deux, dit Andre Vasling d'un air sombre et farouche; mais si nous succombons, ce ne sera pas sans vengeance!"

Herming rechargea son pistolet, sans repondre. Avant tout, il fallait se debarrasser du troisieme ours. Andre Vasling regarda du cote de l'avant et ne le vit pas. En levant les yeux, il l'apercut debout sur le bastingage et grimant deja aux enfileures, pour atteindre Louis Cornbutte. Andre Vasling laissa tomber son fusil qu'il dirigeait sur l'animal, et une joie feroce se peignit dans ses yeux.

"Ah! s'ecria-t-il, tu me dois bien cette vengeance-la!"

Cependant Louis Cornbutte s'etait refugie dans la hune de misaine. L'ours montait toujours, et il n'etait plus qu'a six pieds de Louis, quand celui-ci epaula son fusil et visa l'animal au coeur.

De son cote, Andre Vasling epaula le sien pour frapper Louis si l'ours

tombait.

Louis Cornbutte tira, mais il ne parut pas que l'ours eut été touché, car il s'élança d'un bond sur la hune. Tout le mat en tressaillit.

André Vasling poussa un cri de joie.

"Herming! cria-t-il au matelot norvégien, va me chercher Marie! Va me chercher ma fiancée!"

Herming descendit l'escalier du logement.

Cependant, l'animal furieux s'était précipité sur Louis Cornbutte, qui chercha un abri de l'autre côté du mat; mais, au moment où sa patte énorme s'abattait pour lui briser la tête, Louis Cornbutte, saisissant l'un des galhaubans, se laissa glisser jusqu'à terre, non pas sans danger, car, à moitié chemin, une balle siffla à ses oreilles. André Vasling venait de tirer sur lui et l'avait manqué. Les deux adversaires se retrouvèrent donc en face l'un de l'autre, le coutelas à la main.

Ce combat devait être décisif. Pour assouvir pleinement sa vengeance, pour faire assister la jeune fille à la mort de son fiancé, André Vasling s'était privé du secours d'Herming. Il ne devait donc plus compter que sur lui-même.

Louis Cornbutte et André Vasling se saisirent chacun au collet, et se tinrent de façon à ne pouvoir plus reculer. Des deux l'un devait tomber mort. Ils se portèrent de violents coups, qu'ils ne parèrent qu'à demi, car le sang coula bientôt de part et d'autre. André Vasling cherchait à jeter son bras droit autour du cou de son adversaire pour le terrasser. Louis Cornbutte, sachant que celui qui tomberait était perdu, le prévint, et il parvint à le saisir des deux bras; mais, dans ce mouvement, son poignard lui échappa de la main.

Des cris affreux arrivèrent en ce moment à son oreille. C'était la voix de Marie, qu'Herming voulait entraîner. La rage prit Louis Cornbutte au cœur; il se raidit pour faire plier les reins d'André Vasling; mais, à ce moment, les deux adversaires se sentirent saisis tous les deux dans une étreinte puissante.

L'ours, descendu de la hune de misaine, s'était précipité sur ces deux hommes.

André Vasling était appuyé contre le corps de l'animal. Louis Cornbutte sentait les griffes du monstre lui entrer dans les chairs. L'ours les étreignait tous deux.

"A moi! à moi, Herming! put crier le second.

--A moi! Penellan!" s'écria Louis Cornbutte.

Des pas se firent entendre sur l'escalier. Penellan parut, arma son pistolet et le déchargea dans l'oreille de l'animal. Celui-ci poussa un rugissement. La douleur lui fit ouvrir un instant les pattes, et Louis Cornbutte, épuisé, glissa sans mouvement sur le pont; mais l'animal, les refermant avec force dans une suprême agonie, tomba en entraînant le misérable André Vasling, dont le cadavre fut broyé sous lui.

Penellan se précipita au secours de Louis Cornbutte. Aucune blessure grave ne mettait sa vie en danger, et le souffle seul lui avait manqué un moment.

"Marie!... dit-il en ouvrant les yeux.

--Sauvée! répondit le timonier. Herming est étendu là, avec un coup de

poignard au ventre!

--Et ces ours?...

--Morts, Louis, morts comme nos ennemis! Mais on peut dire que, sans ces betes-la, nous etions perdus! Vraiment! ils sont venus a notre secours! Remercions donc la Providence!"

Louis Cornbutte et Penellan descendirent dans le logement, et Marie se precipita dans leurs bras.

XVI

CONCLUSION

Herming, mortellement blesse, avait ete transporte sur un lit par Misonne et Turquiette, qui etaient parvenus a briser leurs liens. Ce miserable ralaiit deja, et les deux marins s'occupereent de Pierre Nouquet, dont la blessure n'offrit heureusement pas de gravite.

Mais un plus grand malheur devait frapper Louis Cornbutte. Son pere ne donnait plus aucun signe de vie!

Etait-il mort avec l'anxiete de voir son fils livre a ses ennemis? Avait-il succombe avant cette terrible scene? On ne sait. Mais le pauvre vieux marin, brise par la maladie, avait cesse de vivre!

A ce coup inattendu, Louis Cornbutte et Marie tomberent dans un desespoir profond, puis ils s'agenouillerent pres du lit et pleurerent en priant pour l'ame de Jean Cornbutte.

Penellan, Misonne et Turquiette les laisserent seuls dans cette chambre et remonterent sur le pont. Les cadavres des trois ours furent tires a l'avant. Penellan resolut de garder leur fourrure, qui devait etre d'une grande utilite, mais il ne pensa pas un seul moment a manger leur chair. D'ailleurs, le nombre des hommes a nourrir etait bien diminue maintenant. Les cadavres d'Andre Vasling, d'Aupic et de Jocki, jetes dans une fosse creusee sur la cote, furent bientot rejoints par celui d'Herming. Le Norwegien mourut dans la nuit sans repentir ni remords, l'ecume de la rage a la bouche.

Les trois marins reparerent la tente, qui, crevee en plusieurs endroits, laissait la neige tomber sur le pont. La temperature etait excessivement froide, et dura ainsi jusqu'au retour du soleil, qui ne reparut au-dessus de l'horizon que le 8 janvier.

Jean Cornbutte fut enseveli sur cette cote. Il avait quitte son pays pour retrouver son fils, et il etait venu mourir sous ce climat affreux! Sa tombe fut creusee sur une hauteur, et les marins y planterent une simple croix de bois.

Depuis ce jour, Louis Cornbutte et ses compagnons passerent encore par de cruelles epreuves; mais les citrons, qu'ils avaient retrouves, leur rendirent la sante.

Gervique, Gradlin et Pierre Nouquet purent se lever, une quinzaine de jours apres ces terribles evenements, et prendre un peu d'exercice.

Bientot, la chasse devint plus facile et plus abondante. Les oiseaux aquatiques revenaient en grand nombre. On tua souvent une sorte de canard sauvage, qui procura une nourriture excellente. Les chasseurs

n'eurent a deplorer d'autre perte que celle de deux de leurs chiens, qu'ils perdirent dans une entreprise pour reconnaître, a vingt-cinq milles dans le sud, l'état de la plaine de glaces.

Le mois de fevrier fut signale par de violentes tempetes et des neiges abondantes. La temperature moyenne fut encore de vingt-cinq degres au-dessous de zero, mais les hiverneurs n'en souffrirent pas, par comparaison. D'ailleurs, la vue du soleil, qui s'elevait de plus en plus au-dessus de l'horizon, les rejouissait, en leur annoncant la fin de leurs tourments. Il faut croire aussi que le Ciel eut pitie d'eux, car la chaleur fut precoce cette annee. Des le mois de mars, quelques corbeaux furent aperçus, voltigeant autour du navire. Louis Cornbutte captura des grues qui avaient pousse jusque la leurs peregrinations septentrionales. Des bandes d'oies sauvages se laisserent aussi entrevoir dans le sud.

Ce retour des oiseaux indiquait une diminution du froid. Cependant, il ne fallait pas trop s'y fier, car, avec un changement de vent, ou dans les nouvelles ou pleines lunes, la temperature s'abaissait subitement, et les marins etaient forces de recourir a leurs precautions les plus grandes pour se premunir contre elle. Ils avaient deja brule tous les bastingages du navire pour se chauffer, les cloisons du rouffle qu'ils n'habitaient pas, et une grande partie du faux pont. Il etait donc temps que cet hivernage finit. Heureusement, la moyenne de mars ne fut pas de plus de seize degres au-dessous de zero. Marie s'occupa de preparer de nouveaux vetements pour cette precoce saison de l'ete.

Depuis l'equinoxe, le soleil s'etait constamment maintenu au-dessus de l'horizon. Les huit mois de jour avaient commence. Cette clarte perpetuelle et cette chaleur incessante, quoique excessivement faibles, ne tarderent pas a agir sur les glaces.

Il fallait prendre de grandes precautions pour lancer la Jeune-Hardie du haut lit de glacons qui l'entouraient. Le navire fut en consequence solidement etaye, et il parut convenable d'attendre que les glaces fussent brisees par la debacle; mais les glacons inferieurs, reposant dans une couche d'eau deja plus chaude, se detacherent peu a peu, et le brick redescendit insensiblement. Vers les premiers jours d'avril, il avait repris son niveau naturel.

Avec le mois d'avril vinrent des pluies torrentielles, qui, repandues a flots sur la plaine de glaces, haterent encore sa decomposition. Le thermometre remonta a dix degres au-dessous de zero. Quelques hommes oterent leurs vetements de peaux de phoque, et il ne fut plus necessaire d'entretenir un poele jour et nuit dans le logement. La provision d'esprit-de-vin, qui n'etait pas epuisee, ne fut plus employee que pour la cuisson des aliments.

Bientot, les glaces commencerent a se briser avec de sourds craquements. Les crevasses se formaient avec une grande rapidite, et il devenait imprudent de s'avancer sur la plaine, sans un baton pour sonder les passages, car des fissures serpentaient ca et la. Il arriva meme que plusieurs marins tomberent dans l'eau, mais ils en furent quittes pour un bain un peu froid.

Les phoques revinrent a cette epoque, et on leur donna souvent la chasse, car leur graisse devait etre utilisee.

La sante de tous demeurait excellente. Le temps etait rempli par les preparatifs de depart et par les chasses. Louis Cornbutte allait souvent etudier les passes, et, d'apres la configuration de la cote meridionale, il resolut de tenter le passage plus au sud. Deja la debacle s'etait produite dans differents endroits, et quelques glacons flottants se dirigeaient vers la haute mer. Le 25 avril, le navire fut mis en etat. Les voiles, tirees de leur etui, etaient dans un parfait etat de

conservation, et ce fut une joie véritable pour les marins de les voir se balancer au souffle du vent. Le navire tressaillit, car il avait retrouvé sa ligne de flottaison, et quoiqu'il ne put pas encore bouger, il reposait cependant dans son élément naturel.

Au mois de mai, le dégel se fit rapidement. La neige qui couvrait le rivage fondait de tous côtés et formait une boue épaisse, qui rendait la côte presque inabordable. De petites bruyères, roses et pâles, se montraient timidement à travers les restes de neige et semblaient sourire à ce peu de chaleur. Le thermomètre remonta enfin au-dessus de zéro.

À vingt milles du navire, au sud, les glaçons, complètement détachés, voguaient alors vers l'océan Atlantique. Bien que la mer ne fut pas entièrement libre autour du navire, il s'établissait des passes dont Louis Cornbutte voulut profiter.

Le 21 mai, après une dernière visite au tombeau de son père, Louis Cornbutte abandonna enfin la baie d'hivernage. Le cœur de ces braves marins se remplit en même temps de joie et de tristesse, car on ne quitte pas sans regret les lieux où l'on a vu mourir un ami. Le vent soufflait du nord et favorisait le départ du brick. Souvent il fut arrêté par des bancs de glace, que l'on dut couper à la scie; souvent des glaçons se dressèrent devant lui, et il fallut employer la mine pour les faire sauter. Pendant un mois encore, la navigation fut pleine de dangers, qui mirent souvent le navire à deux doigts de sa perte; mais l'équipage était hardi et accoutumé à ces périlleuses manœuvres. Penellan, Pierre Nouquet, Turquette, Fidèle Misonne, faisaient à eux seuls l'ouvrage de dix matelots, et Marie avait des sourires de reconnaissance pour chacun.

La Jeune-Hardie fut enfin délivrée des glaces à la hauteur de l'île Jean-Mayen. Vers le 25 juin, le brick rencontra des navires qui se rendaient dans le Nord, pour la pêche des phoques et de la baleine. Il avait mis près d'un mois à sortir de la mer polaire.

Le 16 août, la Jeune-Hardie se trouvait en vue de Dunkerque. Elle avait été signalée par la vigie, et toute la population du port accourut sur la jetée. Les marins du brick tomberent bientôt dans les bras de leurs amis. Le vieux cure recut Louis Cornbutte et Marie sur son cœur, et, des deux messes qu'il dit les deux jours suivants, la première fut pour le repos de l'âme de Jean Cornbutte, et la seconde pour bénir ces deux fiancés, unis depuis si longtemps par le bonheur.

[Illustration]

QUARANTIÈME

ASCENSION FRANÇAISE

AU MONT BLANC

PAR

PAUL VERNE

[Illustration]

Le 18 août 1871 j'arrivais à Chamonix avec l'intention bien arrêtée de faire, coûte que coûte, l'ascension du mont Blanc. Ma première tentative en août 1869 n'avait pas réussi. Le mauvais temps ne m'avait permis

d'atteindre que les Grands-Mulets. Cette fois-ci, les circonstances ne semblaient pas beaucoup plus favorables, car le temps, qui avait paru se mettre au beau dans la matinee du 18, changea brusquement vers midi. Le mont Blanc, suivant l'expression du pays, "mit son bonnet et commença a fumer sa pipe"; ce qui, en termes moins images, veut dire qu'il se couvrit de nuages et que la neige, chassée par un vent violent du sud-ouest, forma à sa cime une longue aigrette dirigée vers les precipices insondables du glacier de la Brenva. Cette aigrette indiquait aux touristes imprudents la route qu'ils eussent prise, bien malgré eux, s'ils avaient osé affronter la montagne.

La nuit suivante fut très-mauvaise; la pluie et le vent firent rage à qui mieux mieux, et le barometre, au-dessous de variable, se tint dans une immobilite desespérante.

Cependant, vers la pointe du jour, quelques coups de tonnerre annoncerent une modification de l'état atmospherique. Bientot le ciel se degagea. La chaîne du Brevent et des Aiguilles-Rouges se decouvrit. Le vent, remontant au nord-ouest, fit apparaitre, au-dessus du col de Balme, qui ferme la vallée de Chamonix au nord, quelques légers nuages isolés et floconneux, que je saluai comme les messagers du beau temps.

Malgré ces heureux presages et quoique le barometre eut légerement remonte, M. Balmat, guide-chef de Chamonix, me declara qu'il ne fallait pas encore songer à tenter l'ascension.

"Si le barometre continue à monter, ajouta-t-il, et si le temps se maintient, je vous promets des guides pour apres-demain, peut-etre pour demain. En attendant, pour vous faire prendre patience et derouiller vos jambes, je vous engage à faire l'ascension du Brevent. Les nuages vont se dissiper, et vous pourrez vous rendre un compte exact du chemin que vous aurez à parcourir pour arriver au sommet du mont Blanc. Si, malgré ça, le coeur vous en dit, eh bien, vous tenterez l'aventure!"

Cette tirade, debitee d'un certain ton, n'était pas très-rassurante et donnait à reflechir. J'acceptai néanmoins sa proposition, et il designa pour m'accompagner la guide Ravanel (Edouard), garçon très-froid et très-devoue, connaissant parfaitement son affaire.

J'avais pour compagnon de voyage mon compatriote et ami M. Donatien Levesque, touriste enrage et marcheur intrepide, qui avait fait au commencement de l'annee dernière un voyage instructif et souvent penible dans l'Amerique du Nord. Il en avait déjà visite la plus grande partie et se disposait à descendre à la Nouvelle-Orleans par le Mississipi, quand la guerre vint couper court à ses projets et le rappeler en France. Nous nous étions rencontrés à Aix-les-Bains, et nous avions decide qu'une fois notre traitement fini, nous ferions ensemble une excursion en Savoie et en Suisse.

Donatien Levesque était au courant de mes intentions, et comme sa sante ne lui permettait pas, croyait-il, de tenter un aussi long voyage sur les glaciers, il avait été convenu qu'il attendrait à Chamonix mon retour du mont Blanc, et ferait pendant mon absence la visite traditionnelle de la mer de glace par le Montanvers.

En apprenant que j'allais au Brevent, mon ami n'hésita pas à m'accompagner. Au reste, l'ascension du Brevent est une des courses les plus interessantes qu'on puisse faire à Chamonix. Cette montagne, haute de 2,525 metres, n'est qu'un prolongement de la chaîne des Aiguilles-Rouges, qui court du sud-ouest au nord-est, parallelement à celle du mont Blanc, et forme avec elle la vallée assez étroite de Chamonix. Le Brevent, par sa position centrale juste en face du glacier des Bossons, permet de suivre pendant presque tout leur trajet les caravanes qui entreprennent l'ascension du géant des Alpes. Aussi est-il très-frequence.

Nous partimes vers sept heures du matin. Chemin faisant, je songeais aux paroles ambiguës du guide-chef; elles me tracassaient un peu. Aussi, m'adressant à Ravanel:

"Avez vous fait l'ascension du mont Blanc? lui demandai-je.

--Oui, monsieur, me répondit-il, une fois, et c'est assez. Je ne me soucie nullement d'y retourner.

--Diable! dis-je, et moi qui compte l'essayer!

--Vous êtes libre, monsieur, mais je ne vous accompagnerai pas. La montagne n'est pas bonne cette année. On a fait déjà plusieurs tentatives; deux seulement ont réussi. Pour la seconde, ils s'y sont repris à deux fois. Au reste, l'accident de l'an dernier a un peu refroidi les amateurs.

--Un accident! Lequel donc?

--Ah! monsieur l'ignore? Voici la chose. Une caravane, composée de dix guides et porteurs et de deux Anglais, est partie vers le mi-septembre pour le mont Blanc. On l'a vue arriver au sommet, puis, quelques minutes après, elle a disparu dans un nuage. Quand le nuage fut dissipé, on ne vit plus personne. Les deux voyageurs avec sept guides et porteurs avaient été enlevés par le vent et précipités du côté de Cormayeur, sans doute dans le glacier de la Brenva. Malgré les recherches les plus actives, on n'a pas pu retrouver leurs corps. Les trois autres ont été trouvés à 150 mètres au-dessous de la cime, vers les Petits-Mulets. Ils étaient passés à l'état de blocs de glace.

--Mais alors ces voyageurs ont dû commettre quelque imprudence? dis-je à Ravanel. Quelle folie de partir aussi tard pour une semblable expédition! C'était au mois d'août qu'il fallait la faire!"

J'avais beau me débattre, cette lugubre histoire me trottait dans l'esprit. Heureusement que bientôt le temps se dégagait et que les rayons d'un beau soleil vinrent dissiper les nuages qui voilaient encore le mont Blanc, et, en même temps, ceux qui obscurcissaient mon esprit.

Notre ascension s'accomplit à souhait. En quittant les chalets de Planpraz, situés à 2,062 mètres, on monte par des éboulis de pierres et par des flaques de neige jusqu'au pied d'un rocher nommé la Cheminée, qu'on escalade en s'aidant des pieds et des mains. Vingt minutes après, on est au sommet du Brevent, d'où la vue est admirable. La chaîne du mont Blanc apparaît alors dans toute sa majesté. Le gigantesque mont, solidement établi sur ses puissantes assises, semble défier les tempêtes qui glissent sur son bouclier de glace sans jamais l'entamer, tandis que cette foule d'aiguilles, de pics, de montagnes, qui lui font cortège et se haussent à l'envi autour de lui, sans pouvoir l'égalier, portent les traces évidentes d'une lente décomposition.

Du belvédère admirable que nous occupions, on commence à se rendre compte, quoique bien imparfaitement encore, des distances à parcourir pour arriver au sommet. La cime, qui, de Chamonix, paraît si rapprochée du dôme du Gouter, reprend sa véritable place. Les divers plateaux qui forment autant de degrés qu'il faudra franchir, et qu'on ne peut apercevoir d'en bas, se découvrent aux yeux et reculent encore, par les lois de la perspective, ce sommet si désiré. Le glacier des Bossons, dans toute sa splendeur, se hérissé d'aiguilles de glace et de séracs (blocs de glace ayant quelquefois jusqu'à dix mètres de côté), qui semblent battre, comme les flots d'une mer irritée, les parois des rochers des Grands-Mulets, dont la base disparaît au milieu d'eux.

Ce spectacle merveilleux n'était pas fait pour me refroidir, et plus que

jamais je me promis d'explorer ce monde encore inconnu pour moi.

Mon compagnon de voyage se laissait également gagner par l'enthousiasme, et, a partir de ce moment, je commencai a croire que je n'irais pas seul au mont Blanc.

Nous redescendimes a Chamonix; le temps s'ameliorait de plus en plus; le barometre continuait lentement son mouvement ascensionnel: tout se preparait pour le mieux.

Le lendemain, des l'aube, je courus chez le guide-chef. Le ciel etait sans nuages: le vent, presque insensible, s'etait fixe au nord-est. La chaine du mont Blanc, dont les sommets principaux se doraient aux rayons du soleil levant, semblait engager les nombreux touristes a lui rendre visite. On ne pouvait, sans impolitesse, refuser une aussi aimable invitation. M. Balmat, apres avoir consulte son barometre, declara l'ascension faisable et me promit les deux guides et le porteur prescrits par le reglement. Je lui en laissai le choix. Mais un incident auquel je ne m'attendais pas vint jeter quelque trouble dans les preparatifs du depart.

En sortant du bureau du guide-chef, je rencontrai Edouard Ravanel, mon guide de la veille.

"Est-ce que monsieur va au mont Blanc? me dit-il.

--Oui, sans doute, repondis-je. Ne trouvez-vous pas le moment bien choisi?"

Il reflechit quelques minutes, et d'un air un peu contraint:

"Monsieur, me dit-il, vous etes mon voyageur; je vous ai accompagne hier au Brevet, je ne puis donc vous abandonner, et puisque vous allez la-haut, j'irai avec vous, si vous voulez bien accepter mes services. C'est votre droit, car pour toutes les courses dangereuses le voyageur peut choisir ses guides. Seulement, si vous acceptez mon offre, je vous demande de m'adjoindre mon frere, Ambroise Ravanel, et mon cousin, Gaspard Simon. Ce sont de jeunes et vigoureux gars; ils n'aiment pas plus que moi un semblable voyage, mais ils ne bouderont pas a l'ouvrage, et je vous reponds d'eux comme de moi-meme."

Ce garçon m'inspirait toute confiance. J'acceptai, et j'allai sans perdre de temps prevenir le guide-chef du choix que j'avais fait.

Mais, pendant ces pourparlers, M. Balmat avait commence ses demarches pres des guides en suivant leur tour de role. Un seul avait accepte, Edouard Simon. On attendait la reponse d'un autre, nomme Jean Carrier. Elle n'etait pas douteuse, car cet homme avait deja fait vingt-neuf fois l'ascension du mont Blanc. Je me trouvai donc fort embarrasse. Les guides que j'avais choisis etaient tous d'Argentiere, commune situee a six kilometres de Chamonix. Aussi ceux de Chamonix accusaient-ils Ravanel de m'avoir influence en faveur de sa famille, ce qui etait contraire au reglement.

Pour couper court a la discussion, je pris pour troisieme guide Edouard Simon, qui avait deja fait ses preparatifs.

Il ne m'etait pas utile si je montais seul, mais il devenait indispensable si mon ami m'accompagnait.

Ceci regle, j'allai prevenir Donatien Levesque. Je le trouvai dormant du sommeil du juste qui a parcouru la veille quinze kilometres dans la montagne. Le reveil offrit quelques difficultes; mais en lui retirant d'abord ses draps, puis ses oreillers et enfin ses matelas, j'obtins quelque resultat, et je parvins a lui faire comprendre que je me

preparais au grand voyage.

"Eh bien! me dit-il en baillant, je vous accompagnerai jusqu'aux Grands-Mulets, et, la, j'attendrai votre retour.

--Bravo! lui repondis-je, j'ai justement un guide de trop, je l'attacherai a votre personne."

Nous achetames les objets indispensables aux courses sur les glaciers. Batons ferres, jambieres en gros drap, lunettes vertes s'appliquant hermetiquement sur les yeux, gants fourres, voiles verts et passe-montagnes, rien ne fut oublie. Nous avons chacun d'excellents souliers a triple semelle, que nos guides firent ferrer a glace. Ce dernier detail est d'une importance considerable, car il est des moments dans une pareille expedition ou toute glissade serait mortelle, non-seulement pour soi, mais pour toute la caravane.

Nos preparatifs et ceux de nos guides prirent environ deux heures. Vers huit heures, on nous amena nos mulets, et nous partons enfin pour le chalet de la Pierre-Pointue, situe a 2,000 metres d'altitude, soit 1,000 metres au-dessus de la vallee de Chamonix, et 2,800 metres plus bas que le sommet du mont Blanc.

En arrivant a la Pierre-Pointue, vers dix heures, nous y trouvons un voyageur espagnol, M. N..., accompagne de deux guides et d'un porteur. Son guide principal, nomme Paccard, parent du docteur Paccard, qui fit, avec Jacques Balmat, la premiere ascension du mont Blanc, etait deja monte dix-huit fois au sommet. M. N... se disposait, lui aussi, a en faire l'ascension. Il avait beaucoup voyage en Amerique et traverse les Cordilleres des Andes du cote de Quito, en passant au milieu des neiges par les cols les plus eleves; il pensait donc pouvoir, sans trop de difficultes, mener a bien sa nouvelle entreprise; mais en cela il se trompait. Il avait compte sans la verticalite des pentes qu'il avait a franchir, et sans la rarefaction de l'air.

Je me hate d'ajouter, a son honneur, que s'il reussit a atteindre la cime du mont Blanc, ce fut grace a une energie morale bien rare, car les forces physiques l'avaient abandonne depuis longtemps.

Nous dejeunames a la Pierre-Pointue aussi copieusement que possible. C'est une mesure de prudence, car generalement l'appetit disparaît des qu'on entre dans les regions glacees.

M. N... partit avec ses guides vers onze heures pour les Grands-Mulets. Nous ne nous mimes en route qu'a midi. A la Pierre-Pointue cesse le chemin de mulets. Il faut alors gravir en zigzags un sentier tres-raide qui suit le bord du glacier des Bossons et longe la base de l'aiguille du Midi. Apres une heure d'un travail assez penible, par une chaleur intense, nous arrivons a un point nomme la Pierre-a-l'Echelle, situe a 2,700 metres. La, guides et voyageurs s'attachent ensemble par une forte corde, en laissant entre eux un espace de trois a quatre metres. Il s'agit en effet d'entrer sur le glacier des Bossons. Ce glacier, d'un abord difficile, presente de tous cotes des crevasses beantes et sans fond appreciable. Les parois verticales de ces crevasses ont une couleur glauque et incertaine, trop seduisante a l'oeil; quand, en s'approchant avec precaution, on parvient a penetrer du regard leurs profondeurs mysterieuses, on se sent attire vers elles avec violence, et rien ne semble plus naturel que d'y aller faire un tour.

On s'avance lentement, tantot en contournant les crevasses, tantot en les traversant avec une echelle, ou bien sur des ponts de neige d'une solidite problematique. C'est alors que la corde joue son role. On la tend pendant le passage dangereux; si le pont de neige vient a manquer, guide ou voyageur reste suspendu au-dessus de l'abime. On le retire et il en est quitte pour quelques contusions. Parfois, si la crevasse est

tres-large, mais peu profonde, on descend au fond pour remonter de l'autre cote. Dans ce cas, la taille des marches dans la glace est necessaire, et les deux guides de tete armes d'un "piolet", espece de hache ou plutot d'herminette, se livrent a ce travail penible et perilleux.

Une circonstance particuliere rend l'entree des Bossons dangereuse. On prend le glacier au pied de l'aiguille du Midi et en face d'un couloir ou passent souvent des avalanches de pierres. Ce couloir a environ 200 metres de largeur. Il faut le traverser promptement, et, pendant le trajet, l'un des guides fait la faction pour vous avertir du danger s'il se presente.

En 1869, un guide fut tue a cette place, et son corps, lance dans le vide par la chute d'une pierre, alla se briser sur les rochers a 300 metres plus bas.

Nous etions prevenus; aussi hatons-nous notre marche autant que notre inexperience nous le permet; mais au sortir de cette zone dangereuse, une autre nous attend qui ne l'est pas moins. Il s'agit de la region des seracs, immenses blocs de glace dont la formation n'est pas bien expliquee. Ces seracs sont generalement disposes au bord d'un plateau et menacent toute la vallee qui se trouve au-dessous d'eux. Un simple mouvement du glacier ou meme une legere vibration de l'atmosphere peut determiner leur chute et occasionner les plus graves accidents.

"Messieurs, ici du silence, et passons vite." Ces paroles, prononcees d'un ton brutal par l'un des guides, font cesser nos conversations. Nous passons vite et en silence. Enfin, d'emotion en emotion, nous arrivons a ce qu'on appelle la Jonction, que l'on pourrait nommer plus justement la Separation violente, par la montagne de la Cote, des glaciers des Bossons et de Tacconay. A cet endroit, la scene prend un caractere indescriptible: crevasses aux couleurs chatoyantes, aiguilles de glace aux formes elancees, seracs suspendus et perces a jour, petits lacs d'un vert glauque, forment un chaos qui depasse tout ce qu'on peut imaginer. Joignez a cela le grondement des torrents au fond du glacier, les craquements sinistres et repetes des blocs qui se detachent et se precipitent en avalanche au fond des crevasses, les tressaillements du sol qui se fend sous vos pieds, et vous aurez alors une idee de ces contrees mornes et desolees dont la vie ne se revele que par la destruction et la mort.

Apres avoir passe la Jonction, on suit pendant quelque temps le glacier de Tacconay, et on arrive a la cote qui conduit aux Grands-Mulets. Cette cote, tres-inclinee, se gravit en lacets; le guide de tete a soin de les tracer sous un angle de trente degres environ quand il y a de la neige fraiche, pour eviter les avalanches.

Enfin, apres trois heures de trajet sur la glace et la neige, nous arrivons aux Grands-Mulets, rochers hauts de 200 metres, dominant d'un cote le glacier des Bossons, de l'autre les plaines inclinees de neve qui s'etendent jusqu'au pied du dome du Gouter.

Une petite cabane, construite par les guides vers le sommet du premier rocher, et situee a 3,050 metres d'altitude, donne asile aux voyageurs et leur permet d'attendre a l'abri l'heure du depart pour le sommet du mont Blanc.

On y dine comme on peut, et on y dort de meme; mais le proverbe: "Qui dort dine," n'a aucun sens a cette hauteur, car on n'y peut faire serieusement ni l'un ni l'autre.

"Eh bien, dis-je a Levesque, apres un simulacre de repas, vous ai-je exagere la splendeur du paysage, et regrettez-vous d'etre venu jusqu'ici?"

--Je le regrette si peu, me repondit-il, que je suis bien decide a aller jusqu'au sommet. Vous pouvez compter sur moi.

--Tres-bien, lui dis-je, mais vous savez que le plus dur reste a faire.

--Baste! fit-il, nous en viendrons bien a bout. En attendant, allons toujours voir le coucher du soleil, qui doit etre magnifique."

En effet, le ciel etait reste d'une purete remarquable.

La chaine du Brevent et des Aiguilles-Rouges s'etendait a nos pieds. Au dela, les rochers des Fiz et l'aiguille de Varan s'elevent au-dessus de la vallee de Sallanche et repoussent au troisieme plan toute la chaine des monts Fleury et du Reposoir. Plus a droite, le Buet avec son sommet neigeux, plus loin la dent du Midi, dominant de ses cinq crocs la vallee du Rhone. Derriere nous, les neiges eternelles, le dome du Gouter, les monts Maudits et enfin le mont Blanc.

Peu a peu l'ombre envahit la vallee de Chamonix et atteint tour a tour chacun des sommets qui la dominent a l'ouest. La chaine du mont Blanc reste seule lumineuse et semble entouree d'un nimbe d'or. Bientot l'ombre gagne le dome du Gouter et les monts Maudits. Elle respecte encore le geant des Alpes. Nous suivons avec admiration cette disparition lente et progressive de la lumiere. Elle se maintient quelque temps sur le dernier sommet, en nous donnant l'espoir insense qu'elle ne le quittera pas. Mais au bout de quelques minutes, tout s'assombrit, et a ces teintes si vivantes succedent les couleurs livides et cadaverieuses de la mort. Je n'exagere rien: celui qui aime les montagnes me comprendra.

Apres avoir assiste a cette scene grandiose, nous n'avions plus qu'a attendre l'heure du depart. Nous devions nous mettre en route a deux heures du matin. Chacun s'etend sur son matelas.

Dormir, il n'y faut pas songer; causer, pas davantage. On est absorbe par des idees plus ou moins sombres; c'est la nuit qui precede la bataille, avec cette difference que rien ne vous oblige a engager le combat. Deux courants d'idees se disputent la possession de votre esprit. C'est le flux et le reflux de la mer, chacun l'emporte a son tour. Les objections a une semblable entreprise ne manquent pas. A quoi bon courir cette aventure? Si on reussit, quel avantage en peut-on retirer? S'il arrive un accident, que de regrets! Alors l'imagination s'en mele; toutes les catastrophes de la montagne se presentent a votre esprit. Vous revez ponts de neige manquant sous vos pas, vous sentez precipiter dans ces crevasses beantes, vous entendez les craquements terribles de l'avalanche qui se detache et va vous ensevelir, vous disparaissez, le froid de la mort vous saisit, et vous vous debattez dans un effort supreme!...

Un bruit strident, quelque chose d'horrible se produit a ce moment.

"L'avalanche! l'avalanche! criez-vous.

--Qu'est-ce que vous avez? qu'est-ce que vous faites?" s'ecrie Levesque, reveille en sursaut.

Helas! c'est un meuble que, dans le supreme effort de mon cauchemar, je viens de culbuter avec fracas! Cette avalanche prosaïque me rappelle a la realite. Je ris de mes terreurs, le courant contraire reprend le dessus, et avec lui les idees ambitieuses. Il ne tient qu'a moi, avec un peu d'effort, de fouler ce sommet si rarement atteint! C'est une victoire comme une autre! Les accidents sont rares, tres-rares! Ont-ils eu lieu meme? De la cime le spectacle doit etre si merveilleux! Et puis, quelle satisfaction d'avoir accompli ce que tant d'autres n'ont ose

entreprendre!

A ces pensees, mon ame se raffermi, et c'est avec calme que j'attends le moment du depart.

Vers une heure, les pas des guides, leurs conversations, le bruit des portes qu'on ouvre nous indiquent que le moment approche. Bientot M. Ravel entre dans notre chambre:

"Allons, messieurs, debout, le temps est magnifique. Vers dix heures nous serons au sommet."

A ces paroles, nous sautons a bas de nos lits et nous procedons lestement a notre toilette. Deux de nos guides, Ambroise Ravel et son cousin Simon, partent en avant pour explorer le chemin. Ils sont munis d'une lanterne qui doit nous indiquer la direction a suivre, et armes de leur piolet pour faire la route et tailler des pas dans les endroits trop difficiles. A deux heures, nous nous attachons tous ensemble. Voici l'ordre de marche: devant moi et en tete, Edouard Ravel; derriere moi, Edouard Simon, puis Donatien Levesque; apres lui, nos deux porteurs, car nous avons pris pour second le domestique de la cabane des Grands-Mulets, et toute la caravane de M. N...

Les guides et les porteurs s'etant reparti les provisions, on donne le signal du depart, et nous nous mettons en route au milieu de tenebres profondes, en nous dirigeant sur la lanterne qu'ont emportee nos premiers guides. Ce depart a quelque chose de solennel. On parle peu, le vague de l'inconnu vous obsede, mais cette situation nouvelle et violente exalte et rend insensible aux dangers qu'elle comporte. Le paysage environnant est fantastique. On n'en distingue pas bien les contours. De grandes masses blanchatres et indecises, avec des taches noires un peu plus accusees, ferment l'horizon. La voute celeste brille d'un eclat particulier. On apercoit, a une distance qu'on ne peut apprecier, la lanterne vacillante des guides qui font la route, et le lugubre silence de la nuit n'est trouble que par le bruit sec et eloigne de la hache taillant des pas dans la glace.

On gravit lentement et avec precaution la premiere rampe, en se dirigeant vers la base du dome du Gouter. Au bout de deux heures d'une ascension penible, on arrive au premier plateau, nomme Petit-Plateau, situe au pied du dome du Gouter, a une hauteur de 3,650 metres. Apres quelques minutes de repos, on reprend sa marche en inclinant a gauche et en se dirigeant vers la cote qui conduit au Grand-Plateau.

Mais deja notre caravane n'est plus aussi nombreuse. M. N..., avec ses guides, s'est detache; la fatigue qu'il eprouve l'oblige a prendre un peu plus de repos.

Vers quatre heures et demie, l'aube commença a blanchir l'horizon. Nous franchissions a ce moment la rampe qui conduit au Grand-Plateau, ou nous arrivons sans encombre. Nous etions a 3,900 metres. Nous avons bien gagne notre dejeuner. Contre l'habitude, Levesque et moi, nous avons bon appetit. C'etait bon signe. Nous nous installames donc sur la neige et nous fimes un repas de circonstance. Nos guides, joyeux, consideraient notre succes comme assure. Pour moi, je trouvais qu'ils allaient un peu vite en besogne.

Quelques instants plus tard, M. N... nous rejoignit. Nous insistames vivement pour qu'il prit quelque nourriture. Il refusa obstinement. Il eprouvait cette contraction de l'estomac si commune dans ces parages, et il etait fort abattu.

Le Grand-Plateau merite une description particuliere. A droite s'eleve le dome du Gouter. En face de soi, le mont Blanc, qui le domine encore de 900 metres. A gauche, les rochers Rouges et les monts Maudits. Ce

cirque immense est partout d'une blancheur éblouissante. Il présente de tous côtés d'énormes crevasses. C'est dans l'une d'elles que furent engloutis, en 1820, trois des guides qui accompagnaient le docteur Hamel et le colonel Anderson. Depuis cette époque, en 1864, un autre guide, Ambroise Couttet, y a trouvé la mort.

Il faut traverser ce plateau avec de grandes précautions, car il y existe souvent des crevasses cachées par la neige. De plus, il est fréquemment balayé par les avalanches. Le 13 octobre 1866; un voyageur anglais et trois de ses guides furent ensevelis sous une montagne de glace tombée du mont Blanc. Après un travail des plus périlleux, on parvint à retrouver les corps des trois guides. On s'attendait à chaque instant à découvrir celui du voyageur, quand une nouvelle avalanche vint s'abattre sur la première et obligea les travailleurs à renoncer à leur recherche.

Trois routes s'offraient à nous. La route ordinaire, qui consiste à prendre tout à fait à gauche, sur la base des monts Maudits, une espèce de vallée appelée Porche ou Corridor, conduit par des pentes modérées au haut du premier escarpement des rochers Rouges.

La seconde, moins fréquentée, prend à droite par le dôme du Gouter et mène au sommet du mont Blanc par l'arête qui relie ces deux montagnes. Il faut pendant trois heures suivre un chemin vertigineux et escalader une tranche de glace vive assez difficile, nommée la Bosse-du-Dromadaire.

La troisième route consiste à monter directement au sommet du Corridor, en gravissant un mur de glace haut de 250 mètres, qui longe le premier escarpement des rochers Rouges.

Les guides ayant déclaré la première route impraticable en raison des crevasses récentes qui la barraient entièrement, il nous restait le choix entre les deux autres. Pour moi, j'opinais pour la deuxième, qui passe par la Bosse-du-Dromadaire; mais elle fut jugée trop dangereuse, et il fut décidé que nous attaquerions le mur de glace qui conduit au sommet du Corridor.

Quand une décision est prise, le mieux est de l'exécuter sans retard. Nous traversons donc le Grand-Plateau et nous arrivons au pied de cet obstacle vraiment effrayant.

Plus nous avançons, plus son inclinaison semble se rapprocher de la verticale. En outre, plusieurs crevasses que nous n'avions pas aperçues s'ouvrent à ses pieds.

Nous commençons néanmoins cette difficile ascension. Le premier guide de tête ébauche les marches, le second les achève. Nous faisons deux pas par minute. Plus nous montons, plus l'inclinaison augmente. Nos guides eux-mêmes se consultent sur la route à suivre; ils parlent en patois et ne sont pas toujours d'accord, ce qui n'est pas bon signe. Enfin, l'inclinaison devient telle que le bord de nos chapeaux touche les mollets du guide qui nous précède. Une mitraille de morceaux de glace produite par la taille des pas nous aveugle et rend notre position encore plus pénible. Alors, m'adressant à nos guides de tête:

"Ah ça, leur dis-je, c'est très-bien de monter par là! Cela n'est pas une grande route, j'en conviens, mais c'est encore praticable. Seulement, par où nous ferez-vous redescendre?"

--Oh! monsieur, me répondit Ambroise Ravanel, au retour, nous prendrons un autre chemin."

Enfin, après deux heures de violents efforts, et après avoir taillé plus de quatre cents marches dans cette montée effrayante, nous arrivons à bout de forces au sommet du Corridor.

Nous traversons alors un plateau de neige légèrement incliné, et nous cotoyons une immense crevasse qui nous barre la route. A peine l'avons-nous tournée qu'un cri d'admiration s'échappe de nos poitrines. A droite le Piémont et les plaines de la Lombardie sont à nos pieds. A gauche, les massifs des Alpes Pennines et de l'Oberland, couronnés de neige, élèvent leurs cimes incomparables. Le mont Rose et le Cervin seuls, nous dominent encore, mais bientôt nous les dominerons à notre tour.

Cette réflexion nous ramène au but de notre expédition. Nous tournons nos regards vers le mont Blanc et nous restons stupéfaits.

"Dieu! qu'il est encore loin! s'écrie Levesque.

--Et haut!" ajoutai-je.

C'était en effet désespérant. Le fameux mur de la cote, si redouté, qu'il fallait absolument franchir, était devant nous avec son inclinaison de cinquante degrés. Mais, après avoir escaladé le mur du Corridor, il ne nous effrayait pas. Nous prenons une demi-heure de repos, puis nous continuons notre route; mais nous nous aperçûmes bientôt que les circonstances atmosphériques n'étaient plus les mêmes. Le soleil nous frappait de ses rayons ardents, et leur réflexion sur la neige doublait notre supplice. La rarefaction de l'air commençait à se faire cruellement sentir. Nous avançons lentement, en faisant des haltes fréquentes, et nous finissons par atteindre le plateau qui domine le second escarpement des rochers Rouges. Nous étions au pied du mont Blanc. Il s'élevait, seul et majestueux, à une hauteur de 200 mètres au-dessus de nous. Le mont Rose lui-même avait baissé pavillon!

Levesque et moi, nous étions absolument à bout de forces. Quant à M. N..., qui nous avait rejoints au sommet du Corridor, on peut dire qu'il était insensible à la rarefaction de l'air, car il ne respirait plus, pour ainsi dire.

Nous commençons enfin à escalader le dernier degré. Nous faisons dix pas et nous nous arrêtons, nous trouvant dans l'impossibilité absolue d'aller plus loin. Une contraction douloureuse de la gorge rendait notre respiration encore plus difficile. Nos jambes nous refusaient le service, et je compris alors cette expression pittoresque de Jacques Balmat, quand, en racontant sa première ascension, il dit que "ses jambes semblaient ne plus tenir qu'à l'aide de son pantalon". Mais un sentiment plus fort dominait la matière, et si le corps demandait grâce, le cœur, rependant: Excelsior! Excelsior! étouffait ces plaintes désespérées, et poussait en avant et malgré elle notre pauvre machine détachée. Nous passons ainsi les Petits-Mulets, rochers situés à 4,666 mètres, et, après deux heures d'efforts surhumains, nous dominons enfin la chaîne entière. Le mont Blanc est sous nos pieds!

Il était midi quinze minutes.

L'orgueil du succès nous remit promptement de nos fatigues. Nous avions donc enfin conquis cette cime redoutée! Nous dominions toutes les autres, et cette pensée, que le mont Blanc seul peut faire naître, nous plongeait dans une émotion profonde. C'était l'ambition satisfaite, et, pour moi surtout, un rêve devenu réalité!

Le mont Blanc est la plus haute montagne de l'Europe. Un certain nombre de montagnes en Asie et en Amérique sont plus élevées, mais à quoi bon les affronter, si, par impossibilité absolue d'en atteindre la cime, on doit en fin de compte rester dominé par elles?

D'autres, telles que le Cervin, par exemple, sont d'un accès encore plus difficile, mais le sommet de ce mont, nous l'apercevons à quatre cents

metres au-dessous de nous!

Et puis, quel spectacle pour nous recompenser de nos peines! Le ciel, toujours pur, avait pris une teinte d'un bleu tres-fonce. Le soleil, depouille d'une partie de ses rayons, avait perdu son eclat, comme dans une eclipse partielle. Cet effet, du a la rarefaction de l'atmosphere, etait d'autant plus sensible que les montagnes et les plaines environnantes etaient inondees de lumiere. Aussi, aucun detail ne nous echappait.

Au sud-est, les montagnes du Piemont, et plus loin les plaines de la Lombardie, fermaient notre horizon. Vers l'ouest, les montagnes de la Savoie et celles du Dauphine; au dela, la vallee du Rhone. Au nord-ouest, le lac de Geneve, le Jura; puis, en redescendant vers le sud, un chaos de montagnes et de glaciers, quelque chose d'indescriptible, domine par le massif du mont Rose, les Mischabelhoerner, le Cervin, le Weishorn, la plus belle des cimes, comme l'appelle le celebre ascensionniste Tyndall, et plus loin par la Jungfrau, le Monch, l'Eiger et le Finsteraarhorn.

On ne peut evaluer a moins de soixante lieues l'etendue de notre rayon. Nous decouvrons donc cent vingt lieues de pays au moins.

Une circonstance particuliere vint encore augmenter la beaute du spectacle. Des nuages se formerent du cote de l'Italie et envahirent les vallees des Alpes Pennines, mais sans en voiler les sommets. Nous eumes bientot sous les yeux un second ciel, un ciel inferieur, une mer de nuages d'ou emergeait tout un archipel de pics et de montagnes couverts de neige. C'etait quelque chose de magique que le plus grand des poetes rendrait a peine.

Le sommet du mont Blanc forme une arete dirigee du sud-ouest au nord-est, longue de deux cents pas et large d'un metre au point culminant. On dirait une coque de navire renverse, la quille en l'air.

Chose tres-rare, la temperature etait alors fort elevee, 10 degres au-dessus de zero. L'air etait presque calme. Parfois une legere brise d'est se faisait sentir.

Le premier soin de nos guides avait ete de nous placer tous en ligne sur la crete faisant face a Chamonix, pour qu'on put d'en bas facilement nous compter et s'assurer que personne ne manquait a l'appel. Nombre de touristes s'etaient rendus au Brevet et au Jardin pour suivre notre ascension. Ils purent en constater le succes.

Mais ce n'est pas tout que de monter, il fallait songer a redescendre. Le plus difficile, sinon le plus fatigant, restait a faire; et puis, on quitte a regret une sommite conquise au prix de tant de labeurs; le ressort qui vous poussait en montant, ce besoin de dominer, si naturel et si imperieux, vous fait defaut; vous marchez sans ardeur, en regardant souvent en arriere!

Il fallut pourtant se decider. Apres une derniere libation du Champagne traditionnel, nous nous mettons en route. Nous etions restes une heure au sommet. L'ordre de marche etait change. La caravane de M. N... etait en tete, et sur la demande de son guide, Paccard, nous nous attachons tous ensemble. L'etat de fatigue dans lequel se trouvait M. N..., que ses forces trahissaient, mais non sa volonte, pouvait faire craindre des chutes que nos efforts reunis parviendraient peut-etre a arreter. L'evenement justifia notre apprehension. En descendant le mur de la cote, M. N... fit plusieurs faux pas. Ses guides, tres vigoureux et tres habiles, purent heureusement l'arreter au passage; mais les autres, craignant avec raison que la caravane tout entiere ne fut entraine, voulurent se detacher. Levesque et moi, nous nous y opposons, et, en prenant les plus grandes precautions, nous arrivons sans encombre au bas

de cette cote vertigineuse qu'il faut descendre en avant. Il n'y a pas d'illusion possible; l'abime, le vide presque sans fond est devant vous, et les morceaux de glace detaches qui passent pres de vous en bondissant, avec la rapidite d'une fleche, vous montrent parfaitement la route que prendrait la caravane si vous veniez a manquer.

Une fois ce mauvais pas franchi, je commencai a respirer. Nous descendions les pentes peu inclinees qui conduisent au sommet du Corridor. La neige, ramollie par la chaleur, cedait sous nos pas; nous y enfoncions jusqu'au genou, ce qui rendait notre marche tres fatigante. Nous suivions toujours nos traces du matin, et je m'en etonnais, quand Gaspard Simon, se tournant vers moi, me dit:

"Monsieur, nous ne pouvons pas prendre d'autre chemin, le Corridor est impraticable, et il faut absolument redescendre par le mur que nous avons grimpe ce matin."

Je communiquai a Levesque cette nouvelle peu agreable.

"Seulement, ajouta Gaspard Simon, je ne crois pas que nous puissions rester attaches tous ensemble. Au reste, nous verrons comment M. N... se comportera au debut."

Nous avancons vers ce terrible mur. La caravane de M. N... commencait a descendre, et nous entendions les paroles assez vives que lui adressait Paccard. La pente devenait telle, que nous n'apercevions plus ni lui ni ses guides, quoique nous fussions toujours lies ensemble.

Des que Gaspard Simon, qui me precedait, put se rendre compte de ce qui se passait, il s'arreta, et, apres avoir echange quelques paroles en patois avec ses collegues, il nous declara qu'il fallait se detacher de la caravane de M. N...

"Nous repondons de vous, ajouta-t-il, mais nous ne pouvons repondre des autres, et s'ils glissent, ils nous entrainerons."

En disant cela, il se detacha.

Il nous en coutait beaucoup de prendre ce parti; mais nos guides furent inflexibles. Nous proposons alors d'envoyer deux d'entre eux preter leur concours aux guides de M. N... Ils acceptent avec empressement; mais, n'ayant pas de corde, ils ne peuvent mettre ce projet a execution.

Nous commencons donc cette effroyable descente. Un seul de nous bougeait a la fois, et au moment ou il faisait un pas, tous les autres s'arc-boutaient, prêts a soutenir la secousse s'il venait a glisser. Le guide de tete, Edouard Ravel, avait un role des plus perilleux; il devait refaire les marches qui etaient plus ou moins detruites par le passage de la premiere caravane.

Nous avancons lentement et en prenant les plus grandes precautions. Notre route nous menait en droite ligne a l'une des crevasses qui s'ouvraient au pied de l'escarpement. Cette crevasse, quand nous montions, nous pouvions ne pas la regarder; mais en descendant, son ouverture verdatre et beante nous fascinait. Tous les blocs de glace detaches par notre passage semblaient s'etre donne le mot: en trois bonds, ils allaient s'y engouffrer, comme dans la gueule du Minotaure. Seulement, apres chaque morceau, la gueule du Minotaure se refermait; ici, point: cette crevasse inassouvie s'ouvrait toujours et paraissait attendre, pour se refermer, une bouchee plus importante. Il s'agissait de n'etre pas cette bouchee, et c'est a cela que tendaient tous nos efforts. Pour nous soustraire a cette fascination, a ce vertige moral, si je puis m'exprimer ainsi, nous essayames bien de plaisanter sur la position scabreuse que nous occupions et dont un chamois n'aurait pas voulu. Nous allames jusqu'a fredonner quelques couplets du maestro

Offenbach; mais, pour rester fidele a la verite, je dois convenir que nos plaisanteries etaient faibles et que nous ne chantions pas juste. Je crus meme remarquer, sans en etre surpris, que Levesque s'obstinait a mettre sur le grand air du Trovatore des paroles de Barbe-Bleue, ce qui denotait une certaine preoccupation. Enfin, pour nous remonter, nous faisons comme ces faux braves qui chantent dans les tenebres pour se donner du coeur.

Nous restons ainsi suspendus entre la vie et la mort pendant une heure, qui nous parut eternelle, et nous finissons par arriver au bas de cet escarpement redoutable. Nous y trouvons sains et saufs M. N... et ses guides.

Apres avoir pris quelques minutes de repos, nous continuons notre marche.

En approchant du Petit-Plateau, Edouard Ravanel s'arreta brusquement, et, se tournant vers nous:

"Voyez quelle avalanche! s'ecria-t-il. Elle a couvert nos traces."

En effet, une immense avalanche de glace, tombee du dome du Gouter, recouvrait entierement la route que nous avions suivie le matin pour traverser le Petit-Plateau. Je ne puis evaluer la masse de cette avalanche a moins de cinq cents metres cubes. Si elle s'etait detachee au moment de notre passage, une catastrophe de plus eut ete sans doute a ajouter a la liste deja trop longue de la necrologie du mont Blanc.

En presence de ce nouvel obstacle, il fallait ou chercher un autre chemin, ou passer au pied meme de l'avalanche. Vu l'etat d'epuisement dans lequel nous nous trouvions, ce dernier parti etait assurement le plus simple, mais il offrait un danger serieux. Une paroi de glace de plus de vingt metres d'elevation, deja en partie detachee du dome du Gouter, auquel elle ne tenait plus que par un de ses angles, surplombait la route que nous devions suivre. Cet enorme serac semblait se tenir en equilibre. Notre passage, en ebranlant l'atmosphere, ne determinerait-il pas sa chute? Nos guides se consulterent. Chacun d'eux examina avec la lorgnette la fissure qui s'etait formee entre la montagne et cette masse inquietante. Les aretes vives et nettes de la fente indiquaient une cassure recente, evidemment occasionnee par la chute de l'avalanche.

Apres une courte discussion, nos guides, ayant reconnu l'impossibilite de trouver un autre chemin, se deciderent a tenter ce passage dangereux.

"Il faut marcher tres-vite, courir meme, si c'est possible, nous dirent-ils, et, dans cinq minutes, nous serons en surete. Allons, messieurs, un dernier coup de collier!"

Cinq minutes de course, c'est peu de chose pour des gens seulement fatigues; mais pour nous, qui etions absolument a bout de forces, courir, meme pendant si peu de temps, sur une neige molle, dans laquelle nous enfoncions jusqu'aux genoux, semblait impraticable. Nous faisons neanmoins un supreme appel a notre energie, et, apres trois ou quatre culbutes, tires par les uns, poussees par les autres, nous atteignons enfin un monticule de neige, sur lequel nous tombons epuises. Nous etions hors de danger.

Il nous fallait quelque temps pour nous remettre. Aussi nous etendimes-nous sur la neige avec une satisfaction que tout le monde comprendra. Les plus grandes difficultes etaient desormais vaincues, et s'il restait encore quelques dangers a courir, nous pouvions les affronter sans grande apprehension.

Dans l'espoir d'assister a la chute de l'avalanche, nous prolongeames notre halte, mais nous attendimes en vain. Comme la journee s'avancait

et qu'il n'était pas prudent de s'attarder dans ces solitudes glacées,
nous nous décidons à continuer notre route, et, vers cinq heures, nous
atteignons la cabane des Grands-Mulets.

Après une mauvaise nuit et un violent accès de fièvre occasionné par les
coups de soleil que nous avons rapportés de notre expédition, nous nous
disposons à regagner Chamonix; mais avant de partir, nous inscrivons,
suivant l'usage, sur le registre déposé à cet effet aux Grands-Mulets,
les noms de nos guides et les principales circonstances de notre voyage.

En feuilletant ce registre, qui contient l'expression plus ou moins
heureuse, mais toujours sincère, des sentiments qu'éprouvent les
touristes à la vue d'un monde si nouveau, je remarquai un hymne au mont
Blanc, écrit en langue anglaise. Comme il résume assez bien mes propres
impressions, je vais essayer de le traduire:

Le mont Blanc, ce géant dont la fière attitude
Ecrase ses rivaux, jaloux de sa beauté,
Ce colosse imposant qui, dans sa solitude,
Semble défier l'homme, eh bien! je l'ai dompté!

Oui, malgré ses fureurs, sur sa cime orgueilleuse,
J'ai, sans palir, gravé l'empreinte de mes pas.
J'ai terni de ses flancs l'hermine radieuse,
Bravant vingt fois la mort et ne reculant pas.

Ah! quelle ivresse immense, alors que l'on domine
Ce monde merveilleux, ce chaos saisissant
De glaciers, de ravins et de rochers que mine
L'ouragan déchaîné qui hurle en bondissant.

Mais d'où vient ce fracas? La montagne s'écroule!
Va-t-elle s'abîmer? Quel bruit sourd et profond!
Non, c'est l'irrésistible avalanche qui roule.
Bondit et disparaît dans un gouffre sans fond.

Mont Rose, voilà donc ta cime éblouissante!
Te voilà, mont Cervin, sinistre et redouté!
Et vous, Welterhorners, dont la masse puissante
Voile de la Jungfrau la blanche nudité!

Vous êtes grands, sans doute, ardues et difficiles,
Et n'atteint pas qui veut vos sommets insolents;
Car plus d'un a péri sur vos flancs indociles
Que n'avaient point ému vos seracs chancelants.

Mais, regardez ici, plus haut, plus haut, vous dis-je;
Haussez-vous à l'envi, l'un par l'autre porte;
Voyez ce pic géant qui donne le vertige,
C'est votre maître à tous, à lui la royauté!

Vers huit heures, nous nous mettons en route pour Chamonix. La traversée
des Bossons fut difficile, mais elle se fit sans accident.

Une demi-heure avant d'arriver à Chamonix, nous rencontrâmes, au chalet
de la cascade du Dard, quelques touristes anglais qui semblaient guetter
notre passage. Dès qu'ils nous aperçurent, ils vinrent, avec un
empressement sympathique, nous féliciter de notre succès. L'un d'eux
nous présenta à sa femme, charmante personne d'une distinction parfaite.
Après que nous lui eûmes esquissé à grands traits les péripéties de
notre voyage, elle nous dit avec un accent qui partait du cœur:

"How much you are envied here by everybody! Let me touch your
alpen-stocks!" (Combien chacun vous envie! Laissez-moi toucher vos
batons!)

Et ces paroles rendaient bien leur pensee a tous.

[Illustration: LE SOMMET DU MONT BLANC.]

L'ascension du mont Blanc est tres-penible. On pretend que le celebre naturaliste genevois de Saussure y prit le germe de la maladie dont il mourut quelques mois plus tard. Aussi ne puis-je mieux terminer cette trop longue relation qu'en citant les paroles de H. Markham Sherwill:

"Quoi qu'il en soit, dit-il en finissant la relation de son voyage au mont Blanc, je ne conseillerai a personne une ascension dont le resultat ne peut jamais avoir une importance proportionnee aux dangers qu'on y court et qu'on y fait courir aux autres."

End of the Project Gutenberg EBook of Le Docteur Ox, by Jules Verne

*** END OF THIS PROJECT GUTENBERG EBOOK LE DOCTEUR OX ***

***** This file should be named 11589.txt or 11589.zip *****

This and all associated files of various formats will be found in:

<http://www.gutenberg.net/1/1/5/8/11589/>

Credits: Carlo Traverso, Wilelmina Malliere and PG Distributed Proofreaders. This file was produced from images generously made available by the Bibliotheque nationale de France (BnF/Gallica) at <http://gallica.bnf.fr>.

Updated editions will replace the previous one--the old editions will be renamed.

Creating the works from public domain print editions means that no one owns a United States copyright in these works, so the Foundation (and you!) can copy and distribute it in the United States without permission and without paying copyright royalties. Special rules, set forth in the General Terms of Use part of this license, apply to copying and distributing Project Gutenberg-tm electronic works to protect the PROJECT GUTENBERG-tm concept and trademark. Project Gutenberg is a registered trademark, and may not be used if you charge for the eBooks, unless you receive specific permission. If you do not charge anything for copies of this eBook, complying with the rules is very easy. You may use this eBook for nearly any purpose such as creation of derivative works, reports, performances and research. They may be modified and printed and given away--you may do practically ANYTHING with public domain eBooks. Redistribution is subject to the trademark license, especially commercial redistribution.

*** START: FULL LICENSE ***

THE FULL PROJECT GUTENBERG LICENSE
PLEASE READ THIS BEFORE YOU DISTRIBUTE OR USE THIS WORK

To protect the Project Gutenberg-tm mission of promoting the free distribution of electronic works, by using or distributing this work (or any other work associated in any way with the phrase "Project Gutenberg"), you agree to comply with all the terms of the Full Project Gutenberg-tm License (available with this file or online at <http://gutenberg.net/license>).

Section 1. General Terms of Use and Redistributing Project Gutenberg-tm electronic works

1.A. By reading or using any part of this Project Gutenberg-tm electronic work, you indicate that you have read, understand, agree to and accept all the terms of this license and intellectual property (trademark/copyright) agreement. If you do not agree to abide by all the terms of this agreement, you must cease using and return or destroy all copies of Project Gutenberg-tm electronic works in your possession. If you paid a fee for obtaining a copy of or access to a Project Gutenberg-tm electronic work and you do not agree to be bound by the terms of this agreement, you may obtain a refund from the person or entity to whom you paid the fee as set forth in paragraph 1.E.8.

1.B. "Project Gutenberg" is a registered trademark. It may only be used on or associated in any way with an electronic work by people who agree to be bound by the terms of this agreement. There are a few things that you can do with most Project Gutenberg-tm electronic works even without complying with the full terms of this agreement. See paragraph 1.C below. There are a lot of things you can do with Project Gutenberg-tm electronic works if you follow the terms of this agreement and help preserve free future access to Project Gutenberg-tm electronic works. See paragraph 1.E below.

1.C. The Project Gutenberg Literary Archive Foundation ("the Foundation" or PGLAF), owns a compilation copyright in the collection of Project Gutenberg-tm electronic works. Nearly all the individual works in the collection are in the public domain in the United States. If an individual work is in the public domain in the United States and you are located in the United States, we do not claim a right to prevent you from copying, distributing, performing, displaying or creating derivative works based on the work as long as all references to Project Gutenberg are removed. Of course, we hope that you will support the Project Gutenberg-tm mission of promoting free access to electronic works by freely sharing Project Gutenberg-tm works in compliance with the terms of this agreement for keeping the Project Gutenberg-tm name associated with the work. You can easily comply with the terms of this agreement by keeping this work in the same format with its attached full Project Gutenberg-tm License when you share it without charge with others.

1.D. The copyright laws of the place where you are located also govern what you can do with this work. Copyright laws in most countries are in a constant state of change. If you are outside the United States, check the laws of your country in addition to the terms of this agreement before downloading, copying, displaying, performing, distributing or creating derivative works based on this work or any other Project Gutenberg-tm work. The Foundation makes no representations concerning the copyright status of any work in any country outside the United States.

1.E. Unless you have removed all references to Project Gutenberg:

1.E.1. The following sentence, with active links to, or other immediate access to, the full Project Gutenberg-tm License must appear prominently whenever any copy of a Project Gutenberg-tm work (any work on which the phrase "Project Gutenberg" appears, or with which the phrase "Project

Gutenberg" is associated) is accessed, displayed, performed, viewed, copied or distributed:

This eBook is for the use of anyone anywhere at no cost and with almost no restrictions whatsoever. You may copy it, give it away or re-use it under the terms of the Project Gutenberg License included with this eBook or online at www.gutenberg.net

1.E.2. If an individual Project Gutenberg-tm electronic work is derived from the public domain (does not contain a notice indicating that it is posted with permission of the copyright holder), the work can be copied and distributed to anyone in the United States without paying any fees or charges. If you are redistributing or providing access to a work with the phrase "Project Gutenberg" associated with or appearing on the work, you must comply either with the requirements of paragraphs 1.E.1 through 1.E.7 or obtain permission for the use of the work and the Project Gutenberg-tm trademark as set forth in paragraphs 1.E.8 or 1.E.9.

1.E.3. If an individual Project Gutenberg-tm electronic work is posted with the permission of the copyright holder, your use and distribution must comply with both paragraphs 1.E.1 through 1.E.7 and any additional terms imposed by the copyright holder. Additional terms will be linked to the Project Gutenberg-tm License for all works posted with the permission of the copyright holder found at the beginning of this work.

1.E.4. Do not unlink or detach or remove the full Project Gutenberg-tm License terms from this work, or any files containing a part of this work or any other work associated with Project Gutenberg-tm.

1.E.5. Do not copy, display, perform, distribute or redistribute this electronic work, or any part of this electronic work, without prominently displaying the sentence set forth in paragraph 1.E.1 with active links or immediate access to the full terms of the Project Gutenberg-tm License.

1.E.6. You may convert to and distribute this work in any binary, compressed, marked up, nonproprietary or proprietary form, including any word processing or hypertext form. However, if you provide access to or distribute copies of a Project Gutenberg-tm work in a format other than "Plain Vanilla ASCII" or other format used in the official version posted on the official Project Gutenberg-tm web site (www.gutenberg.net), you must, at no additional cost, fee or expense to the user, provide a copy, a means of exporting a copy, or a means of obtaining a copy upon request, of the work in its original "Plain Vanilla ASCII" or other form. Any alternate format must include the full Project Gutenberg-tm License as specified in paragraph 1.E.1.

1.E.7. Do not charge a fee for access to, viewing, displaying, performing, copying or distributing any Project Gutenberg-tm works unless you comply with paragraph 1.E.8 or 1.E.9.

1.E.8. You may charge a reasonable fee for copies of or providing access to or distributing Project Gutenberg-tm electronic works provided that

- You pay a royalty fee of 20% of the gross profits you derive from the use of Project Gutenberg-tm works calculated using the method you already use to calculate your applicable taxes. The fee is owed to the owner of the Project Gutenberg-tm trademark, but he has agreed to donate royalties under this paragraph to the Project Gutenberg Literary Archive Foundation. Royalty payments must be paid within 60 days following each date on which you prepare (or are legally required to prepare) your periodic tax returns. Royalty payments should be clearly marked as such and

sent to the Project Gutenberg Literary Archive Foundation at the address specified in Section 4, "Information about donations to the Project Gutenberg Literary Archive Foundation."

- You provide a full refund of any money paid by a user who notifies you in writing (or by e-mail) within 30 days of receipt that s/he does not agree to the terms of the full Project Gutenberg-tm License. You must require such a user to return or destroy all copies of the works possessed in a physical medium and discontinue all use of and all access to other copies of Project Gutenberg-tm works.
- You provide, in accordance with paragraph 1.F.3, a full refund of any money paid for a work or a replacement copy, if a defect in the electronic work is discovered and reported to you within 90 days of receipt of the work.
- You comply with all other terms of this agreement for free distribution of Project Gutenberg-tm works.

1.E.9. If you wish to charge a fee or distribute a Project Gutenberg-tm electronic work or group of works on different terms than are set forth in this agreement, you must obtain permission in writing from both the Project Gutenberg Literary Archive Foundation and Michael Hart, the owner of the Project Gutenberg-tm trademark. Contact the Foundation as set forth in Section 3 below.

1.F.

1.F.1. Project Gutenberg volunteers and employees expend considerable effort to identify, do copyright research on, transcribe and proofread public domain works in creating the Project Gutenberg-tm collection. Despite these efforts, Project Gutenberg-tm electronic works, and the medium on which they may be stored, may contain "Defects," such as, but not limited to, incomplete, inaccurate or corrupt data, transcription errors, a copyright or other intellectual property infringement, a defective or damaged disk or other medium, a computer virus, or computer codes that damage or cannot be read by your equipment.

1.F.2. LIMITED WARRANTY, DISCLAIMER OF DAMAGES - Except for the "Right of Replacement or Refund" described in paragraph 1.F.3, the Project Gutenberg Literary Archive Foundation, the owner of the Project Gutenberg-tm trademark, and any other party distributing a Project Gutenberg-tm electronic work under this agreement, disclaim all liability to you for damages, costs and expenses, including legal fees. YOU AGREE THAT YOU HAVE NO REMEDIES FOR NEGLIGENCE, STRICT LIABILITY, BREACH OF WARRANTY OR BREACH OF CONTRACT EXCEPT THOSE PROVIDED IN PARAGRAPH F3. YOU AGREE THAT THE FOUNDATION, THE TRADEMARK OWNER, AND ANY DISTRIBUTOR UNDER THIS AGREEMENT WILL NOT BE LIABLE TO YOU FOR ACTUAL, DIRECT, INDIRECT, CONSEQUENTIAL, PUNITIVE OR INCIDENTAL DAMAGES EVEN IF YOU GIVE NOTICE OF THE POSSIBILITY OF SUCH DAMAGE.

1.F.3. LIMITED RIGHT OF REPLACEMENT OR REFUND - If you discover a defect in this electronic work within 90 days of receiving it, you can receive a refund of the money (if any) you paid for it by sending a written explanation to the person you received the work from. If you received the work on a physical medium, you must return the medium with your written explanation. The person or entity that provided you with the defective work may elect to provide a replacement copy in lieu of a refund. If you received the work electronically, the person or entity providing it to you may choose to give you a second opportunity to receive the work electronically in lieu of a refund. If the second copy is also defective, you may demand a refund in writing without further

opportunities to fix the problem.

1.F.4. Except for the limited right of replacement or refund set forth in paragraph 1.F.3, this work is provided to you 'AS-IS', WITH NO OTHER WARRANTIES OF ANY KIND, EXPRESS OR IMPLIED, INCLUDING BUT NOT LIMITED TO WARRANTIES OF MERCHANTABILITY OR FITNESS FOR ANY PURPOSE.

1.F.5. Some states do not allow disclaimers of certain implied warranties or the exclusion or limitation of certain types of damages. If any disclaimer or limitation set forth in this agreement violates the law of the state applicable to this agreement, the agreement shall be interpreted to make the maximum disclaimer or limitation permitted by the applicable state law. The invalidity or unenforceability of any provision of this agreement shall not void the remaining provisions.

1.F.6. INDEMNITY - You agree to indemnify and hold the Foundation, the trademark owner, any agent or employee of the Foundation, anyone providing copies of Project Gutenberg-tm electronic works in accordance with this agreement, and any volunteers associated with the production, promotion and distribution of Project Gutenberg-tm electronic works, harmless from all liability, costs and expenses, including legal fees, that arise directly or indirectly from any of the following which you do or cause to occur: (a) distribution of this or any Project Gutenberg-tm work, (b) alteration, modification, or additions or deletions to any Project Gutenberg-tm work, and (c) any Defect you cause.

Section 2. Information about the Mission of Project Gutenberg-tm

Project Gutenberg-tm is synonymous with the free distribution of electronic works in formats readable by the widest variety of computers including obsolete, old, middle-aged and new computers. It exists because of the efforts of hundreds of volunteers and donations from people in all walks of life.

Volunteers and financial support to provide volunteers with the assistance they need, is critical to reaching Project Gutenberg-tm's goals and ensuring that the Project Gutenberg-tm collection will remain freely available for generations to come. In 2001, the Project Gutenberg Literary Archive Foundation was created to provide a secure and permanent future for Project Gutenberg-tm and future generations. To learn more about the Project Gutenberg Literary Archive Foundation and how your efforts and donations can help, see Sections 3 and 4 and the Foundation web page at <http://www.pgla.org>.

Section 3. Information about the Project Gutenberg Literary Archive Foundation

The Project Gutenberg Literary Archive Foundation is a non profit 501(c)(3) educational corporation organized under the laws of the state of Mississippi and granted tax exempt status by the Internal Revenue Service. The Foundation's EIN or federal tax identification number is 64-6221541. Its 501(c)(3) letter is posted at <http://pglaf.org/fundraising>. Contributions to the Project Gutenberg Literary Archive Foundation are tax deductible to the full extent permitted by U.S. federal laws and your state's laws.

The Foundation's principal office is located at 4557 Melan Dr. S. Fairbanks, AK, 99712., but its volunteers and employees are scattered throughout numerous locations. Its business office is located at 809 North 1500 West, Salt Lake City, UT 84116, (801) 596-1887, email business@pglaf.org. Email contact links and up to date contact information can be found at the Foundation's web site and official page at <http://pglaf.org>

For additional contact information:

Dr. Gregory B. Newby
Chief Executive and Director
gbnewby@pglaf.org

Section 4. Information about Donations to the Project Gutenberg Literary Archive Foundation

Project Gutenberg-tm depends upon and cannot survive without wide spread public support and donations to carry out its mission of increasing the number of public domain and licensed works that can be freely distributed in machine readable form accessible by the widest array of equipment including outdated equipment. Many small donations (\$1 to \$5,000) are particularly important to maintaining tax exempt status with the IRS.

The Foundation is committed to complying with the laws regulating charities and charitable donations in all 50 states of the United States. Compliance requirements are not uniform and it takes a considerable effort, much paperwork and many fees to meet and keep up with these requirements. We do not solicit donations in locations where we have not received written confirmation of compliance. To SEND DONATIONS or determine the status of compliance for any particular state visit <http://pglaf.org>

While we cannot and do not solicit contributions from states where we have not met the solicitation requirements, we know of no prohibition against accepting unsolicited donations from donors in such states who approach us with offers to donate.

International donations are gratefully accepted, but we cannot make any statements concerning tax treatment of donations received from outside the United States. U.S. laws alone swamp our small staff.

Please check the Project Gutenberg Web pages for current donation methods and addresses. Donations are accepted in a number of other ways including including checks, online payments and credit card donations. To donate, please visit: <http://pglaf.org/donate>

Section 5. General Information About Project Gutenberg-tm electronic works.

Professor Michael S. Hart is the originator of the Project Gutenberg-tm concept of a library of electronic works that could be freely shared with anyone. For thirty years, he produced and distributed Project Gutenberg-tm eBooks with only a loose network of volunteer support.

Project Gutenberg-tm eBooks are often created from several printed editions, all of which are confirmed as Public Domain in the U.S. unless a copyright notice is included. Thus, we do not necessarily keep eBooks in compliance with any particular paper edition.

Each eBook is in a subdirectory of the same number as the eBook's eBook number, often in several formats including plain vanilla ASCII, compressed (zipped), HTML and others.

Corrected EDITIONS of our eBooks replace the old file and take over the old filename and etext number. The replaced older file is renamed. VERSIONS based on separate sources are treated as new eBooks receiving new filenames and etext numbers.

Most people start at our Web site which has the main PG search facility:

<http://www.gutenberg.net>

This Web site includes information about Project Gutenberg-tm, including how to make donations to the Project Gutenberg Literary Archive Foundation, how to help produce our new eBooks, and how to subscribe to our email newsletter to hear about new eBooks.

EBooks posted prior to November 2003, with eBook numbers BELOW #10000, are filed in directories based on their release date. If you want to download any of these eBooks directly, rather than using the regular search system you may utilize the following addresses and just download by the etext year. For example:

<http://www.gutenberg.net/etext06>

(Or /etext 05, 04, 03, 02, 01, 00, 99, 98, 97, 96, 95, 94, 93, 92, 91 or 90)

EBooks posted since November 2003, with etext numbers OVER #10000, are filed in a different way. The year of a release date is no longer part of the directory path. The path is based on the etext number (which is identical to the filename). The path to the file is made up of single digits corresponding to all but the last digit in the filename. For example an eBook of filename 10234 would be found at:

<http://www.gutenberg.net/1/0/2/3/10234>

or filename 24689 would be found at:

<http://www.gutenberg.net/2/4/6/8/24689>

An alternative method of locating eBooks:

<http://www.gutenberg.net/GUTINDEX.ALL>

Livros Grátis

(<http://www.livrosgratis.com.br>)

Milhares de Livros para Download:

[Baixar livros de Administração](#)

[Baixar livros de Agronomia](#)

[Baixar livros de Arquitetura](#)

[Baixar livros de Artes](#)

[Baixar livros de Astronomia](#)

[Baixar livros de Biologia Geral](#)

[Baixar livros de Ciência da Computação](#)

[Baixar livros de Ciência da Informação](#)

[Baixar livros de Ciência Política](#)

[Baixar livros de Ciências da Saúde](#)

[Baixar livros de Comunicação](#)

[Baixar livros do Conselho Nacional de Educação - CNE](#)

[Baixar livros de Defesa civil](#)

[Baixar livros de Direito](#)

[Baixar livros de Direitos humanos](#)

[Baixar livros de Economia](#)

[Baixar livros de Economia Doméstica](#)

[Baixar livros de Educação](#)

[Baixar livros de Educação - Trânsito](#)

[Baixar livros de Educação Física](#)

[Baixar livros de Engenharia Aeroespacial](#)

[Baixar livros de Farmácia](#)

[Baixar livros de Filosofia](#)

[Baixar livros de Física](#)

[Baixar livros de Geociências](#)

[Baixar livros de Geografia](#)

[Baixar livros de História](#)

[Baixar livros de Línguas](#)

[Baixar livros de Literatura](#)
[Baixar livros de Literatura de Cordel](#)
[Baixar livros de Literatura Infantil](#)
[Baixar livros de Matemática](#)
[Baixar livros de Medicina](#)
[Baixar livros de Medicina Veterinária](#)
[Baixar livros de Meio Ambiente](#)
[Baixar livros de Meteorologia](#)
[Baixar Monografias e TCC](#)
[Baixar livros Multidisciplinar](#)
[Baixar livros de Música](#)
[Baixar livros de Psicologia](#)
[Baixar livros de Química](#)
[Baixar livros de Saúde Coletiva](#)
[Baixar livros de Serviço Social](#)
[Baixar livros de Sociologia](#)
[Baixar livros de Teologia](#)
[Baixar livros de Trabalho](#)
[Baixar livros de Turismo](#)